NAZIONALE
B. Prov.
IV
371
VITT EM III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio II

Palchetto 4

Num.° d' ordine 28

1852
A
32

B. Rom.
IV
34

613812

TABLEAU DE LA GUERRE

DE LA

PRAGMATIQUE-SANCTION

EN

ALLEMAGNE

ET EN

ITALIE,

AVEC

Une rélation originale de l'expédition du prince Charles-Edouard en Ecoſſe & en Angleterre.

Par un aide-de-camp-général dans l'armée d'Eſpagne.

TOME II. PARTIE I.

1784.

Se vend

A BERNE CHEZ LA NOUVELLE SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

Digitized by Google

Digitized by Google

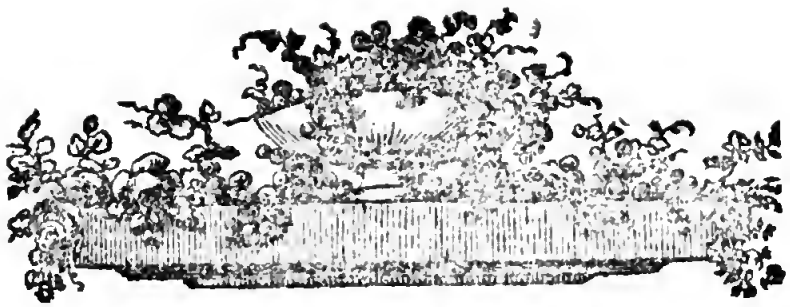


TABLEAU DE LA GUERRE DES ALPES 1744.

COMME le roi de Sardaigne s'attendoit à être attaqué du côté du Var, il ſe mit en état de s'y bien défendre avec l'aide de l'amiral Mathews, qui étoit à Mahon à ſe refaire de ce qu'il avoit ſouffert dans la bataille du Cap Sigés; cet amiral lui envoya des vaiſſeaux, des canons & des hommes; & depuis Nice juſqu'au ſommet de la montagne de la Turbie tout fut hériſſé de fortifications. Ainſi l'objet de cette campagne étoit d'un côté de détrôner Charles roi des deux Siciles, & de l'autre de fermer l'entrée de l'Italie à l'infant ſon frere, afin qu'il ne put y pénétrer pour s'y établir. Ce fut ſur quoi Philippe, qui connoiſſoit les revers de la guerre, dit un jour à la reine ſon épouſe, vous ſeriez bien ſurpriſe, madame,

ſi pour un fils que vous avez deſiré d'établir en Italie vous en voyiez revenir deux.

Le malheur de la journée de la Chenal n'étant arrivé que par la méſintelligence du marquis de Marcieux, & du marquis de la Mina, on nomma le prince de Conti pour commander l'armée, perſuadé que l'infant auroit plus de plaiſir à avoir un prince de ſon ſang.

Cette diſpoſition parut en effet appaiſer la cour d'Eſpagne, puiſque les ordres furent envoyés en Catalogne pour en faire partir dix mille hommes deſtinés à renforcer l'armée de Savoie, où l'infant s'étoit retiré après l'affaire de la Chenal, & d'où il partit pour ſe rendre en Provence. Les troupes françoiſes qui étoient en Dauphiné eurent ordre de ſe mettre en marche, de même que celles qui devoient les renforcer, & le prince de Conti ayant pris congé du roi arriva le 18 mars à Aix, où l'infant l'avoit déja précédé.

Les deux armées françoiſe & eſpagnole s'étant jointes le 26 on ſe mit en marche pour aller camper entre Antibes & Cannes. Le roi de Sardaigne envoya ordre au marquis de Suze, commandant en chef de l'armée deſtinée à s'oppoſer aux tentatives des eſpagnols & des françois, de décamper du

Var, & d'en retirer le canon pour ſe borner à bien défendre les retranchemens qu'on avoit élevés au-delà du Paglion & de la ville de Nice, & qui depuis le pied de la Turbie juſqu'au ſommet occupoient toute la circonférence de cette montagne défendue par le feu du fort de Montalban, & par celui de la citadelle de Villefranche.

Paſſage du Var.

A la premiere nouvelle de la retraite des Piémontois, l'infant & le prince de Conti firent mettre l'armée en marche vers le village de St. Laurent, où on campa. Le premier avril, on paſſa la riviere ſans obſtacle, & on marcha à Nice, dont les députés vinrent préſenter les clefs à l'infant, ſelon les ordres qui leur en avoient été donnés, & l'armée campa le 3 à Ste. Marguerite ſur le bord du Paglion, qui eſt un torrent qui, ſortant des montagnes du col de Tende ordinairement eſt à ſec, & qui au tems des groſſes pluies, par la multitude des ravins qui s'y dégorgent, devient furieux, comme on ne tarda pas à l'éprouver.

La circonférence de ces retranchemens avoit la figure d'un arc, dont Villefranche & la pointe du mont où eſt bâti le fort de

Montalban formoient la corde. Toute cette montagne étant ſtérile & pierreuſe, on y trouva autant de pierres qu'on voulut pour conſtruire des murailles ſéches dans les endroits les plus eſcarpés qui étoient à l'abri du canon, & les murailles étoient ſi hautes & ſi épaiſſes qu'il n'étoit pas poſſible de les franchir, que par eſcalade qui auroit été d'autant plus dangereuſe, que la mouſqueterie & l'artillerie étoient diſpoſées au mieux pour en défendre l'approche. Toutes ces difficultés, ſans parler des grandes coupures qui étant derriere ces murailles ne ſe pouvoient point voir, rendoient l'attaque bien dangereuſe; cependant il falloit dire ici, *jacta eſt alea*, comme Jules-Céſar le dit au Rubicon; il n'y avoit plus à reculer, coute qui coute il falloit attaquer. On prit tous les poſtes convenables dans la circonférence extérieure des retranchemens, & par la plus ſage des prévoyances, on fit occuper toutes les hauteurs de la Turbie par un gros détachement, qui forma un cordon ſur tout le ſommet de cette montagne, depuis la deſcente qui va à Monaco juſqu'à la ligne des poſtes qui étoient fortifiés, ce qui rompit les meſures du roi de Sardaigne, qui avoit habilement diſpoſés neuf bataillons qui paſſerent le col de Tende pour occuper Soſpello &

Caſtiglione afin d'être à portée, au tems de l'attaque des retranchemens, de ſe jetter à l'improviſte ſur les derrieres des attaquans, & de pénétrer dans les retranchemens pour les renforcer. Mais ces neuf bataillons ſe voyant prévenus, crainte d'être eux-mêmes attaqués, abandonnerent leurs deux poſtes pour ſe rétirer à Saorgio.

Paſſage du Paglion.

Les dix jours depuis le 3 Avril juſqu'au 13 ſe paſſerent à reconnoître, à établir les différens poſtes & à faire une quantité prodigieuſe de petites échelles qu'on diſtribua aux régimens. L'attaque étant réſolue l'armée fut diviſée en ſix colonnes, & chacune eut ſon point d'attaque marqué ſous les ordres des lieutenants-généraux & des maréchaux-de-camp François & Eſpagnols, qui alternerent indiſtinctement ſelon l'ancienneté de leurs commiſſions. Le 14 fut deſtiné pour le jour d'attaque; l'ordre s'en donna le ſoir du 13, & le matin avant jour on ſe mit en marche pour paſſer le Paglion. L'armée n'étoit pas à moitié paſſée qu'il s'élevât tout d'un coup une pluie de déluge, accompagnée de grêle, d'éclairs & de tonnerre; le torrent ſe groſſit, il devint furieux, ceux

qui étoient à paſſer reſterent, ceux qui étoient paſſés eſſayerent de repaſſer, & pluſieurs ſe noyerent; l'infant même fut heureux d'avoir près de lui l'ingénieur don Fauſto Roncal, qui au moyen du bon cheval qu'il montoit, ſe mit en avant pour diriger celui du prince évidemment expoſé à être emporté par la rapidité de l'eau. La partie qui reſta au-delà du torrent eut le bonheur que ceux des retranchemens ne s'apperçurent point de leur petit nombre, qui auroit été obligé de ſe rendre priſonnier. Le jour arrivant & le tems s'étant éclairci, on jetta des ponts ſur leſquels tout paſſa & on retourna occuper le camp d'où on étoit parti. Il fallut laiſſer repoſer la troupe des fatigues qu'elle avoit eſſuyées dans cette cruelle nuit, & l'attaque ſe différa juſqu'au 17; mais elle ne put s'exécuter à cauſe d'une groſſe pluye qui ſurvint encore, & qui fit que le camp ne ſe remua point. Le tems s'étant mis au beau les ordres ſe donnerent, pour que dans la nuit du vingt tout ſe mit en marche.

Attaque des retranchemens de la Turbie.

RIEN ne ſe changea dans les diſpoſitions, qui s'étoient faites pour la nuit du 13; le Paglion étant à ſec, comme il arrive des

torrens qui s'enflent & qui ſe débordent précipitamment, l'armée n'eut rien à craindre à le paſſer. Etant diviſée en ſix colonnes, celles de la droite étoient commandées par le marquis de Mirepoix, & celles de la gauche par le marquis de Caſtelar; les autres lieutenants-généraux Aramburu, d'Argouges, Senneterre, du Chayla, de même que les maréchaux de camp ſe poſterent ſelon leur rang d'ancienneté.

La gauche à raiſon du long chemin qu'il falloit monter pour arriver aux endroits qu'elle devoit attaquer marcha la premiere, & quand on crut qu'elle avoit eu le tems d'être arrivée à ſa deſtination la droite ſe remua. La gorge, qui au ſortir de Nice conduit au ſommet de la Turbie, étant doublement retranchée & défendue par des batteries de canon, qui étoient poſtées ſur les hauteurs, devint le début de l'attaque; François & Eſpagnols, à l'envi les uns des autres, ſe diſputoient à qui montreroit le plus d'intrepidité, & par un heureux début on fit priſonniers trois bataillons Piémontois; pouſſant en avant on prit une batterie de cinq pieces de canon; arrivant avec la même intrepidité au mont gros, on prit encore deux autres bataillons Piémontois; le marquis de Suze, qui commandoit fut tout étonné d'une pa-

reille impétuosité; étant à pied (car parmi ces rocs, & ces précipices les chevaux devenoient inutiles) il n'eut d'autre refuge qu'une cabane ſituée ſur la déclivité du mont, d'où il ſe flattoit de deſcendre à Villefranche; mais les vainqueurs courant en avant, on alla le faire priſonnier dans la cabane.

Si la gauche n'avoit pas été détenue par les ſommets des monts les plus eſcarpés qu'il fallut grimper & forcer, par les triples murs, par les découpures qui étoient derriere & qui ne ſe voyoient point, & ſur-tout par l'attaque & la priſe du Limaçon, rocher pointu, fort élevé, & de figure de Limaçon, dont le nom lui fut donné, tous les retranchemens ſe forçoient dans la même matinée.

Le comte de Cinſan, qui prit le commandement en place du marquis de Suze, avoit réuni un gros de troupes pour eſſayer de forcer la droite de l'ennemi à ſe retirer; le feu du canon de Montalban, celui de Villefranche & des vaiſſeaux Anglois le favoriſoient; le prince de Conti qui en fut averti détacha la reſerve qu'il tenoit préparée, & tout ſe maintint à la droite comme à la gauche maîtreſſe du Limaçon, qui dominoit la baye de Villefranche.

Ce prince, connoiſſant le prix du ſol-

dat, jugea qu'on devoit ſe contenter des avantages de cette glorieuſe journée : ainſi il ordonna de reſter le jour ſuivant en repos ſur les emplacemens dont on s'étoit emparé, & où il envoya des pieces de canon pour les placer où elles ſeroient jugées convenables, & ce jour qui étoit le 21 fut employé à retirer les bleſſés & à ſe diſpoſer pour le jour ſuivant à renouveller l'attaque pour mettre le ſceau à cette glorieuſe beſogne.

Abandon des retranchemens par les Piémontois.

LE comte de Cinzan, voyant cette diſpoſition, & devant s'attendre à être attaqué de nouveau appella un conſeil de guerre, où réfléchiſſant ſur la perte du marquis de Suze, & des cinq bataillons faits priſonniers, on conſidéra de plus la quantité des tués & des bleſſés dans les diverſes attaques qui s'étoient faites ; & bien informé qu'on ne devoit plus compter ſur les neuf bataillons que commandoit le comte de la Roche, qui avoit paſſé le col de Tende, & qui étoit arrivé juſqu'à Caſtiglione, il fut jugé qu'on n'étoit plus en état de ſoutenir une nouvelle attaque, & qu'à moins de vouloir ſe perdre

inutilement au préjudice du ſervice du roi on ne devoit point s'obſtiner à reſter pour l'attendre ; que pour cette raiſon on devoit de bonne heure profiter des vaiſſeaux de tranſport qui étoient dans la baye, & de ceux des Anglois, ſi ceux de tranſport ne ſuffiſoient pas pour être tranſportés à Oneille.

Tout le conſeil ayant été de cet avis on dépêcha un des officiers du même conſeil à l'amiral Mathews qui approuva la diſpoſition ; ainſi pendant que les Eſpagnols & les François ſe fortifioient ſur leurs emplacemens, & qu'ils y faiſoient tranſporter du canon, on encloua quatre-vingt pieces de canon de fer qu'on ne pouvoit emmener, on briſa les affuts, & on détruiſit tout ce qui étoit favorable à l'ennemi ; on laiſſa dans le fort de Montalban deux cent cinquante hommes, & il fut réſolu d'en laiſſer trois cent dans la citadelle de Villefranche ; tout de ſuite la troupe marcha vers la baye où elle s'embarqua, & ceux de la garde des retranchemens furent les derniers à ſe mettre en marche, de maniere que le matin du 22, tout l'intérieur des retranchemens ſe trouva vuide ; les vaiſſeaux Anglois comme ceux de tranſport mirent à la voile, & toute la troupe débarqua à Oneille.

Eſpagnols & François ſauterent gayement

dans les retranchemens, l'infant, le prince de Conti, le marquis de la Mina y entrerent ; les conſuls de Villefranche en conformité de la liberté qu'ils en avoient & même des ordres qu'on leur avoit laiſſés, vinrent préſenter à l'infant les clefs de leur ville ; on envoya ſommer l'officier qui avoit été laiſſé dans le château de Montalban, il répondit vouloir ſe défendre ; dès le ſoir même on luï jetta quelques bombes, & le matin du 23, il ſe rendit priſonnier ; celui de la citadelle de Villefranche après les premiers coups en fit de même, de ſorte que tout le comté de Nice ſe vit ſous la puiſſance de l'infant Don Philippe.

L'armée devenue maîtreſſe de Montalban & de Villefranche deſcendit de la Turbie vers Monaco, & s'allongeant le long de la mer, on en détacha une portion pour s'emparer du château de Vintimille, qui appartient aux Genois, dont les plaintes ne furent point écoutées. Ayant fait accommoder les chemins pour le tranſport de l'artillerie, il y eut contrariété d'opinions entre le prince de Conti & le marquis de la Mina. Le premier envoya prendre Soſpello, Pelio, Pegna & Broglio qui conduiſoient au col de Tende. Le ſecond voulut aller s'emparer du mar-

quiſat de Dolce-Aqua pour deſcendre de-là à Oneille.

Le prince de Conti penſa qu'il convenoit aux intérêts des deux monarchies & à la ſûreté des deux armées de ſe rendre maître du col de Tende, pour maintenir une libre communication avec le comté de Nice & avec la Provence, d'où à la faveur du Rhone on pouvoit faire venir de l'intérieur du royaume, & même d'Eſpagne, terre-à-terre, tout ce qui pouvoit être néceſſaire aux ſubſiſtances & aux beſoins de l'une & de l'autre armée; au lieu que voulant ſuivre la riviere de Genes, comme le marquis de la Mina prétendoit faire, c'étoit mettre le roi de Sardaigne dans le cas de profiter du col de Tende, pour couper ou pour boucher les derrieres de l'armée, & pour s'emparer de Nice & de la Turbie, paſſage naturel des ſubſiſtances.

Les Genois perſiſtant à reſter neutres, & refuſant de favoriſer les Eſpagnols & les François, crainte des Anglois qui menaçoient de ſaccager leur riviere & de bombarder leur ville; l'entrepriſe de vouloir aller en avant au mépris de leurs repréſentations étoit le moyen de les irriter, & de les forcer à prendre parti avec l'ennemi qui les auroit protégés. Outre cela en forçant le paſſage de

la riviere, la crête de toute la ligne des montagnes qui domine cette riviere étant du territoire du roi de Sardaigne, c'étoit s'expoſer à voir des nuées de ſoldats & de payſans avides de butin, ſe précipiter ſur la gauche des défilés, pendant que les Anglois qui occupoient la mer auroient foudroyé la droite avec leur canon.

Toutes ces raiſons ne furent pas capables de vaincre l'obſtination du marquis de la Mina; il s'empara du marquiſat de Dolce-Aqua, & il alla s'établir à Oneille, d'où pour le mieux amorcer, le roi de Sardaigne avoit envoyé au comte de la Roche l'ordre de ſe défendre, s'il voyoit jour à pouvoir le faire; où autrement de ménager ſa troupe, & de ſe retirer, ce que le général fit prudemment, ſur les vaiſſeaux de tranſport qui étoient venus de Villefranche avec les troupes qui abandonnerent les retranchemens.

Le prince de Conti laiſſa le marquis aller à Oneille, & il envoya par courrier ſon plan à Louis XV, qui le fit paſſer à Philippe V, ſon oncle. Les raiſons ſur leſquelles ce plan étoit fondé étoient trop bien réfléchies, pour ne pas mériter d'être approuvées; non-ſeulement elles le furent, mais de plus les deux monarques s'accorderent à reprendre le plan de la campagne précédente,

que les tracaſſeries du marquis de la Mina & du marquis de Marcieux avoient malheureuſement fait échouer, & les deux rois crurent, qu'il ſeroit plus facile de favoriſer les opérations, & de ſecourir les armées du côté du Dauphiné.

Philippe V, ſe prêta d'autant plus volontiers à ce nouvel arrangement, que le ſort de Charles roi des deux Siciles étoit incertain, & qu'il deſiroit que la guerre ſe fit au roi de Sardaigne avec toute la chaleur poſſible, pour faire diverſion à ſon fils Charles.

En vertu de cette double approbation, les ordres arriverent de laiſſer une bonne garniſon dans Villefranche, dans Montalban & dans tout le comté pour les mettre à l'abri de toute inſulte; enjoignant après cela à l'armée de France comme à celle d'Eſpagne de repaſſer le Var & traverſer la Provence, pour marcher ſucceſſivement l'une & l'autre en Dauphiné.

Le 16 juin cet ordre arriva à Oneille, d'où le marquis de la Mina ſe vit forcé de partir ſans le moindre délai pour retourner à Nice.

Le roi de Sardaigne, prévoyant que le marquis de la Mina ſeroit obligé d'abandonner Oneille, avoit ordonné au marquis de

Simon, qui étoit vers Ormea avec cinq bataillons d'épier le moment que les Eſpagnols ſe retireroient pour les ſuivre en queue. Les payſans des montagnes ayant reçu ordre pareillement d'être aux aguets, deſcendirent de tous les côtés & tomberent ſur la droite des Eſpagnols, pendant que les vaiſſeaux Anglois accompagnoient la gauche à coups de canon, de maniere que le marquis n'arrivat à la Turbie, qu'en perdant bien du monde & des équipages, ce que le prince de Conti avoit prévu.

Retrogradation des armées Françoiſe & Eſpagnole. Siége de Demont.

AYANT laiſſé dans le comté de Nice un nombre de troupes ſuffiſant pour le mettre à couvert de toute inquiétude, l'armée Françoiſe fut la premiere à ſe mettre en marche pour paſſer le Var, & elle fut ſuivie de celle d'Eſpagne. Tout le reſte du mois de juin ſe paſſa à traverſer la Provence & à arriver en Dauphiné.

Au commencement de juillet, l'infant & le prince de Conti s'étant rendus à Briançon, on travailla tout de ſuite aux diſpoſitions néceſſaires, pour attaquer & pour forcer les gorges des montagnes, qui fermoient

l'entré du Piémont ; le roi de Serdaigne qui s'y attendoit, & qui en avoit connu l'importance dans la campagne précédente les avoit encore plus fortifiées, & il y tenoit l'élite de ſes troupes.

Le prince de Conti ayant plus de raiſon de ſe fier à ſes généraux qu'à ceux du marquis de la Mina, qui ne ſe montroient que trop ouvertement remplis de l'eſprit de contradiction de leur chef, chargea le Bailly de Givry, le marquis de Lautrec & le marquis de Villemur de la direction des diverſes attaques qu'il avoit réſolu de faire.

Les commandans Piémontois firent tout ce qu'il étoit poſſible de faire pour ſe bien défendre, mais ils ne purent empêcher que les gorges & les hauteurs ne fuſſent forcées, & contraints eux-mêmes de ſe retirer, partie derriere les retranchemens de château Dauphin, & partie à Demont. Le Bailly de Givry profita de l'ardeur de ſa troupe, & marcha aux retranchemens de château Dauphin, ſur leſquels le roi de Sardaigne comptoit le plus ; ſi l'attaque fut impétueuſe la défenſe fut opiniâtre ; de part & d'autre il ſe fit des prodiges de valeur, mais enfin les retranchemens furent forcés le 19 juillet. Le roi de Sardaigne voyant qu'il ne tarderoit pas à en arriver de même à château Dauphin,

Dauphin, envoya les ordres pour qu'on eut au plus vite à en retirer l'artillerie, & à en faire ſortir la garniſon, ce qui ſe fit ſans délai. Ainſi on y entra ſans réſiſtance, & le prince de Conti en fit le dépôt de ſes magaſins.

Le reſte du mois de juillet s'étant paſſé à accommoder les chemins pour faire venir l'artillerie, les munitions, les ſubſiſtances & la cavallerie qui étoit reſtée à Gap, ce ne fut qu'aux premiers jours d'Août qu'on put aller en avant. Le ſiége de Demont étant réſolu, le marquis de Maulevrier en fut chargé, & cette place ſe vit inveſtie dans toutes les formes.

Pour être plus à portée d'avoir l'œil ſur ce qui arriveroit pendant la durée de ce ſiége, l'infant & le prince de Conti établirent leur quartier-général au village de Bon, où il ſe donna une allarme par un accident qui n'étoit que l'effet du haſard. La principale rue de ce village étoit couverte de la paille qui tomboit des trouſſeaux qu'on portoit aux chevaux; une étincelle étant tombée ſur cette paille au bout de la rue la flamme fut portée par le vent tout le long de cette rue. On étoit à dîner, à la vue des flammes on ne penſa qu'à ſortir au plus vite des maiſons, croyant que tout alloit brû-

ler, & que c'étoit un tour de l'ennemi; nombre de chevaux liés aux piquets furent brûlés, & un brigadier des gardes-du-corps nommé Morechi, s'étant aviſé de ſauter par ſa fenêtre s'empâla ſur un pieu, d'où on le retira, mais ſi maltraité qu'il en mourut peu après.

Il y avoit deux jours qu'on foudroyoit Demont, quand le 17 août un boulet rouge entra par une fenêtre dans un magaſin à mêches, au tems même qu'une bombe tomba ſur la voute qu'elle rompit; les mêches prirent feu, ce magaſin étoit contigu à un autre plein de faſcines, & tout près il y avoit trois autres magaſins à poudre; la garniſon toute conſternée s'épouvanta; ſourde aux exhortations des officiers, faiſant peu de cas des menaces, tous les ſoldats coururent aux portes pour les ouvrir & pour ſe ſauver; dans ce déſordre le gouverneur n'eût que le tems d'arborer ſon pavillon pour ſe rendre. Il fit ouvrir les portes; d'ennemis tous devinrent amis, aſſiégeans & aſſiégés pêle-mêle coopérerent tous avec le même courage pour éteindre le feu, & pour préſerver les magaſins à poudre.

Sans perte de tems le prince de Conti ſe mit à la tête de la cavalerie pour ſe répandre dans la plaine de Saluces. Il y impoſa

des contributions, il y fit ſaccager quelques villages pour obliger le roi de Sardaigne à s'avancer & en venir à une bataille. Mais Charles-Emanuel étoit trop habile pour ſe mettre dans le cas d'y être forcé; cependant la chute inattendue de Demont avoit véritablement dérangé ſes meſures; il étoit venu camper à St. Damien, afin d'être plus à portée de ſecourir Demont & d'incommoder les aſſiégeans.

La nouvelle de ce qui étoit arrivé de fâcheux à cette place le fit décamper pour ſe mettre entre la Drouere & la Buſca, où il ſe crut ſûr de n'être point attaqué; on étoit à la fin d'août; la campagne précédente lui ayant fait connoître l'avantage d'avoir fait le temporiſeur, il vit qu'il lui convenoit encore plus de faire le même perſonnage actuellement. Ainſi quelque choſe que put faire le prince de Conti, il ne put l'engager à ſortir de ſon fort, pour en venir à une bataille, ni pour lui faire abandonner la plaine de Saluces, quoique l'infanterie & la cavalerie Françoiſe ſe fuſſent avancées juſqu'à Carail.

Siége de Coni.

Voyant qu'il n'étoit pas poſſible de faire

remuer le roi de Sardaigne on ſe détermina à aſſiéger Coni, & la conduite du ſiége fût laiſſée au marquis de la Mina. Ce général tout glorieux d'une commiſſion auſſi honnorable, d'autant plus que des trois ſiéges que Coni avoit ſoutenu par le paſſé, cette place ne s'étoit ſoumiſe qu'au comte d'Harcourt en 1641, ſe flattoit déja de ſurpaſſer ce comte François. Le marquis étoit reſté aux environs de Demont avec un tiers de l'armée, pendant que le prince de Conti étoit dans la plaine de Saluces pour amorcer le roi de Sardaigne.

Au premier de ſeptembre ce marquis arrivant avec ſon tiers d'armée ſous Coni envoya ſommer le baron de Leutrum qui y commandoit, & qui en brave officier lui fit décharger une volée de canon pour réponſe. Il fallut penſer à l'aſſiéger dans toutes les formes.

Ce n'étoit pas tant comme prince du ſang royal, que la valeur & la ſcience du métier diſtinguoient le prince de Conti; ſon ayeul & ſon pere avoient été deux grands généraux, & pour plus grande perfection il avoit été diſciple des meilleurs maîtres qu'il y eut alors en France. Les premieres diſpoſitions de ce prince firent preuve de ſon habileté; prévoyant que quand la place ſeroit

inveſtie & attaquée, le roi de Sardaigne ne continueroit pas à faire le temporiſeur, il penſa que le point eſſentiel de la réuſſite de ce ſiége étoit celui de ſe précautionner de bonne heure contre tout ce que ce roi habile pourroit faire & tenter. Il fit diſtribuer l'armée en deux camps, l'un à St. Roch, l'autre à Notre-Dame de l'Orme : de cette maniere il mettoit le marquis de la Mina hors de crainte d'une ſurpriſe, n'ayant à s'occuper uniquement que du ſiége.

La place ne pouvant être entiérement inveſtie du côté de Mondovi, le marquis d'Ormea miniſtre zélé alla dans les montagnes, faire prendre les armes à dix ou douze mille payſans pour incommoder les aſſiégeans. Les Vaudois de leur côté ſe mirent à la chaſſe des convois; on crut les épouvanter en faiſant pendre ceux qu'on put prendre dans les commencemens; par repreſſailles les Vaudois firent pendre les officiers & ſoldats qu'il prirent, en faiſant dire que des peuples qui ſervoient honnorablement leur patrie & leur roi, ne méritoient pas d'être ignominieuſement traités, & qu'ils feroient aux autres, ce qu'on leur feroit. Il fallut renforcer les convois, & envoyer des détachemens pour les eſcorter juſqu'à leur arrivée au camp, ce qui fit que la diſette com-

mença à ſe faire ſentir, & que le prince de Conti prévit toutes les difficultés qu'il auroit à ſurmonter.

La nuit du 12 ſeptembre la tranchée s'ouvrit, le baron de Leutrum ne s'en fut pas plutôt apperçu, qu'il fit faire une ſortie ſur le quartier des Eſpagnols, qui furent chaſſés de leurs travaux qu'on ruina, pluſieurs y furent tués, & il ſeroit arrivé pire, ſi le prince de Conti ne fut venu au ſecours avec quatre mille hommes. Le 18 il ſe fit une autre ſortie, qui fut d'autant plus meurtriere, qu'elle étoit ſecondée du canon de la place chargé à cartouches.

Enfin le marquis de Pallavicini vint joindre le roi de Sardaigne, de même que la portion des troupes, que le prince de Lobkowitz avoit détachée de ſon camp de Nemi. Le roi ſe mit alors en campagne, réſolu d'attaquer l'armée qui protégeoit les tranchées. Le 26 ſeptembre il ſe déploya, de maniere qu'au premier ordre ſon armée pouvoit ſe trouver formée en ordre de bataille; pendant les trois jours ſuivans il ne fit que voltiger, & que changer de camp, pour mieux cacher ſon vrai deſſein, le quatrieme il s'avança vers le camp de St. Roch, enſuite tout-à-coup il ſe jetta ſur celui de Notre-Dame de l'Orme, où le pays eſt plein

de bois & de vignes, qui devoient favoriſer ſes manœuvres en cas de bonne fortune, ou protéger ſa retraite en cas de diſgrace.

Bataille de Notre-Dame de l'Orme.

Il étoit une heure après midi, du 30 ſeptembre quand la bataille s'engagea; des deux côtés on ſe battit avec beaucoup de valeur. L'action ne ſe paſſa qu'entre l'infanterie; les François & les Eſpagnols étoient couverts de leurs retranchemens que le prince de Conti avoit fait élever avec beaucoup d'habileté; l'artillerie y étoit très-ingénieuſement diſtribuée & il en partoit un feu d'enfer; quant à la cavalerie elle ne put agir, parce que le roi avoit eu la précaution de couvrir le front de la ſienne de chevaux de friſe.

Cinq fois le roi fit donner l'aſſault aux retranchemens, & après ſix heures de combat, les plus valeureux efforts devenant inutiles, il donna l'ordre de la retraite; la nuit & les bois dont le pays étoit couvert lui furent favorables; on détacha des troupes à ſa pourſuite qui entamerent ſon arriere-garde & firent un bon nombre de priſonniers. Le roi de Sardaigne ſe retira à ſon camp de Murazzo laiſſant ſur le champ de

bataille ſes chevaux de Friſe, ſes chariots de munitions, & ſes bleſſés, pour leſquels il expédia un commiſſaire, en priant l'infant de les faire ſoigner, & en promettant d'en rembourſer les fraix. De part & d'autre ont eut grande raiſon de ſe louer de cette journée, parce que la valeur fut égale, & dans la perte, il y eut peu de différence.

Pendant qu'on étoit aux priſes, le marquis d'Ormea, qui étoit allé faire armer les montagnards de Mondovi & de Cava, détacha un corps de quatre mille de ces montagnards, ſoutenus & conduits par un millier de ſoldats, ſur le village del Borgo, où étoient les magaſins & les hôpitaux; mais on y fut alerte, ou les reçut de la bonne ſorte, & on n'eut d'égard que pour la troupe réguliere, qui fut faite priſonniere; mais tout ce qui put ſe prendre des montagnards fut taillé en piéces. Le baron de Leutrum fit auſſi faire une ſortie de la place, qui n'eut pas un meilleur ſuccès, que celui de la bataille, car ſes ſoldats ayant été vertement repouſſés, pluſieurs ſe débaraſſerent de leurs fuſils, des pèles & des pioches pour rentrer au plus vite dans la place. Le ſeul avantage que le roi retira de cette bataille fut celui de pouvoir introduire dans la place douze cents hommes tirés des régimens,

avec des munitions, des vivres & de l'argent; & dans la circonſtance où le baron de Leutrum ſe trouvoit, cet avantage fut des plus importans.

Le roi ayant été informé que ce ſecours s'étoit heureuſement introduit dans la place, partit de ſon camp de Murazzo qui lui étoit incommode, pour aller reprendre celui de Foſſan, où, quoiqu'il fut à ſix mille de Coni, il étoit à même d'inquieter les aſſiégeans, & d'aſſiſter les aſſiégés; mais ce que les armes ne firent pas pour lui, le ciel le fit. Il y avoit déja quarante jours que la tranchée étoit ouverte, & le ſiége étoit comme au premier jour, ſans avoir pris un ſeul des forts qui ſont dans les dehors, & par conſéquent ſans avoir touché au corps de la place. Le tems ſe mit à la pluye, les rivieres & les torrens ſe déborderent, les ponts de communication furent entrainés, les tranchées ſe remplirent d'eau, les ſoldats ne pouvoient plus s'y tenir, les vivres manquoient de plus en plus, la neige commençoit à tomber. Toutes ces raiſons ſérieuſement examinées dans un conſeil de guerre firent qu'il fut réſolu d'abandonner le ſiége, de démolir Demont, de garder Château-Dauphin & d'aller prendre des quartiers d'hiver au-delà des Alpes. Tel fut le fruit de

trois années de la guerre qui ſe faiſoit au pied des Alpes.

Levée du ſiége de Coni.

APRÈS la réſolution priſe d'abandonner le ſiége, on fit partir la cavalerie, l'artillerie & les plus gros bagages, & le 22 octobre l'armée ſe mit en marche vers Demont, qu'on avoit miné pour le faire ſauter en l'air. Ce ne fut qu'au tems du paſſage de l'arriere garde que le feu fut mis aux mêches. Ceux des ingénieurs & des artilleurs qui y avoient mis le feu, & qui ne furent pas aſſez prompts à ſe retirer périrent en partie ſous les ruines des premieres mines qui firent effet, & il ſe trouva dans l'avant-garde Piémontoiſe, qui harcelloit l'arriere-garde de l'ennemi, des ſoldats aſſez courageux pour entrer dans le château, & pour courir aux autres mêches allumées, qu'ils eurent le bonheur d'éteindre, de maniere qu'il n'y eut qu'une partie des ouvrages endommagée, & que le roi fut en état de le faire rétablir.

Quoiqu'on eut laiſſé une forte garniſon dans Château-Dauphin qu'on vouloit garder pour avoir une porte ouverte au printems, & quoique la traverſée des monts ne fut pas bouchée par la neige comme elle l'étoit dans

la malheureuſe journée de la Chenal, les troupes irrégulieres & ſur-tout les Vaudois qui connoiſſoient tous les ſentiers des montagnes, ſe trouvoient par-tout pour tuer & pour dépouiller, ce qui inquiétoit, & cette continuelle inquiétude étoit accompagnée de la faim & du froid, qui firent beaucoup ſouffrir. Mais enfin on traverſa ces horribles monts, & on arriva en Dauphiné.

Le prince de Conti ayant quitté l'armée alla à Paris pour rendre particuliérement compte au roi de la campagne; les plaintes qu'il fit du marquis de la Mina furent envoyées au roi d'Eſpagne, qui rappella ſon général & l'envoya en exil.

L'armée Eſpagnole ayant autant beſoin de repos que la Françoiſe, on la laiſſa quelques jours en Dauphiné & en Provence, on la diſtribua enſuite par diviſions qui ſe mirent en marche à petites journées vers le Var, pour paſſer dans le comté de Nice, où l'infant, qui avoit également pris quelque repos, arriva le 24 décembre.

Final que le roi de Sardaigne prétendoit faire inclure dans les ceſſions, qui lui étoient faites par le traité de Worms avoit mis le ſénat de la république de Genes dans une grande fermentation. Après les plus ſerieuſes délibérations il ſe détermina à

s'armer pour être en état de ſe défendre contre toute violence; cependant on députa au roi d'Angleterre occupé du ſoulevement d'Ecoſſe, qui étoit bien plus intéreſſant pour lui que Final. Ce monarque n'ayant donné aucune réponſe ſatisfaiſante, on députa pareillement aux cours de France & d'Eſpagne, qui promirent protection. Moyennant quoi les deux puiſſances renoncerent au plan qui s'étoit fait pour le paſſage du côté du Dauphiné, & par une ſecrette intelligence, ſans rompre la neutralité, & ſans paroître la rompre ni ſe déclarer pour ces deux couronnes, la liberté du paſſage fut accordée à l'infant.

Ainſi à meſure que l'armée d'Eſpagne avoit paſſé le Var, on la faiſoit tout de ſuite paſſer la Turbie pour s'étendre le long de la riviere ſur les terres de la république; on envoya occuper les poſtes que les Piémontois occupoient du côté du col de Tende; on envoya de même un détachement pour hiverner dans le marquiſat de Dolce-Aqua, & le 31 décembre le marquis de Caſtelar, qui s'étoit avancé à San-Remo, marcha à Oneille, dont les magiſtrats lui vinrent préſenter les clefs.

Guerre de Lombardie 1745.

Le mois de mars étant arrivé on partit de Viterbe pour ſe rendre à Foligno; l'armée marcha en deux diviſions, une prit la route de Nocera & du Forlu, l'autre celle de Macerata, pour ſe réunir à Fano, où les munitionaires envoyerent en avant leurs boulangers, pour tenir le pain tout prêt à donner à la troupe en arrivant.

Le prince de Lobkowitz à la nouvelle de la marche de l'armée d'Eſpagne donna l'ordre pour qu'à méſure que la ſienne ſortiroit de ſes quartiers elle eut à ſe tenir par échellons dans les villes & villages, qui étoient ſur le grand chemin de Boulogne, & il détacha un parti d'Huſſards, qui arriva juſqu'à Fano; les boulangers de l'armée Eſpagnole demanderent au gouverneur de la ville de faire fermer la porte; celui-ci répondit que le St. Pere étant neutre il ne devoit point s'oppoſer à ce que les Huſſards voudroient faire, ſur quoi les boulangers coururent fermer la porte de la ville & ils envoyerent un des leurs avertir l'avant-garde qui accourut, & les Huſſards diſparurent.

Le 28 mars les deux diviſions ſe réunirent à Fano & à Peſaro, & tout de ſuite on marcha à la Catolica. Le prince de Lob-

kowitz fit reſter plus d'un tiers de ſon armée à Rimini, où il étoit bien ſûr de n'être point attaqué, & de ſe retirer tout à ſon aiſe à l'approche de l'armée.

Tout étoit pareillement en marche du côté de Nice, Eſpagnols & François, le marquis de Caſtelar étoit parti d'Oneille. Le maréchal de Maillebois, qui avoit pris le commandement en Italie à la place du prince de Conti, qui avoit été envoyé pour commander l'armée d'Allemagne, étoit en pleine marche, & il devoit joindre l'infant à Aqui. Il n'y avoit donc plus à douter qu'on ne fit ſérieuſement la guerre au roi de Sardaigne, & le ſeul moyen d'y coopérer avec ſuccès, étoit de mettre le prince de Lobkowitz hors d'état d'aſſiſter les Piémontois; c'étoit à quoi le comte de Gages devoit penſer, & tout autre général que lui, arrivé à la Catolica ne pouvoit déſirer une occaſion de ſe défaire des Autrichiens, plus belle que celle que le local du pays lui préſentoit.

Le 31 mars on partit de la Catolica, marchant le long des rivages de la mer, il n'y avoit aucun embarras, juſqu'au faubourg de Rimini; les Huſſards Autrichiens qui s'étoient accoutumés à ſe montrer, à caracoler & même à provoquer l'ennemi, parurent

avec leur légereté ordinaire; mais comme l'ordre étoit de ne point attaquer, il fallut recevoir leurs insolences.

On arriva avant midi à Rimini, entrant par une porte, les Autrichiens sortirent par l'autre pour aller à Cesena, d'où ils partirent après avoir exigé huit mille écus Romains, pour éviter le sac, dont la ville étoit ménacée; cet article ne s'oublioit jamais chez les Autrichiens.

L'Hongrois Havors officier de Hussards étoit venu sous le duc de Montemart offrir de former un corps d'Hussards, & il fut accepté. Ayant trouvé le moyen de faire déserter de l'armée Autrichienne nombre d'Hussards il en forma un corps, & il y attira un capitaine de ses amis nommé Bedu, qui étoit un des plus braves de cette troupe.

L'armée étant à Rimini, le soir de l'ordre du premier avril pour le lendemain, le comte de Gages donna l'ordre de la marche, qui fut qu'une partie des Hussards devoit être en tête suivie d'une partie des Miquelets, d'un corps de grénadiers suivis d'un corps de cavalerie, & le tout ensemble formoit l'avant-garde, qui devoit marcher par échellons à une distance proportionnée pour pouvoir se prêter la main dans le besoin; mais il étoit défendu sous peine du plus sé-

vere chatiment de s'engager avec l'ennemi. Chacun obſervoit, qu'une pareille diſpoſition ne pouvoit être plus indécente pour une armée ſupérieure en nombre. Le capitaine Bedu commandoit les Huſſards, le major Boix les fuſiliers, M. le Mire, capitaine des Gardes-Wallones les grénadiers, & le marquis de Campo-Santo la cavalerie. Au partir de Rimini on marcha dans cet ordre, & on arriva à Ceſena, à Forli & à Faenſa ſans voir d'ennemis.

Le duc de Modene qui étoit parti d'Aſſiſe pour aller s'embarquer à Ancone & paſſer l'hiver à Veniſe ſachant que l'armée étoit arrivée à Fano & à Peſaro pour marcher en avant, il s'embarqua pour Ravenne, d'où il arriva à Faenſa, en même tems que l'armée y entroit.

Au ſortir de Rimini, la marche ſe fit juſqu'à Ceſena, Forli & Faenſa ſans que les Huſſards Autrichiens ſe montraſſent. Mais ſoit que le prince de Lobkowitz eut été informé de l'ordre que le comte de Gages avoit donné avant de partir de Rimini; ſoit qu'après tant d'épreuves il eut lieu de connoître le peu de fermeté de ce général par la maniere circonſpecte avec laquelle l'armée marchoit, on les vit reparoître ſur le chemin

chemin d'Imola pour inſulter Bedu, en l'appellant déſerteur lui & ſa troupe.

Bedu enragé de ne pouvoir ſe venger, concerta avec M. le Mire d'engager une affaire en feignant d'être tombé dans une embuſcade; en conſéquence le capitaine le Mire ordonna au major Boix, qu'au moment qu'il verroit le capitaine Bedu tomber ſur l'ennemi, il diviſa ſon corps pour ſe jetter en avant de droite & de gauche dans les champs qui bordoient le chemin, en laiſſant libre paſſage aux grénadiers qui accoureroient, pour ſéconder l'attaque.

Bedu épia ſi bien ſon tems, que tout d'un coup il ſe jetta ſur les huſſards Autrichiens; les Miquelets s'ouvrirent comme il avoit été ordonné, les grénadiers accoururent ſur le chemin, & le Mire envoya donner part au marquis de Campo-Santo, que l'ennemi avoit fait une embûſcade, & que de part & d'autre les huſſards & les miquelets étoient aux priſes, qu'il courroit à leur ſecours, & qu'il pouvoit s'avancer avec ſa cavalerie pour prêter la main s'il en étoit beſoin.

Pendant que Bedu tailloit en pieces ſes compatriotes, les miquelets firent feu ſur ceux qui étoient épars & en enveloppe-

rent plus d'une centaine, qu'ils firent priſonniers.

Bedu n'avoit pourſuivi l'ennemi qu'à la diſtance convenue entre lui & le capitaine le Mire, pour ne point trop s'engager, ni donner lieu au comte de Gages de reconnoître la déſobéiſſance; de maniere que quand le marquis de Campo-Santo arriva avec la cavalerie le coup de main étoit terminé; on lui remit les priſonniers pour les faire conduire avec une eſcorte de ſa cavalerie au comte de Gages, qui crut ce qu'on lui dit ſur la prétendue embuſcade, & il montra qu'il aimoit beſogne faite, parce qu'il ne vouloit pas, ou ne ſavoit pas la faire. A bon compte cette petite affaire ſervit de leçon aux huſſards Autrichiens.

Cependant le prince de Lobkowitz fit tranſporter au-delà du Panaro les magaſins qu'il avoit à Ferrare & dans le Boulonnois au moyen de trois ponts qu'il fit jetter ſur cette riviere, un ſur le chemin de Modene, le ſecond à Buonporto, & le troiſieme à Solara.

Le 4 avril il arriva à Caſtel-San-Pietro, continuant ſa marche par les dehors de Boulogne juſqu'à Caſtel-Franco, le 7 il paſſa le Panaro, & fit garnir de poſtes les bords de cette riviere depuis Spilimberg juſqu'à Cam-

po-Santo, Finale & Buondeno, & s'étant mis à couvert ſous le canon de la citadelle de Modene, il y attendit pour voir ce que ſon antagoniſte alloit faire & dans quel endroit il eſſayeroit de paſſer la riviere.

Ce fut le 9 avril que l'armée Eſpagnole arriva dans le voiſinage de Boulogne où on campa; le jour ſuivant on alla camper au Rheno, d'où le lendemain le camp fut tranſporté entre la Samoggia & Caſtel-Franco, où on fit ſéjour.

Le prince de Lobkowitz comme nous l'avons vû, avoit établi des poſtes depuis Spilimberg juſqu'à Buondeno, & avoit fait détruire les trois ponts qu'il avoit conſtruit pour le paſſage de ſon armée. Le comte de Gages voulant paſſer cette riviere, donna ordre que l'armée marchât ſur une ſeule colonne par un chemin de traverſe, qui du camp où on étoit, conduiſoit ſur le lit du Panaro en face de Spilimberg; l'ordre qu'il avoit donné le ſoir, pour que tout ſe mit en marche, étoit ſi embrouillé, qu'il n'y avoit que lui ſeul, qui put mettre chaque diviſion dans l'ordre de marche, que ſa tête avoit enfanté, & ce fut pour cela qu'il vint faire le major-général. Comme la traverſe étoit courte, & que l'ennemi ne penſoit point à mettre obſtacle au paſſage du Panaro

on arriva de très-bonne heure ſur le lit de cette riviere.

La rive oppoſite étant ſemée de poſtes d'obſervation, ceux-ci ſe mirent à tirer quelques coups de fuſils, ſur quoi le général fit avancer l'artillerie pour tirer contre eux, ce qui étoit très-déplacé; car le bruit du canon ne ſervoit qu'à tirer le prince de Lobkowitz de ſa perplexité ſur l'incertitude de l'endroit où le paſſage ſe feroit, & il lui donnoit le tems de prendre ſes précautions & de ſe tenir préparé en cas qu'on voulut s'avancer ſur lui pour l'attaquer, ce qui auroit dû ſe faire par ſurpriſe ſi l'opération avoit été bien reglée.

L'ennemi s'étant retiré après avoir tiré quelques coups de fuſils, on paſſa la riviere n'ayant de l'eau qu'à mi-jambe; les ſoldats ſe diſoient, eſt-ce là ce terrible Panaro qui nous a tenus ſi longtems à Caſtel-Franco? Ainſi tout paſſa en très-peu de tems, infanterie, artillerie & cavalerie; le duc de Modene déſiroit que l'armée marchat en-avant pour occuper le grand chemin, & pour couper le retour des poſtes détachés à Buon-Porto, à Solara & à Buondeno; mais le comte de Gages ne voulut pas laiſſer ſur ſes derrieres le château de Vignola, qui n'étoit qu'une maiſon de campagne à pont-levis,

& qui devint pour lui ce que la citadelle de Tournai étoit pour le maréchal de Saxe.

L'officier du piquet détaché dans ce château, voyant que l'armée paſſoit gayement la riviere, jugea que s'il ſe retiroit comme avoient fait les pelotons, qui étoient ſur la rive, & qui s'étoient retirés après leurs décharges, il trouveroit le chemin coupé, & qu'il ſeroit fait priſonnier, crut mieux faire de s'enfermer dans le château & de lever le pont-levis. Le comte de Gages en ayant été informé détacha un piquet pour le ſommer, & l'officier répondit à la ſommation par une décharge de ſa mouſquéterie. Le duc de Modene, qui vit comme chacun le voyoit, que ce n'étoit pas un objet qui dut retenir une armée, exhorta inutilement le général à faire marcher en-avant; il fallut laiſſer faire ce fameux ſiége, dont la tirailleriе des deux côtés dura juſqu'à la nuit. Le général ayant jugé convenable de faire attacher un pétard pour faire ſauter le pont-levis & enfoncer la porte, le chef ingénieur Sicre fut chargé de cette commiſſion, le pétard fut attaché pendant la nuit; mais il ne fit aucun effet.

Le comte de Gages ordonna qu'au retour du jour le feu recommençât avec plus de vivacité; ceux du château ayant les fenêtres

Panaro, le comte de Gages ordonna à l'armée de s'arrêter, & au quartier-maître la Ferriere d'aller marquer le camp. Le duc de Modene alloit diſcourant à cheval avec le duc de la Vieuville qui étoit à la tête des carabiniers royaux; voyant que l'armée s'arrêtoit il en demanda la raiſon: on lui répondit que l'ordre étoit de camper dans cet endroit. Il alla trouver le général pour lui repréſenter que Montale étoit le plus pauvre endroit de ſes états, & qu'il convenoit au bien de l'armée d'aller en avant deux milles de plus pour camper à Formigine bon village, diſtant de Modene de ſept milles, d'où on ſeroit plus à portée d'obſerver le prince de Lobkowitz, & même de l'inquiéter; qu'outre cela on auroit juſqu'à la Secchia une étendue de pays capable de fournir à l'armée tout ce qui lui étoit néceſſaire. Tout ce que put dire le duc fut inutile; le comte de Gages ne voulut pas revoquer ſon ordre. Ce prince outré de dépit, après lui avoir dit, *je comprens monſieur, que vous ne voulez rien faire*, ſe ſépara de lui dédaigneuſement, pour aller à la chétive maiſon du curé, qu'on lui avoit marquée pour logement.

Le quartier-maître la Ferriere poſa ce camp comme il avoit poſé celui de Velletri.

Le matin quand on fut l'examiner, chacun ſe récria ſur le danger de cette poſition, & ce ne fut qu'une voix pour dire que le prince de Lobkowitz étoit maître de culbuter l'armée dans le Panaro.

Mais le comte de Gages perſuadé que le prince de Lobkowitz ne tiendroit pas à Modene, quelque dangereuſe que fut la poſition du camp de Montale, il le laiſſa tel que la Ferriere l'avoit tracé, ſans être ſûr ni pour l'offenſive, ni pour la défenſive.

Il arriva pendant ce tems-là que des pluies abondantes tomberent dans les Apennins; tous les torrens ſe dégorgerent dans le Panaro, & cette riviere ſe groſſit tout à coup. La tréſorerie & les munitions étoient reſtées à Boulogne, d'où tout venoit ſur des chariots. La riviere n'étant plus paſſable ſans ponts, tout alloit manquer; ce fut alors que ce général ouvrit les yeux ſur ce que ſa ſituation avoit d'effrayant; il ne penſa plus à l'évaſion du prince de Lobkowitz, il ne s'occupa que de la ſienne, car il ne voyoit point d'autre parti à prendre, que celui de reconduire l'armée au-delà du Panaro pour l'approcher de ſes ſubſiſtances.

Ce général n'eut pas plutôt fait connoître la réſolution où il étoit de repaſſer le Panaro, que ce ne fut qu'un cri général;

les officiers de concert avec les ſoldats déclaroient, qu'ils ne vouloient plus retourner en arriere ni repaſſer le Panaro, & les ſoldats ne ſe cachoient point de dire que ſi on prétendoit les forcer ils déſerteroient. L'altercation que le duc de Modene avoit eu avec le général pour le faire pouſſer en avant juſqu'à Formigine, étoit devenue publique, & chacun en louoit ce prince.

Pour ſurcroit de maux l'intendant don Pietro Rebollor vint annoncer au général qu'il n'y avoit plus de pain. Autant il avoit été arrogant avec le duc de Modene auparavant, autant il devint humble. Il chargea cet intendant d'aller ſupplier ce prince de ſecourir l'armée dans cette détreſſe; le duc s'y engagea généreuſement, il promit le pain pour deux jours, & il en donna les ordres qui s'effectuerent ſans délai. L'ennemi étant auſſi près, le général auroit dû envoyer des détachemens pour protéger les endroits où le pain ſe faiſoit, & pour eſcorter les chariots qui en devoient être chargés. N'ayant point eu cette attention, le prince de Lobkowitz envoya dans la campagne des partis d'huſſards qui allerent aux endroits où le pain ſe cuiſoit & l'enléverent.

Le comte de Gages ſe voyant ſans reſſources, ne vit d'autre parti à prendre que

celui d'aſſembler les généraux, ce qu'il ne faiſoit qu'à la derniere extrémité, n'aimant point les conſeils de guerre.

Le duc de Modene fut prié de dire le premier ſon ſentiment. Le ſalut de l'armée dépendant de la déciſion de ce conſeil, ce ſouverain ne balança point à dire; que puiſqu'on n'avoit pas voulu profiter de l'éparpillement des détachemens Autrichiens le long de la rive du Panaro, pour fondre ſur le gros de leur armée déja conſternée & toute diſpoſée à paſſer le Po, & à ſe réfugier dans le Mantouan, on ne devoit plus penſer à forcer le prince de Lobkowitz, qui s'étoit ramaſſé, & qui avoit eû tout le tems de ſe bien retrancher; que vû le mécontentement général de l'armée & ſa répugnance à retourner en arriere dans le tems que l'infant traverſoit le territoire de Genes pour deſcendre en Piémont avec le maréchal de Maillebois, qui commandoit l'armée de France; le ſeul parti glorieux & ſalutaire qu'il y avoit à prendre, étoit celui de ſe diſpoſer ſecretement à marcher à l'entrée de la nuit, au moyen des bons guides, qu'il s'offroit de fournir; de paſſer la Secchia pour traverſer le Regian, avant que le prince de Lobkowitz eut eu le tems de ſe remuer, & de paſſer la Linſa ſur le pont qui étoit ſur le grand

chemin de Parme, qu'on pouvoit garder ou faire détruire ; qu'allant enſuite s'établir à Parme & à Plaiſance où il n'y avoit que deux châteaux qu'on pouvoit prendre d'emblée, on pouvoit attendre l'infant avec d'autant plus de commodité, que le prince de Lobkowitz n'étoit pas en état de ſe préſenter en campagne.

Le comte de Gages prenant la parole, dit d'un ton ſec : que l'armée étoit le rempart du royaume de Naples, qu'on ne devoit pas laiſſer à découvert, que repaſſant le Panaro pour éviter le riſque des débordemens de cette riviere, & reſtant dans le Boulonnois, ce royaume n'avoit rien à craindre ; que quant aux clameurs de l'armée, elles ne devoient être conſidérées que comme une fomentation châtiable ; que l'obéiſſance étant la baſe de la diſcipline, on devoit faire une recherche exacte des auteurs, tant officiers que ſoldats, pour les décimer & punir, comme on avoit fait à Foligno à l'égard des déſerteurs pris à Mura.

Don Nicolas Caravajal, lieutenant-général reſpectable, & chéri de toute l'armée par ſes qualités perſonnelles plus que par la diſtinction de ſa naiſſance, obſerva avec une fermeté héroïque, que la rétrogradation de Foligno

à Viterbe avoit trop déplu au roi, pour croire que toute autre rétrogradation lui ſeroit agréable; qu'on devoit être très-ſûr que celle de repaſſer le Panaro lui déplairoit; que la répugnance actuelle que l'armée avoit de retourner en arriere ne provenoit que d'un ſentiment d'honneur, qu'on devoit ſoigneuſement nourrir & entretenir, bien loin de l'étouffer, & de vouloir le détruire; qu'il étoit très-aſſuré qu'il ne ſe trouveroit point dans l'armée d'ames aſſez lâches, pour faire des inquiſitions contre des officiers & des ſoldats, qui dans toutes les occaſions avoient montré autant de zèle & de courage, & qu'ainſi on devoit penſer à tout autre moyen qu'à celui de les violenter & de les chagriner.

Ces dernieres paroles prononcées avec feu firent pâlir le comte de Gages, qui connoiſſoit le grand crédit que M. de Caravajal avoit en cour, & heureuſement pour lui que le comte de Sayve profitant de cette ouverture le tira de peine. Ce général adreſſant la parole au duc de Modene, dit V. A. S. a fait faire un chemin qui de Modene va à Grafignana, à travers les montagnes qui communiquent avec l'état de Lucques; on pourroit s'en ſervir. Ce prince répondit que véritablement il avoit fait faire un chemin

qui alloit au Sanctuaire de St. Pelegrin ſitué ſur la cime du mont, d'où on deſcend à la Grafignana, commandée par le château de Caſtel-nuovo, où actuellement il y avoit une garniſon Autrichienne; que ce chemin n'étant pas achevé quand la guerre ſe déclara, & depuis ce tems ayant été entiérement négligé, ne pouvoit être qu'en un très-mauvais état.

Le lieutenant-général de Campo-Santo, qui avoit écouté ſans rien dire, s'écria à haute voix qu'il étoit de l'avis du comte de Sayve. Et tout le conſeil étant entré dans la même idée, il fut réſolu de faire partir l'artillerie, les malades & les gros équipages, pour les envoyer ſous bonne eſcorte aux préſidiaux de Naples, où on pourroit les embarquer, pour les tranſporter à Genes, & au même-tems l'ordre fut envoyé de faire partir inceſſamment la tréſorerie & les munitions qui étoient à Bologne, & de ſe rendre à l'armée.

Rome & la Romagne voyant les Autrichiens & les Eſpagnols au de-là du Panaro, eſpéroient d'être délivrés des uns & des autres. Boulogne vit partir avec le plus grand plaiſir, la tréſorerie & les munitions; mais ſa ſurpriſe ne put être plus grande, quand elle vit revenir du Panaro l'artillerie, les gros bagages & l'hôpital, ſous la protection

d'une forte eſcorte de cavalerie & d'infanterie, qui devoit traverſer tout l'état du Pape, pour ſe rendre à l'endroit qui leur avoit été ordonné. Tout le pays fut conſterné de cette rétrogradation, & le St. Pere en fut très-inquiet.

Enſuite de la réſolution priſe dans le conſeil de guerre, l'armée partit le 21 avril de Montale, les Miquelets à la tête, ſuivis des carabiniers-royaux & du reſte de la cavallerie, à qui la premiere ligne d'infanterie étoit attachée; les équipages & les bêtes de charge furent mis au centre, & la ſeconde ligne formoit l'arriere garde. A peine la tête fut-elle arrivée au ſommet de la premiere montée, qu'un nombre des Miquelets, faits au pillage comme les Huſſards, ſe diſperſerent pour marauder; enfonçant les portes des maiſons, ils pilloient & voloient tout ce qui leur tomboit ſous la main. Les Montagnards indignés de ces procédés, firent une députation, ayant pour orateur un de leurs vieillards; ils s'adreſſerent au duc, qui les envoya au comte de Gages. L'orateur repréſenta à ce général, qu'ils ſavoient le reſpect qu'ils devoient avoir pour l'armée d'Eſpagne, dans laquelle le duc leur ſouverain ſe trouvoit; que cette raiſon les avoit tenus dans le devoir, qu'autrement il ne ſeroit pas reſté

en vie un ſeul de ceux qui étoient venus faire des ravages chez eux. Enſuite il ajouta qu'ayant ordre de leur ſouverain de faire porter à dos d'hommes tous les comeſtibles qu'ils avoient, ils le feroient avec autant de zèle que d'empreſſement, & qu'ils ne demandoient qu'à n'être point moleſtés. Ceux qui entendirent cette harangue admirerent ce courageux vieillard, & le comte de Gages lui même promit de donner les ordres les plus rigoureux, pour empêcher toute violence, & pour que tout ce qu'ils apporteroient fut exactement payé.

Le premier jour la tête de l'armée arriva à Paulo, village diſtant de Montale de douze milles, & par un défilé continuel; l'armée y reſta à la belle étoile, parce qu'outre que preſque toutes les tentes avoient été envoyées avec l'artillerie aux préſidiaux pour avoir moins d'embarras, & pour que le ſoldat fut plus leſte, il ne falloit penſer qu'à gagner au pied, pour ſortir au plus vite de ces déſerts.

Les montagnes forment naturellement des hauts & des bas; Paulo eſt ſur le déclin d'un vallon; à une cinquantaine de pas plus bas, il ſe trouva un fond provenant d'un ravin qu'il falloit traverſer; ce fond étoit humide par l'écoulement de l'eau ſu-

périeure, & il étoit tout bourbeux, ce qui exigeoit un pont, qu'on pouvoit faire avec une douzaine d'arbres mis en travers avec du faſcinage; mais cela fut négligé. Les miquelets furent les premiers à le paſſer; légers comme ils ſont & avec leurs eſpargates autrement ſouliers de corde, ils le paſſerent en ſautant; les carabiniers paſſerent comme les miquelets; mais le fond étant devenu plus creux & la boue s'étant délayée, l'infanterie de la premiere ligne ne paſſa qu'en maudiſſant la négligence de ceux qui auroient dû y faire un pont. Quant aux bêtes de charge elles avoient la boue juſqu'aux ſangles; venant à tomber, il falloit les décharger pour les rétirer.

La ſeconde ligne paſſa le matin ce fond bourbeux, avec autant de peine que de chagrin. Il ſe trouva d'autres fonds de vallons à paſſer; mais par bonheur ils ne furent pas comme celui de Paulo. Arrivé au pied du mont de St. Pelegrin dont le revers étoit couvert de neige, il ne ſe trouva qu'un ſentier gêlé, qui de bas en haut formoit une croute de glace, que la neige couvroit. Les miquelets accoutumés aux monts de la Catalogne furent les premiers à tracer ce ſentier; mais les carabiniers qui les ſuivoient n'ayant point cramponnés les fers de leurs

chevaux

chevaux ſe virent dans l'impoſſibilité d'entreprendre de monter, ce qui étoit indiſpenſable pour ne point périr eux, leurs chevaux & l'armée qui ſuivoit. La néceſſité étant la mere de l'invention ces carabiniers étendirent leurs larges manteaux depuis le bas juſqu'au haut du mont, & tenant leurs chevaux par la bride, ils monterent les uns après les autres; la glace étant rompue par le piétonnement des carabiniers, le reſte de la cavalerie put paſſer plus facilement.

Les équipages & la ſeconde ligne qui étoient arrêtés par le bourbier de Paulo, outre les peines que la premiere ligne avoit ſouffertes, eurent encore à ſouffrir de la faim, la premiere ligne ayant conſommé toutes les proviſions des habitans.

Pour comble de diſgrace il tomba pendant la nuit une forte neige, & le ſentier que la premiere ligne avoit fait étoit entiérement bouché; dans une auſſi triſte circonſtance, il ne falloit pas moins qu'un général auſſi habile & auſſi zelé que l'étoit le comte de Sayve pour ne point perdre courage. Il fit venir de tous côtés avec des pêles tous les payſans montagnards qu'on paya largement; à meſure qu'ils ouvroient le paſſage la troupe & les équipages montoient, ainſi tout arriva au haut du mont dans la

journée du 25 ; mais il reſta dans la neige nombre de ſoldats exténués, & quantité de bêtes de charge qui faute de nourriture ne pouvoient plus ſe ſoutenir.

Quoique les deux lignes & les équipages fuſſent arrivés ſur le haut du mont, où eſt le ſanctuaire, on n'étoit pas pour cela délivré du danger de périr. De la cime de ce mont juſqu'à la ville de Grafignana, il y a neuf milles d'un chemin tortueux ; le comte de Gages détacha pendant la nuit un corps de miquelets pour s'introduire dans cette ville, où il y a trois portes, celle d'entrée du côté du Sanctuaire, celle de ſortie du côté de Lucques, & la troiſieme qui conduit au château de Caſtel-nuovo ſitué ſur la pente du mont oppoſite qui domine la ville.

Priſe du Château-Neuf.

L'OFFICIER qui commandoit les miquelets deſcendit en grand ſilence pendant la nuit, & il arriva juſqu'à la porte qui étoit fermée, mais ſans garde. Ayant trouvé le moyen à l'aide les uns des autres d'eſcalader la muraille, la porte s'ouvrit, & cet officier étant entré en ville, alla avec le même ſilence ſe poſter à la porte qui mene au châ-

teau, en attendant le jour pour voir ce qu'il auroit à faire.

Le jour étant arrivé le gouverneur de Caſtel-nuovo envoya ſon boulanger en ville pour avoir des nouvelles, & ce boulanger fut auſſi-tôt arrêté; il ne ſe fit point maltraiter pour répondre aux queſtions qu'on lui fit ſur le gouverneur, ſur ſes diſpoſitions & ſur l'état du château.

Après les réponſes du boulanger l'officier Eſpagnol ne craignit plus de paroître à découvert. Il ſomma le gouverneur de ſe rendre de bonne grace, pour n'être pas paſſé au fil de l'épée lui & ſes ſoldats, s'il oſoit faire réſiſtance à une armée entiere. Ce gouverneur qui auroit pû faire une belle défenſe vû la poſition avantageuſe de ſon château, n'eût rien de plus preſſé que de ſe rendre pour conſerver les tréſors, qu'il avoit amaſſés en vexant les habitans de ces montagnes. On lui accorda une bonne capitulation, & on lui promit des bêtes de charge pour le tranſporter lui & ſes effets en Toſcane.

Le comte de Sayve ayant fait nettoyer la montée de St. Pelegrin des neiges qui l'avoient couverte pendant la nuit, la ſeconde ligne monta dans l'après midi. Le plus grand nombre des ſoldats manquant de

ſouliers qu'ils avoient perdus dans les boues & dans les neiges, on acheta tous les ſouliers neufs & vieux qui ſe trouverent en ville.

Le prince de Lobkowitz voyant qu'il n'avoit plus à craindre d'être attaqué dans ſes retranchemens, en ſortit & ſe mit en campagne. Ayant paſſé la Secchia & la Linſa, il alla camper ſous les murs de Parme, d'où il détacha le comte Gorani avec un corps de troupes, pour marcher par Bercetto & deſcendant à Pontremoli, ſuivre le coulant de la Magra & attendre au-deſſus de la Hula, que les Eſpagnols vinſſent à paſſer cette riviere, où il ſeroit facile de plonger ſur leur arriere-garde.

Ce général venant à refléchir, que le comte de Gages ayant eû le courage de s'enfourner dans les horribles montagnes de la Graffagnana, il pourroit ſe faire, qu'en arrivant à Seſtri après le paſſage de la Magra, il lui prendroit envie de traverſer le mont Cento-Croci, ce qui ne demandoit qu'une journée de marche dans un pays peuplé, pour ſe répandre dans le Plaiſantin, & ſe planter ſur la rive du Po, ce qui lui couperoit la communication avec le roi de Sardaigne. Cette réflexion le fit auſſi-tôt partir de Parme; il marcha à Fornovo avec toute

ſon armée & montant le long du Taro, il établit ſon quartier-général à Borgo-val-di-Taro, en faiſant occuper toutes les hauteurs de Cento-Croci pour boucher ce paſſage aux Eſpagnols.

Départ de Grafignana. Entrée de l'armée dans le Lucquois.

Le comte de Gages de ſon côté partit de Grafignana, & le même jour on entra dans le Lucquois; on paſſa la nuit à Galicano, d'où le jour ſuivant on alla à Borgo-Mozzano, & de là à Saltocchio, où le duc de Modene eut pour logement la belle maiſon de campagne de Cenami à cinq milles de Lucques.

On ne put aſſez ſe louer de la prévoyance, des attentions & des diſpoſitions du gouvernement de cette république. Le pain, le vin, la viande étoient taxés à un prix très-modique, la paille ſe trouva en abondance pour les ſoldats; les officiers furent logés dans les meilleures maiſons; l'ordre avoit été donné aux hôtes de fournir à manger gratis. Mais perſonne ne voulut abuſer de cette généroſité; tout ſe paya.

Le duc de Modene même donna à la principale nobleſſe le plus grand dîner, qui

ſe fut vû à Lucques, ſans qu'il lui en coutât rien; voici comment cela arriva; ce qui fait voir en même tems que le métier de la guerre n'eſt pas toujours déſaſtreux, & qu'il y a des moments de plaiſir que tout l'or des Indes ne ſauroit procurer.

Ce prince étant logé dans la maiſon Cenami, madame Narducci femme du Gonfalonier actuel, vint le matin de bonne heure pour lui faire viſite; les autres dames de la ville avec les cavaliers eûrent la même politeſſe. L'armée faiſant ſéjour le duc reſta un peu tard au lit, pour ſe refaire des mauvaiſes nuits qu'il avoit paſſées; je faiſois compagnie à ces dames & dès qu'il fut jour dans la chambre du duc, j'allai l'informer de la nombreuſe compagnie, qui étoit venue lui faire la cour, ajoutant qu'étant auſſi tard il ſeroit dur de la renvoyer dîner en ville.

Le duc me répondit, vous ſavez que mes équipages ſont à Orbitello avec ceux de l'armée, & que nous n'avons à manger que pour la maiſon, comment donner à dîner à une compagnie auſſi nombreuſe? Mon Seigneur, lui répondis-je, en riant, il y a remede à tout, excepté à la mort, que V. A. S. me laiſſe faire, je ne la compromettrai en rien, & je retournai joindre la compagnie, auprés de laquelle j'excuſai le

duc de ſa pareſſe, vû les mauvaiſes nuits, qu'il avoit paſſées depuis ſa ſortie de Montale.

Adreſſant enſuite la parole à madame Narducci, je lui dis que le duc auroit fort ſouhaité pouvoir répondre à tant de politeſſe, mais que n'ayant ni argenterie, ni linge de table & très-peu de proviſions, il faudroit renouveller le miracle du déſert, que dans la cuiſine il n'y avoit pas pour donner à manger à tout ce monde.

Pourquoi avoir tant tardé à nous parler, repartit madame Narducci? & de concert avec les autres dames & les cavaliers, ils envoyerent des coureurs en ville pour qu'au plus vite, on envoya de quoi faire un grand dîner, & on ne tarda pas à voir arriver des voitures, des mulets, des crocheteurs, avec argenterie, linge, bouteilles, pain, vin, viande de toutes ſortes & ſur-tout une grande quantité de beaux poiſſons.

Le duc avoit un excellent cuiſinier & un très-habile maître d'hôtel. Pendant qu'on travailloit à la cuiſine, le maître d'hôtel fit dreſſer trois longues tables dans la plus grande ſalle de la maiſon.

Le duc parut, & après les premieres civilités, il dit à ces dames, ce n'eſt pas moi qui vous donne à dîner, c'eſt vous,

meſdames, qui me le donnés. Dès que les tables furent ſervies on ſe mit à table ; le prince ſe plaça à la table du milieu, & il mit à ſa droite madame Narducci ; il ne fut pas queſtion d'étiquette pour le reſte, chacun ſe plaça comme il le trouva à propos, & jamais dîner ne fut plus gai.

Départ de Lucques.

Le matin ſuivant l'armée ſe mit en marche ; elle paſſa en déhors des murailles de cette capitale, faiſant le moins de dégat poſſible, en conſidération des attentions qu'on avoit eûes pour elle ; on alla à Ponte-San-Pietro, & continuant la marche par le mont de Quieſa on ſe rendit à Maſſa & de là à Sarzane, où on arriva le premier mai. La Magra étant groſſie par la fonte des neiges, il fallut faire un pont ; on fut trois jours à le conſtruire. La riviere ſe diviſant en pluſieurs canaux, celui du milieu qui avoit plus d'eau, faiſoit que les bâteaux du centre s'élevant au-deſſus de ceux des deux côtés formoient une boſſe ; il fallut les leſter de cailloux pour les alligner ſur une même file.

A peine fit-il jour que les équipages eurent ordre de paſſer ; le pont formant un défilé, on ne pouvoit aller que proceſſionel-

lement les uns après les autres; il étoit midi que tout n'avoit pas achevé de paſſer. Le noble de Negri, qui étoit gouverneur de Sarzane offrit poliment à dîner au duc de Modene, au comte de Gages & aux généraux; on l'accepta avec plaiſir, parce qu'on avoit tout fait marcher en avant.

On étoit à moitié dîner quand on vint dire à l'oreille du comte de Gages que l'ennemi paroiſſoit; ce général ſe léva de table, & il partit; chacun à ſon exemple en fit autant. Le comte de Gages au lieu de faire reconnoître l'ennemi, ordonna à la premiere ligne de paſſer inceſſamment le pont, pour ſe porter à Seſtri, & à la ſeconde de ſuivre immédiatement. Le détachement ennemi qui avoit paru, étoit commandé par le comte Gorani. Il auroit été perdu s'il avoit eû à faire à un autre général, car les équipages ayant paſſé le pont, l'armée reſtant ſans embarras, on pouvoit envoyer un détachement de miquelets & de grénadiers par Sarzanelle pour couper le chemin de Maſſa, pendant que quelques eſcadrons de dragons auroient coupé le chemin de Pontremoli, par où l'ennemi étoit venu, ce qui auroit mis le comte Gorani dans un cul de ſac, d'où il lui auroit été impoſſible de ſe tirer.

La ſeconde ligne ayant achevé de paſſer,

le comte de Sayve, qui la commandoit ordonna à l'ingénieur du Mont de détruire le pont. Cet ingénieur s'étant rendu ſur le pont avec un nombre de ſoldats, armés de haches, que le comte de Sayve fit ſoutenir par un détachement de grénadiers, on commença par couper la poutre du centre du pont, dans l'idée que la force du courant feroit rompre la poutre opoſée, que le pont ſe détruiroit de lui-même, & que la rapidité de l'eau entraineroit les bateaux du centre, ce qui feroit une ouverture ſuffiſante pour empêcher le paſſage. Mais comme les torrens croiſſent & décroiſſent ſubitement, la Magra diminua tout à coup, ce qui fit que les bateaux, qui s'étoient ſoutenus alignés au moyen de la poutre qu'on avoit coupée, s'affaiſſerent & ſe repoſerent ſur le gravier de la riviere, de maniere que ce qui étoit convexe avant qu'on les chargeât de cailloux devint concave, & que le pont reſtât en ſon entier.

Le comte de Sayve, ſurpris d'un accident auſſi imprévu, ayant appris que cela provenoit du leſt des bateaux, ordonna qu'on le jettât dans la riviere, ce qui remit les bateaux à flot. Pendant toute cette manœuvre le détachement ennemi du comte Gorani, s'étant emparé d'une maiſon qui étoit à l'en-

trée du pont, faiſoit un feu continuel, qui tua & bleſſa un grand nombre des grénadiers qui étoient ſur le pont, de ſorte que perſonne ne vouloit y aller. Heureuſement qu'il ſe trouva un jeune officier Irlandois nommé Prichard, au ſervice de Naples, qui offrit d'aller avec deux de ſes grénadiers couper la poutre qui continuoit à retenir les bateaux & le plancher. Cela ayant été exécuté les bateaux furent entrainés auſſi-tôt, & ce fut un grand bonheur que le courageux Prichard avec ſes deux grénadiers & l'ingénieur ne furent pas entraînés avec les débris des planches. Ils eurent la préſence d'eſprit de ſauter dans un bateau détaché, qui les porta ſur un banc de ſable & ayant pris terre, ils paſſerent un bras de la riviere ayant de l'eau juſqu'aux aiſſelles.

Le paſſage de la Magra donna lieu à une avanture tragi-comique, où les dames de Sarzane furent les actrices. Madame Negri, femme du gouverneur, voulant avoir le plaiſir de voir défiler l'armée ſur le pont, invita les autres dames de la ville à y aller avec elle. Toutes celles qui avoient caroſſe ſe rendirent à l'invitation de leur gouvernante. On vint mettre pied à terre à une maiſon qui touchoit de près à l'entrée du pont. Là elles eurent le plaiſir de recevoir

le ſalut des officiers. Mais la ſcène changea bientôt. Le comte Gorani voyant qu'on détruiſoit le pont, jugea qu'on ne retourneroit pas en arriere pour l'attaquer. Il ordonna à ſes troupes irrégulieres, Pandoures, Talpaches & Croates d'aller occuper la maiſon où ces dames étoient, qui s'enfuirent ſans attendre leurs caroſſes; le feu de la mouſqueterie ayant commencé des deux côtés, les chevaux s'effaroucherent & prirent le mords aux dents, & les dames furent heureuſes de regagner Sarzane à pied.

Le prince de Lobkowitz n'apprit qu'avec ſurpriſe qu'après avoir paſſé la Magra, le 6 mai le comte de Gages étoit parti de Seſtri pour continuer ſa route par Chiavari & par Rapallo, où il n'y avoit qu'un ſentier pierreux le long de la mer. Ce prince lui détacha en queue un nombre de ſes troupes irrégulieres, qui pilloient & ſaccageoient les maiſons des habitans.

La mer à Rapallo formant une anſe en forme de croiſſant, il parut prendre au comte de Gages une verve de courage. Voulant châtier, diſoit-il, l'inſolence de ces troupes irrégulieres, il demanda un nombre de bateaux, qui furent auſſi-tôt à ſon ordre; il nomma la troupe qu'il vouloit mettre ſur ces bateaux, pour la faire débarquer

ſur les derrieres de l'ennemi, en même tems qu'il les feroit attaquer de front. Cette diſpoſition fut généralement approuvée, car l'ennemi ayant ſur ſa droite des montagnes impraticables & ſur ſa gauche la mer, s'il eût été attaqué de cette maniere, il auroit été obligé de mettre bas les armes, ou de ſe faire tuer. Mais le même ſoir que l'embarquement ſe devoit faire, le général changea de réſolution, en diſant qu'un ſeul de ſes ſoldats étoit préférable à cent de ces troupes irrégulieres. Après en avoir auſſi mal à propos fait ſacrifier tant de milliers c'étoit affecter une humanité qui n'étoit pas croyable, ni dans ſon caractere.

Partant de Rapallo l'armée continua à marcher par Nervi juſqu'à Genes, dont elle fit le tour des murailles pour aller à Pontemorone, où on attendit l'arrivée de ce qui avoit été envoyé du camp de Montale à Orbitello.

Heureuſement que le roi d'Angleterre occupé de ce qu'il avoit à craindre en Ecoſſe de la part du prétendant avoit rappellé de la Méditerranée une partie de ſes eſcadres, pour les tenir dans l'Océan ; ainſi la côte de Naples fut plus libre, & tout ce, qui en partit pour Genes, y arriva ſans riſque.

Départ du prince de Lobkowitz de Borgo-val-di-Taro.

Ce prince apprenant que le comte de Gages étoit dans le voiſinage de Genes, rappella le détachement qu'il avoit envoyé harceler l'arriere-garde, & rappellant de même les troupes qui occupoient les hauteurs du mont Cento-Croci, il partit avec ſon armée de Borgo-di-taro, où il ne laiſſa qu'un lieutenant d'infanterie & une trentaine d'hommes, & il retourna à Parme, d'où il ſe porta à Fiorenſola, & continuant à marcher il paſſa le Po pour occuper le Paveſan, afin de couvrir le Milanois de toute invaſion. Ce fut là le dernier exploit de ce prince que la reine de Hongrie rappella en Allemagne; il fut remplacé par le comte de Schulembourg, qui eût ordre de ſe joindre au roi de Sardaigne & d'agir de concert avec lui; ce fut pour cette raiſon que le nouveau général abandonnât Pavie, qu'il paſſât le Po & qu'il allât camper entre Tortone & Alexandrie. Tel fut le dernier période des avantages qu'on avoit eû, qu'on perdit le jour qu'on paſſa le Panaro & qu'on entra ſur le Modenois. L'infant ne devoit-il pas être bien obligé au comte de Gages de lui avoir ainſi multipliés les obſtacles de ſon paſſage?

Tout auroit changé de face ſi le prince de Lobkowitz avoit été attaqué & battu ſous Modene, comme le roi le vouloit, l'ordonnoit & le déſiroit, & comme il convenoit aux circonſtances de l'infant, qui s'avançoit avec ſon armée; tout au moins on devoit forcer ce prince à paſſer le Po, pour ſe réfugier dans le Mantouan, comme il y étoit diſpoſé. Alors on pouvoit faire le ſiége de Modene & de la Mirandole. Ces deux places étant priſes on s'ouvroit une communication libre avec le royaume de Naples; on n'auroit point eû la honte d'envoyer les hôpitaux, les équipages & l'artillerie aux préſidiaux de Naples pour les faire embarquer & tranſporter à Genes, au riſque évident d'être pris par les Anglois, s'ils avoient battus la mer, comme ils avoient fait les deux années précédentes, qu'ils obligerent le roi des deux Siciles à ſe ſéparer du roi ſon pere & à être neutre. La priſe de Modene & de la Mirandole qui étoient reputées les clefs de la Lombardie, offroit Parme & Plaiſance, qui tomboient d'elles-mêmes. Le roi de Sardaigne pouvoit être inquieté par ſes derrieres, & le territoire que la république de Genes avoit au-delà de la Boquette étoit à couvert d'inſulte & de ravage. Toutes ces raiſons bien conſiderées le ſénat de Genes

ne devoit pas plus ſe louer que l'infant, des proueſſes & du ſavoir faire du comte de Gages, qui a manqué d'opérer la ruine entiere de la république, ſi Dieu ne l'eut viſiblement préſervée ; au moment même, où elle étoit dans l'état le plus déſeſperé, comme on le verra dans ſon lieu.

Embarras de la république de Genes.

Il n'étoit pas poſſible qu'un état républiquain, dont les déciſions dépendent de la pluralité des ſuffrages ne ſe trouvât dans de grands embarras vû la criſe actuelle des affaires au-dedans & au-dehors ; chaque jour on aſſembloit le grand conſeil, où tous les membres étoient obligés de ſe rendre ; mais on y venoit & on en ſortoit plus indéterminé, qu'on n'y étoit entré. Au dehors douze vaiſſeaux Anglois ſe préſenterent à la vue du port avec quatre galiotes à bombes, & l'alarme fut générale dans la ville, où elle ne ceſſa, que quand on les vit prendre le large pour ſe promener le long de la riviere du Ponant ; paſſant devant Savonne, ils la ſaluerent avec quarante bombes, ils en tirerent plus d'une centaine ſur Final ; mais le principal ſalut fut à San Remo, ſur lequel on jetta ſix cent bombes, & on tira deux

deux mille coups de canon; tout ce qui paroiſſoit ſur mer venant de France & d'Eſpagne étoit enlevé.

De ſon côté le roi de Sardaigne fit partir trois cents mulets ſous l'eſcorte d'un millier d'hommes, de troupes régulieres & de payſans, pour enlever le magaſin qui étoit dépoſé à Vintimille, où tout ce qui ne put s'enlever fut diſperſé & brûlé.

Le gouverneur de Novi, qui alors étoit le noble Barthelemi Lomelini, ayant eû ordre de ſe rendre auprès du comte de Schulembourg pour lui notifier les intentions de la république, fut arrêté; les ſoldats qui ſe trouvoient à Novi, furent faits priſonniers de guerre, & on ſe ſaiſit des gros magaſins qui y étoient.

Chaque jour on n'apprenoit que des diſgraces, & la criſe devenant toujours plus menaçante, il fallut en venir au parti extrême de créer un dictateur pour décider & pour régler avec une autorité ſuprême, ce qui convenoit le mieux à l'état actuel de la république.

L'infant, qui étoit à Albenga, de concert avec le maréchal de Maillebois, apprenant la création du dictateur, avec qui on pouvoit prendre des arrangemens, députa au nom de l'Eſpagne le maréchal de camp

don Robert Wall, qui dans la ſuite parvint à être premier miniſtre d'Eſpagne, & au nom de la France le marquis de la Chetardie, qui étant ambaſſadeur auprès de la Czarine Eliſabeth avoit reçu ordre de cette princeſſe de quitter ſes Etats.

Les affaires de la république étant réduites au point, qu'il n'étoit plus poſſible au dictateur de tergiverſer, il s'accorda avec les deux deputés, & il accepta les ſuretés qu'ils lui offrirent au nom des trois rois d'Eſpagne, de France & de Naples, en vertu de quoi la république s'engagea à fournir dix mille hommes ſur le pied d'auxiliaires avec un train d'artillerie convenable, & ces dix mille hommes allerent joindre à Campo-Morone l'armée d'Eſpagne, qui étoit arrivée de Lombardie.

Marche des armées. Attaque & priſe d'Ottagio.

Le reſte du mois de mai & partie de juin s'étant paſſés à concerter les arrangemens pris avec la république, le maréchal de Maillebois ordonna la marche au nom de l'infant. Le 23 juin ce prince partit d'Albenga pour aller à Savonne, & après avoir envoyé reconnoître la montagne, il la traver-

ſa pour deſcendre par la vallée de Bormida à Aqui. Le comte de Gages devant régler ſa marche ſur celle du prince, & n'ayant que la Boquette à traverſer, pour arriver à Ottagio, où l'ennemi s'étoit retranché pour fermer le paſſage ou pour le diſputer, ne ſe mit en marche que le premier juillet; partant de Campo-Morone, ce général ſe porta ſur la hauteur du mont de la Boquette ſuivi de l'armée Genoiſe, commandée par le noble François Brignole. La cavalerie & l'artillerie furent laiſſées en arriere juſqu'à ce que le paſſage fut ouvert, l'infanterie marcha en deux lignes, ou en deux diviſions.

La premiere deſcendit par le chemin ordinaire, qui de cette hauteur conduit à Ottagio, où étoient les retranchemens de l'ennemi, qu'il falloit forcer. La ſeconde ſuivit la crête de la montagne, qui eſt ſur la gauche du chemin de la deſcente, & qui aboutit par un long contour ſur les derrieres d'Ottagio. Le comte de Sayve commandoit cette ſeconde ligne; il trouva des précipices qu'il lui fallut franchir & de diſtance en diſtance des poſtes d'ennemis qu'il fallut ballayer, ce qui retardoit ſa marche.

La tête de la premiere ligne étant arrivée à la vue des retranchemens, de part & d'autre on débuta par un feu très-vif. Tout

le reſte de la ligne, qui ne pouvoit ſe déployer ni de droite ni de gauche, parce qu'elle étoit ſerrée ſur le bord d'un ravin, qui formoit un précipice entre les deux montagnes latérales, fut obligée de reſter & d'attendre l'iſſue de cette premiere attaque.

Le comte de Gages arrêté comme les autres m'ordonna de prendre quatre grenadiers pour eſcorte & de monter avec eux ſur la hauteur du mont de la gauche, pour engager le comte de Sayve à faire accélerer le pas de la tête de ſa ligne, afin d'arriver au plus vite ſur les derrieres d'Ottagio, & d'obliger par ce mouvement l'ennemi à abandonner les retranchemens, & le pont qui étoit à l'entrée du village.

S'agiſſant de grimper des endroits fort eſcarpés, je donnai mon habit & mon cheval à mon valet, & mettant le ceinturon de mon épée en bandouliere, je partis avec mes quatre braves grenadiers. Ayant trouvé le comte de Sayve, je lui dis ce que le chef déſiroit, & ſur le champ même ce général détacha en avant le brigardier marquis Tobin. Mais les troupes que le comte de Sayve chaſſoit du mont, n'ayant d'autre iſſue que par Ottagio, avoient déja jetté l'alarme aux retranchemens, dont le feu s'étoit rallenti.

En retournant faire mon rapport au comte

de Gages, je pris le ſentier que les fuyards avoient frayé; ceux des retranchemens s'étant apperçus du mouvement de ceux de la montagne, crainte d'être coupés & de n'avoir pas le tems de ſortir du village, qui n'a qu'une rue très-longue, ſe précipiterent pêle-mêle ſur le pont, & ſe mirent à courir à toutes jambes. J'arrivai au moment même de cette conſternation ; voyant une troupe de ſoldats ſans officiers, je leur criai ſuivez-moi ſoldats, & ſans autre examen ils me ſuivirent tous; je paſſai le pont & entrant dans la rue, crainte que les ſoldats n'entraſſent dans les maiſons ponr piller, je criai aux habitans le long de la rue, tenez vos portes fermées; j'arrivai à l'extrémité du village, lorſque le marquis Tobin formoit ſa troupe en divers pelotons pour y entrer & pour attaquer par pluſieurs endroits.

Ce marquis, qui étoit un des plus braves officiers qu'il y eut dans l'armée, ne fut jamais plus ſurpris en me voyant ; j'étois ſon ami de cœur ; il courut à moi & me ſautant au col, il me dit en m'embraſſant, le plaiſir que j'ai de vous voir ici, eſt auſſi grand, que le ſervice que vous avez rendu au roi.

Après l'avoir remercié je lui laiſſai le ſoin d'achever la béſogne & je retournai ſur mes

pas pour aller informer le général de ce qui s'étoit fait. Etant au milieu du village un prêtre qui m'apperçut ſortit de ſa maiſon, avec une cruche de vin, criant à haute voix, voilà notre ſauveur, il nous a délivrés de l'ennemi, & pour qu'il ne nous arrivât aucun mal, il nous a fait fermer nos portes; par complaiſance pour ce bon prêtre je bus un verre de vin. Après quoi allant à la rencontre du comte de Gages, je le trouvai qui entroit à cheval dans Ottagio; ayant écouté ce que j'avois à lui dire, ce général y répondit par un ſourire plus grave que gracieux; le duc de Modene, les généraux, & les officiers me firent leurs complimens avec cordialité. L'une & l'autre ligue s'étant réunies, on campa dans les déhors d'Ottagio le long du Lemo, petit torrent qui ſort du milieu de la deſcente de la Boquette, & qui baigne Gavi.

Jonction des armées combinées.

Le paſſage étant ainſi ouvert, la cavalerie, les équipages & l'artillerie monterent & deſcendirent la Boquette à la queue les uns des autres, parce que cette montée & cette deſcente forment un défilé. Il ſe détacha auſſi-tôt un gros corps de cavalerie pour

aller à la rencontre de l'infant, qui fit ſa marche ſans obſtacle. Le duc de Modene & le comte de Gages s'étant campés dans la plaine d'Alexandrie le 14 juillet, Eſpagnols, François, Napolitains & Genois formerent deux camps. L'infant & le maréchal, qui arrivoient, établirent le leur au Boſco; le duc de Modene & le comte de Gages, avec les troupes qui venoient de Genes, ſe porterent à St. Julien deux milles plus loin & en avant de Tortone.

Le roi de Sardaigne, après avoir pourvu à la ſureté des poſtes du côté du Dauphiné, d'où le comte de Lautrec s'étoit avancé vers Exiles, dans le deſſein concerté de faire une diverſion, partit de Turin le premier juillet avec ſon fils ainé Victor Amedée; il fit tout ce que le plus habile général pouvoit faire pour rendre plus difficile la marche de l'infant; mais ne lui convenant point, non plus qu'au comte de Schulembourg de s'expoſer au riſque d'une bataille, dont la mauvaiſe iſſue auroit été préjudiciable au Piémont & au Milanois, les deux armées ſe mirent à couvert du Tanaro, la droite qui fut aſſignée aux Piémontois étoit appuyée au pied de Monte-Caſtello, où le roi établit ſon quartier, avec un pont ſur le Tanaro; les Autrichiens occupoient la gauche, & ils s'éten-

dirent le long de la riviere juſqu'à Baſſignano, où ils firent un pont ſur le Po, au-deſſus de l'embouchure du Tanaro dans ce fleuve. Devant croire que Tortone alloit être aſſiégée, cette avantageuſe poſition les mettoit à même d'interrompre le ſiége, & s'ils trouvoient le moment favorable, de donner bataille, comme il s'étoit fait ſous Coni la campagne précédente.

Danger du duc de Modene, du maréchal de Maillebois, du comte de Gages & de la généralité entiere.

Le maréchal de Maillebois, ne voyant pas moyen de débuter par une bataille, réſolut d'aſſiéger Tortone. Mais en homme habile, tel qu'il étoit, il voulut aller examiner de ſes yeux, pour bien connoître le pays, & le courant du Tanaro juſqu'au lieu où il ſe jette dans le Po, afin d'être à l'abri de toute ſurpriſe & de toute inquiétude pendant la durée du ſiége.

Le 23 juillet fut le jour deſtiné pour cette promenade. La veille au ſoir le maréchal donna ordre au comte de Montal premier lieutenant-général de l'armée Françoiſe & cordon bleu, de ſe mettre avant jour à la tête d'un détachement de ſix mille hom-

mes qu'il trouveroit ſous les armes & de marcher avec toute la circonſpection poſſible vers Piovera où l'ennemi avoit un camp en deçà du Tanaro, pour défendre le pont qu'il avoit ſur cette riviere, lui enjoignant d'avoir l'œil ſur ce que l'ennemi pourroit faire, & de ſe borner autant qu'il lui ſeroit poſſible, à le tenir en échec.

Après avoir ainſi inſtruit ce général de ce qu'il avoit à faire, il ordonna à ſon maître d'hôtel de diſpoſer une copieuſe alte & de ſe joindre au détachement; car ayant prévu que ſa tournée ne pourroit ſe terminer que l'après midi, il penſa avec raiſon que ceux qui voudroient l'accompagner ſeroient munis de bon appétit.

Cette premiere diſpoſition étant faite & s'étant d'avance entendu avec le duc de Modene pour qui il avoit de la déférence & avec le comte de Gages, il vint lui-même de grand matin au camp de St. Julien, où il avoit un détachement de ſix mille hommes, cavalerie & infanterie deſtiné à ſervir d'eſcorte.

Le comte de Montal dans ſon armée même, étoit eſtimé plus honnête homme que bon militaire, on en jugera par ce qu'il commença à faire ici, & par ce qu'il fit enſuite au mois de mars à Aſti, où il com-

mandoit avec onze bataillons qu'il fit honteuſement prendre ; ce général étant allé vers Piovera, comme il lui étoit ordonné, fut découvert du camp ennemi, d'où il ſortit au plus vite un détachement pour le reconnoître. De part & d'autre on ſe tira de loin ſans ſe faire grand mal, & après s'être ainſi divertis, le comte de Montal ſe retira pour retourner au camp del-Boſco, d'où il étoit parti le matin ; le maître d'hôtel & l'alte le ſuivirent ſans que le maréchal en eut aucun avis, de maniere que pour peu que l'ennemi eut été prévenu, ce général pouvoit être enlevé avec le duc de Modene, le comte de Gages & tous les généraux qui formoient ſon cortége.

Sur la ferme aſſurance d'être bien couvert par ſon détachement de ſix mille hommes commandé par le comte de Montal, le maréchal fit tranquillement ſa viſite qui dura quatre ou cinq heures de l'après midi. Retournant avec la même tranquillité, quand on fut à un carrefour qui conduiſoit au camp de St. Julien, il voulut que le détachement, & tout ce qui en dépendoit retournât à ſon camp, & qu'on le laiſſât aller ſeul avec ceux qui dépendoient du camp del-Boſco pour ſe joindre avec le comte de Montal, qu'il croyoit

trouver à l'attendre vers Piovera, ſelon l'ordre qu'il lui avoit donné.

Le duc de Modene qui avoit autant faim que les autres & qui auroit été bien aiſe de participer à l'alte lui dit avec politeſſe, nous avons ſouffert avec vous toute la chaleur du jour, préſentement qu'on commence à ſentir de la fraicheur, pourquoi voulez-vous que nous vous abandonnions? Hà! monſeigneur, ce ſont là des complimens, répondit le maréchal, laiſſez-moi aller, car Montal m'attend. Il y eut de part & d'autre un débat de politeſſe, qui ſe termina à renvoyer tout le détachement au camp, à l'exception de quatre-vingt chevaux & de deux compagnies de grenadiers, qu'on garda pour eſcorte.

Toute cette généralité allant de compagnie déſiroit de trouver bientôt le comte de Montal, pour faire déployer l'alte, Arrivant à une plaine au bout de laquelle étoit le camp ennemi, qui s'étoit chamaillé le matin avec le comte de Montal, la vue d'un ſi grand nombre de cavaliers fit croire à ce camp que c'étoit une partie de l'armée ennemie, qui venoit prendre ſa revanche de ce qui s'étoit fait le matin; le camp parut en confuſion & comme ſi on courroit aux armes.

Le maréchal occupé du comte de Montal ſe mit à peſter contre ce général, qui ne venoit point lui faire ſon rapport. Il dit au marquis de l'Aube-Epine ſon parent, courez au grand galop & faites moi venir cet homme pour qu'il me diſe ce qu'il a fait.

Je m'aviſai de dire que le mouvement qui s'appercevoit, paroiſſoit trop confus pour être celui d'une troupe amie; perſonne ne fit attention à ce que je diſois, tant on étoit perſuadé que le maréchal étoit infaillible. Cette indifférence fit que je m'avançai dans la plaine, pour me mieux aſſûrer de ce qui en étoit.

Le marquis de l'Aube-Epine arrivant au voiſinage du camp, il connut la mépriſe du maréchal, & il tourna bride pour s'échapper. Mais un nombre d'huſſards le ſabre à la main s'étant mis à ſes trouſſes, je criai à un eſcadron de dragons qui étoit en avant, pour ſervir de vedettes, à moi dragons! Etant auſſi-tôt accourus je me précipitai avec eux ſur les huſſards, qui lacherent priſe & qui tournerent bride pour ſe réfugier dans leur camp; les dragons échauffés les pourſuivirent juſqu'au camp, à la faveur d'un tourbillon de pouſſiere, qui empêchoit de voir le petit nombre de ces téméraires; un

piquet de cavalerie étant ſorti du camp pour leur couper retraite, je rappellai ces dragons, qui obéirent; je leur criai au large dans la plaine, au galop.

Un lieutenant de cavalerie du ſervice de Naples & mon ami, qui commandoit un piquet de chevaux, qui s'étoient avancés dans la plaine accourut pour me délivrer. Me voyant ainſi renforcé, & ceux qui ſuivoient n'étant guere plus nombreux, je dis à nos gens, tournons bride, attaquons. Don Manuel Ponze, fait colonel du régiment des dragons de la reine par la mort du duc d'Arcos ſon frere, étant accourru avec le reſte des dragons, on ſe ſabra juſqu'à la nuit, qui de part & d'autre fit ceſſer le combat. On eût quelques tués, & quelques bleſſés; mais à bon compte on ſe retira avec un trentaine de cavaliers & de chevaux qu'on emmena priſonniers.

Le maréchal n'attendit point le rapport du marquis de l'Aube-Epine, ce qu'il avoit vû lui ayant ſuffit, il prit un chemin de traverſe, qui conduiſoit au camp de St. Julien,

On battit la générale aux deux camps, où on avoit publié que toute la généralité étoit priſe; l'infant & toute l'armée furent dans la plus grande alarme; on fit auſſi-tôt

partir un gros détachement du camp del-Boſco, pour eſſayer de remédier au malheur qu'on craignoit.

Le combat étant entiérement terminé, je pris les devants. Rencontrant le détachement qui s'avançoit, je dis au général qui le commandoit, qu'il étoit inutile de paſſer outre, qu'on n'avoit eû que la peur du malheur qui pouvoit arriver, & que la cavalerie, qui s'étoit battue, retournoit.

Le maréchal & toute la généralité étant arrivée ſauve au camp de St. Julien, on s'étoit rendu au logement du duc de Modene; chacun s'entretenoit de l'alarme ſans rien ſavoir de ce qui en étoit. J'entendis en entrant que le duc de Modene diſoit, ſi le pauvre P. . . . n'eſt pas tué, il ne peut éviter d'être fait priſonnier; ni l'un ni l'autre, monſeigneur, répondis-je; tous reſterent ſurpris; on m'entoura pour m'entendre faire mon rapport, & le maréchal me ſauta au cou pour m'embraſſer. Ce fut à quoi ſe termina la généroſité de ce chef qui voulut couvrir le comte de Montal. Quant au comte de Gages, il n'étoit pas dans ſon caractere de faire du bien à un homme d'honneur.

Le jour ſuivant quand je parus au camp les officiers & ſur-tout les ſoldats me firent

les plus gracieux complimens ; preuve manifeſte que dans le cœur de l'homme il y a un amour , & un reſpect innés pour les belles actions.

Le roi de Sardaigne fut pleinement informé du fait, & même du nom de celui qui avoit eû la témérité d'entrer dans ſon camp; & il fut rapporté que ce roi avoit dit, qu'il devoit lui en vouloir puiſqu'il l'avoit empêché de faire le plus beau coup de filet, qu'il fut poſſible de faire au premier début d'une campagne. Dans la ſuivante il ſe vengea de moi avec une magnanimité royale, comme on le verra.

Le marquis Tobin , qui m'aimoit beaucoup m'ayant fait ſon compliment comme tous les autres, me dit avec effuſion de cœur ; nous ſervons un grand monarque, dont l'ame ne peut être plus bienfaiſante ; mais nous dépendons d'un chef qui ne penſe qu'à ſe maintenir par ſes intrigues, (le marquis étoit capitaine du régiment des Gardes-Wallones, il connoiſſoit le comte de Gages) & nous avons un miniſtre qui ignore le prix d'un bon officier. Après ce que vous & moi avons fait à Velletri, quelle récompenſe & quelle diſtinction en avons-nous reçus ? Les grands ſervices s'oublient je l'éprouve; vous êtes au commencement de votre carriere,

muniſſez-vous de certificats, ſur ce que vous ferez, je vous offre le mien ſur ce qui regarde Ottagio; je le remerciai & j'acceptai ſon certificat.

Le maréchal avoit reconnu tout le local du pays, le jour qu'il eſquiva le danger où il avoit été expoſé d'être pris, lui & toute la généralité. Ainſi rien ne ſe changea dans la réſolution qu'il avoit priſe d'aſſiéger Tortone. Il ordonna à cet effet de commencer par le ſiége de Saraval, dont le comte de Sayve fut chargé; le 2 août ce général inveſtit cette place, il en fit ſommer le gouverneur qui y étoit avec une garniſon de 300 hommes, & qui répondit vouloir ſe défendre en homme d'honneur; mais il ne tint point ſa parole, car dès qu'il vit l'artillerie prête à tirer contre lui, il battit la chamade pour ſe rendre priſonnier de guerre. Charles-Emanuel qui étoit brave, & qui aimoit la bravoure, ne devoit pas être content d'avoir confié cette fortereſſe à un gouverneur de cette étoffe.

Tout de ſuite le maréchal ordonna qu'on inveſtit Tortone, ce qui ſe fit le 4 ſuivant, & il fut reglé que l'armée d'Eſpagne fourniroit tant pour l'attaque, que pour les travaux la moitié des troupes, & les François un quart, le reſte de leur armée devant être employé

employé à protéger le ſiége contre les tentatives que pourroit faire l'ennemi.

Nous en allons donner ici le journal pour l'inſtruction des militaires & pour ſatisfaire la curioſité de nos autres lecteurs.

Journal du ſiége de la ville de Tortone, commencé le 8 *août* 1745.

Nuit du 8 *au* 9.

Le maréchal s'étant chargé avec ſon armée de veiller, ſur ce que les Piémontois & les Autrichiens pourroient entreprendre, du côté du Tanaro pour inquiéter le ſiége, le comte du Gages fut chargé de ſa direction. Les préparatifs ſe tenant en dépôt, la tranchée s'ouvrit à dix heures du ſoir, & on commanda à cet effet 1100 travailleurs Eſpagnols & un quart de François, tant pour la garde de la tranchée que pour le travail.

Dans cette premiere nuit on établit la premiere parallele & toute la communication. De plus on s'empara de la butte, qui couvre le petit ouvrage à corne, où on ſe retrancha, & qu'on a gardé tout le jour.

On avoit auſſi diſpoſé un corps de troupes du côté de la montagne, pour faire une fauſſe attaque, que les aſſiégés crurent

vraie, & pour cette raiſon ils ne ſe ſont occupés qu'à diriger leur feu de ce côté-là, ce qui a fait que la tranchée s'eſt ouverte avec beaucoup de ſuccès, & qu'il n'y a eû que deux ſoldats Eſpagnols bleſſés.

Le jour a été employé à perfectionner l'ouvrage de la nuit. Les aſſiégés ont tiré beaucoup de coups de canon, & ils ont fait un grand feu de mouſqueterie; il y eût deux ſoldats Eſpagnols bleſſés & trois grenadiers François.

Le duc de Modene, le maréchal de Maillebois & le comte de Gages ſont venus viſiter la tranchée, & ils ont été contents de l'ouvrage.

Nuit du 9 au 10.

On a employé les travailleurs à perfectionner les ouvrages; les Eſpagnols ont ſeulement fait une communication pour aller ſur la butte, alors les ennemis ont commencé à jetter des bombes, & pendant toute la nuit ils ont fait un feu terrible de mouſqueterie; il y a eû un ſoldat Eſpagnol tué & deux Genois bleſſés.

Le jour a encore été employé à perfectionner & à élargir la communication, ſans que perſonne ait été tué ni bleſſé.

Nuit du 10 *au* 11.

CETTE nuit a été employée à perfectionner tout ce qui avoit été fait précédemment; les Eſpagnols ont pouſſé un boyau juſqu'à l'Hermitage, en prolongation de celui qu'ils avoient fait pour communiquer à la butte.

Ils ont fait un autre boyau derriere la premiere parallele, allant joindre une caſſine, qui touche au grand chemin, & du milieu de ce boyau ils ont fait une communication joignant la partie de la parallele, qui appuye à une autre caſſine. Il y a eû deux ou trois bleſſés.

Le jour a été employé à perfectionner ce travail ſans rien ajouter, à l'exception d'une traverſe, que les François ont faite ſur la gauche de la communication.

Nuit du 11 *au* 12.

ON a fait des banquettes dans la premiere parallele, & dans les parties néceſſaires de la communication, on a auſſi commencé à établir une batterie de 8 pieces de canon de 24 en avant de la premiere parallele.

Pendant toute cette nuit les aſſiégés ont fait un feu continuel, & n'ont ceſſé d'acca-

bler les travailleurs & les gardes de la tranchée de bombes, de pierres & de grenades royales.

Il y a eu 29 Eſpagnols bleſſés & 6 tués.

Au jour on a continué le travail de la batterie, & on a perfectionné la banquette de la premiere parallele; les ennemis ont continué à jetter beaucoup de bombes & de pierres.

Il y a eu trois Eſpagnols bleſſés & un tué.

Le duc de Modene, le maréchal & le comte de Gages ſont venus le matin viſiter la tranchée.

Nuit du 12 *au* 13.

On a commencé à faire feu de la premiere parallele & du haut de la butte pour éteindre celui de l'ennemi, qui montoit deſſus les parapets de la ville pour tirer ſur les travailleurs.

Les Eſpagnols ont continué le travail de la batterie, & ont pouſſé en avant un boyau pour faire un feu de monſqueterie ſur la branche gauche du petit ouvrage à corne, d'où les ennemis faiſoient un feu continuel de mouſqueterie qui a duré pendant la nuit,

& qui a été accompagné d'une quantité prodigieuſe de pierres.

Les Eſpagnols ont eû 10 ſoldats bleſſés & 4 tués.

Pendant cette nuit les François ont continué à faire une ſeconde traverſe à l'entrée de la communication de la gauche pour mettre la grande garde de cavalerie à l'abri du canon.

Ils ont auſſi perfectionné le boyau de communication commencé la nuit précédente par les Eſpagnols.

Le jour a été employé au travail de la batterie, & à perfectionner le boyau qu'on avoit prolongé pendant la nuit.

Les François ont placé quelques ſacs de terre dans les parties de la parallele; où le canon avoit traverſé le parapet, & ils ont perfectionné les endroits de la banquette qui étoient imparfaits.

Nuit du 13 *au* 14.

Dans cette nuit on a continué l'ouvrage de la batterie, qui s'eſt trouvée en état de tirer à la pointe du jour. Vers midi le corps de la place ſe trouvoit déja ouvert en trois endroits différens, la partie de l'enceinte où on bâtoit n'étoit point terraſſée par derriere

& formoit ſimplement un mur de quinze à vingt pieds de hauteur ; les brêches y auroient été pratiquables en peu de tems. Mais ſur les trois heures de l'après midi on vit ſur le rempart le drapeau bleu. Les hommes & les femmes parurent ſur la brêche en criant, *vive l'Eſpagne.* Dans l'inſtant deux députés ſortirent de la ville portant avec eux les clefs, & ils vinrent propoſer une capitulation au duc de la Vieuville qui commandoit la tranchée.

Le gouverneur ſe retira dans le château avec les deux bataillons qui défendoient la ville, laiſſant les habitans maîtres de la capitulation. Il refuſa d'envoyer un officier pour la traiter, & il fit entendre aux principaux de la ville que ſi on entroit en petits corps de troupes, il ne feroit point tirer ſur eux ; mais que ſi on y entroit en corps aſſez fort pour l'attaquer, il écraſeroit la ville. C'eſt ce que repéterent les députés qui vinrent traiter la capitulation, qui fut ſignée à 8 heures du ſoir en préſence du duc de Modene, du maréchal de Maillebois, du comte de Gages, du duc de la Vieuville & du marquis Brignole, derriere la briqueterie qui touche à la tranchée, aux conditions que les portes de la ville ſeroient livrées, & que les ennemis abandonneroient le petit ou-

vrage à corne, quoiqu'il aye une communication avec le château.

Vers les onze heures de nuit on ordonna au comte Cataffa, colonel des Albanois, d'aller s'emparer de la porte de Milan avec trois compagnies, deux Eſpagnoles & une Françoiſe.

Nuit du 14 *au* 15.

ENTRE dix & onze heures de cette nuit on a commencé une communication pour entrer dans la ville à couvert du canon du château, & cet ouvrage à la pointe du jour s'eſt trouvé en bon état.

Pendant cette nuit les ennemis ont tiré à pluſieurs repriſes des fuſées, qui étoient des ſignaux, auxquels on répondoit de la cime de Monte-Caſtel, où étoit le roi de Sardaigne, par divers feux qui parurent. Le lendemain on augmenta le nombre des grenadiers pour ſe mettre plus en ſureté, & crainte de ſurpriſe du côté de la ville & du côté de l'armée ennemie on fut très-alerte en dehors.

Journal du ſiége du château de Tortone, attaqué le 15 août 1745.

Nuit du 15 au 16.

DANS cette nuit la tranchée fut ouverte devant le château, on travailla à une communication d'un petit rideau partant de la caſſine du Ronco, pour venir communiquer aux batteries qu'on ſe propoſoit d'établir, pour battre en brêche le front du château, qui regarde la ville.

Les travailleurs étoient ſoutenus par 12 compagnies de grenadiers qu'on avoit jetté dans la ville; le jour a été employé à perfectionner cet ouvrage.

Nuit du 16 au 17.

ON a débouché la premiere parallele, partant du ſaillant du baſtion de la porte de Voguera, pour envelopper tout le château, & les ouvrages avancés, qui ſont à la droite des attaques de la tranchée.

Cette premiere parallele s'eſt étendue cette nuit, juſqu'au pied de la montagne, faiſant environ 300 toiſes d'ouvrage.

De plus on a commencé à travailler aux quatre batteries qu'on établiſſoit pour battre

en brêche, & pour ruiner les défenſes de tout le front du château, qui regarde ſur la face de la ville.

Les Eſpagnols ont donné la droite aux François.

Tout le travail de la tranchée s'eſt trouvé à la pointe du jour en aſſez bon état pour y mettre les travailleurs.

Il n'en a pas été de même des batteries, qu'on n'a pû continuer pendant le jour, pour être trop à découvert au feu du château, qui ne diſcontinuoit point.

Le jour a été employé à perfectionner le travail de la nuit.

Nuit du 17 *au* 18.

On a continué la premiere parallele en contournant la montagne dans ſon talus, pour l'épauler & pour communiquer ſur la montagne.

Le boyau n'eſt à proprement dire qu'un chemin dans la montagne, pour aller à la batterie royale, de vingt-cinq pieces de canon, à laquelle on a auſſi commencé à travailler cette nuit.

Cette batterie battra en brêche tout le front qui ſe préſente à elle, & battra en ricochet tout celui qui fait face à la ville.

On a fait de plus un autre boyau, allant à une petite caſſine pour ſervir de communication aux troupes Françoiſes, qui ſont campées derriere la montagne.

A la pointe du jour les ennemis ſe ſont apperçus des batteries Françoiſes,, & ils ont fait un feu continuel du canon, des mortiers & des pierriers, ſans cependant obliger les travailleurs à ſe retirer.

On a tué 3 canoniers François & on en a bleſſés dix.

Tout ce jour a été employé à la perfection du chemin de communication & des batteries, à l'exception de la batterie royale, à laquelle on n'a pu travailler pendant le jour.

Le duc de Modene, le maréchal, & le comte de Gages ſont venus viſiter la tranchée & le travail.

Nuit du 18 *au* 19.

Dans cette nuit on a fait les communications aux batteries Françoiſes & deux deſcentes pour communiquer dans le foſſé.

On a auſſi commencé la batterie deſtinée à battre en brêche les ouvrages avancés du château.

A la pointe du jour les ennemis ont fait

un feu d'enfer ſur les batteries, & il y a eû pluſieurs canoniers & travailleurs tués & bleſſés.

Nuit du 19 au 20.

On n'a rien commencé de nouveau & on a continué à travailler aux batteries, & à quelques communications, qui n'étoient pas perfectionnées.

Les Eſpagnols ont commencé une nouvelle batterie auprès de celle des François.

Le jour a été employé aux batteries; les ennemis ont fait un ſi grand feu, qu'ils ont renverſé la batterie de Guille, qui a été percée juſqu'au quatrieme fauciſſon.

On a perdu deux canoniers & ſix ſoldats tant tués que bleſſés.

Nuit du 20 au 21.

On a continué de travailler aux batteries qui furent parachevées. Mais comme l'ordre étoit que l'une ne tirât pas avant l'autre, on a attendu que les dernieres commencées fuſſent achevées, pour qu'elles puſſent jouer toutes enſemble.

Le lieutenant-général marquis de Campo-Santo, qui commandoit la tranchée fut bleſ-

ſé d'une balle de fuſil à la tête, & outre cela on eut 15 ſoldats bleſſés & 6 de tués.

Le jour a été employé au même travail. Les ennemis ont continué de faire un grand feu de bombes, de canon & de mouſqueterie, accompagné d'une quantité énorme de pierres, ce qui n'a point arrêté le travail.

Nuit du 21 *au* 22.

On a continué le travail des batteries, & on a perfectionné leurs plates formes, on a porté des poudres & des boulets, on a conduit quatorze mortiers dans le foſſé à la droite de la porte d'Alexandrie en ſortant de la ville. Le rempart devoit ſervir d'épaulement à cette batterie.

On a commencé une communication dans le foſſé pour communiquer à la batterie à bombes, dont les approches ſont plongées par le château.

Il y a eû dix hommes tués ou bleſſés.

Le duc de Modene, le maréchal & le comte de Gages ſont venus viſiter les batteries, & le maréchal a beaucoup grondé contre la lenteur avec laquelle on travailloit à la batterie royale.

Nuit du 22 au 23.

Pour ne point voir le maréchal de mauvaiſe humeur, on a conduit deux jours plûtôt qu'on ne penſoit le canon aux batteries.

On a perfectionné la plate forme de la batterie royale & on a dégorgé les embraſures.

On a porté beaucoup de poudre, de boulets & de bombes, & on a mis les mortiers en batterie.

On a commencé une communication à la batterie de trois pieces pour communiquer à celle de ſix. En tués & bleſſés on a perdu 15 hommes.

Le jour étant venu on a ceſſé de conduire le canon qu'on plaçoit à meſure qu'il arrivoit.

Il y avoit 45 pieces en batteries, lorſqu'on tira trois bombes qui ſervirent de ſignal aux batteries pour faire feu enſemble.

Pour lors les ennemis ceſſerent leur feu de mouſqueterie, qui n'avoit point été rallenti depuis pluſieurs jours.

De part & d'autre le feu des batteries continua juſqu'à la nuit.

Les boyaux de communication pour les batteries furent continués pendant le jour,

& on y employa 150 travailleurs des deux nations.

Il y a eû huit hommes tués & bleſſés, un capitaine du régiment de Flandres fut bleſſé d'un éclat de bombe.

Nuit du 23 au 24.

On a reparé pendant cette nuit les batteries, qui avoient été très-endommagées par le canon du château, les ennemis ayant dirigés quatre pieces ſur la batterie de Guille qui fut miſe hors d'état de tirer.

Vers les deux heures après minuit on amena les quinze pieces qui n'avoient pû être conduites la veille, & elles furent miſes en batterie avant le jour.

Nuit du 28 au 29.

On a commencé deux batteries à bombes ſur la gauche de la batterie royale en deſcendant la montagne, la premiere eſt de quatre mortiers, la ſeconde de deux.

On a placé deux pierriers ſur la montagne de veau.

On a continué à reparer les batteries & à faire des communications.

Le jour étant venu on a commencé à

tirer le canon, & on a continué le travail des batteries à bombes; vers les cinq heures du ſoir une des bombes a mis le feu à un magaſin de bois & de foin du château, le feu a ſuivi de là aux faſcinages deſtinés pour les coupures, qui ſe faiſoient derriere les brêches.

Le feu s'augmenta beaucoup vers minuit & couvrit toute la face de l'attaque, & il continua juſqu'au lendemain à 7 heures.

Il y a eû 5 bleſſés & deux tués.

Nuit du 29 au 30.

On a déplacé douze pieces évaſées de la batterie royale, ſix à celle de Pluvié qui étoient hors d'état d'état de tirer, on a continué le travail des mortiers à bombes.

Les travailleurs de nuit ont fait quelques banquettes ſur les aîles des batteries, pour les défendre en cas de ſortie.

Pendant le jour on a ceſſé le travail aux batteries à bombes, & le canon des batteries a très-peu tiré; car il ne reſtoit plus que 24 pieces en état de faire brêche, les autres étant toutes évaſées.

Les travailleurs ont été occupés à tranſporter des faſcines & des gabbions à l'entrée de la maiſon où travaille le mineur. Cette

maiſon doit être percée ſur la droite, pour approcher de la barriere du château afin de faire une rampe ſous le rocher eſcarpé de la droite pour pouvoir approcher du chemin couvert.

Il y a eû trois bleſſés & un tué.

Nuit du 30 au 31.

On continua de reparer les batteries, on a abandonné le travail de celle des mortiers, on a conduit trois pieces de canon en remplacement de celles qui étoient hors d'état de tirer, on a porté beaucoup d'échelles & de gabions pour l'attaque projettée & pour faire le logement.

Les mineurs des deux nations ſont très-avancés, ils commencerent cette nuit à faire leurs fourneaux.

On a eû deux hommes bleſſés.

Le jour a été employé à charger la mine, à continuer à faire les fourneaux.

Le château a fait un feu de mouſqueterie & de canon plus vif que jamais, il a tiré tout le jour ſur la communication, ce qu'il n'avoit pas encore fait.

Il y a eû deux François tués & un bleſſé.

Nuit

Nuit du 31 *août au* 1 *Septembre.*

On a continué de faire un grand amas de gabions, de faſcines & d'échelles, on a tranſporté les poudres pour charger la mine, on a reparé la batterie royale, qui avoit été endommagée la veille.

Le château a fait un feu de mouſqueterie des plus ſuivis ſans beaucoup incommoder, on lui a répondu avec 400 bombes.

Il y a eû 4 tués ou bleſſés.

On n'a rien fait de nouveau pendant le jour, le canon des batteries a fort peu tiré, la plupart des pieces n'étant plus en état, on a continué le même travail de la nuit.

Il y a eû deux canoniers bleſſés & un tué.

Nuit du 1 *au* 2 *Septembre.*

On n'a rien fait aux batteries, l'ennemi ne les ayant point endommagées. Les travailleurs ont été employés à tranſporter les matériaux pour charger les mines, & à porter les préparatifs pour faire le logement ſur le premier chemin couvert.

Pendant le jour on n'a fait que renouveller le travail de la nuit qui a été continué toute la journée.

Il y a eû trois bleſſés.

Nuit du 2 au 3.

Les préparatifs de la mine étant en dépôt les Eſpagnols ont chargé la leur. On a continué à augmenter le nombre des gabions pour le logement, on n'a point travaillé aux batteries. Il a fallu percer la maiſon où les mineurs travaillent pour approcher les traverſes & faſcinages ſur leſquels on veut faire une rampe.

Le jour a été employé à cette rampe. L'ennemi ne s'en étoit point apperçu pendant toute la matinée, parce que la batterie royale qui tiroit à ricochet l'empêchoit de s'approcher de la premiere enceinte & de deſcendre dans les ouvrages extérieurs, où il n'y avoit que les gardes ordinaires.

On continuoit le travail à la rampe, quand vers les dix heures de la matinée un officier du château apperçut l'ingénieur qui la conduiſoit.

S'étant retiré ſans rien dire, un moment après on entendit rappeller dans le château; enſuite le marquis d'Ormea deſcendit aux capucins. Il demanda à parler à don Nicolas de Caravajal lieutenant-général de jour qui commandoit la tranchée.

Ce général étant venu, après les premieres civilités, M. d'Ormea lui dit, que le marquis de Barolle, gouverneur du château, ne ſeroit pas éloigné de capituler ſi on vouloit lui accorder une capitulation honorable & avantageuſe. Il ajouta qu'il reſtoit au château deux enceintes encore en bon état, que les vivres & les munitions de guerre ne manquoient point, que la garniſon étoit aſſez nombreuſe pour ſoutenir un aſſault; mais que le gouverneur ne vouloit point l'expoſer à ſubir les loix de la guerre, d'autant plus qu'il connoiſſoit la nombreuſe & valeureuſe armée, contre laquelle il avoit affaire; que ſuppoſé qu'on voulut accepter ſa propoſition, il demandoit de ſe retirer avec tous les honneurs de la guerre, & d'emporter ſon canon.

Ce fut ce que M. de Caravajal lui refuſa entiérement. Il demanda la permiſſion d'envoyer un officier au roi de Sardaigne & d'attendre ſon retour pour conſommer cette affaire. Cette propoſition lui fut encore refuſée.

L'heure du dîner étant venue M. de Caravajal lui propoſa de dîner, en attendant l'arrivée du maréchal de Maillebois & du comte de Gages, à qui il avoit envoyé donner part de ce qui ſe paſſoit. Le marquis

d'Ormea y consentit. Après dîner il voulut remonter au château pour rapporter ce qu'on avoit répondu à ses demandes ; il ne tarda pas à revenir.

A son retour M. de Caravajal qui avoit eû ses réponses & ses instructions, lui dit, qu'il ne pouvoit espérer d'autre capitulation que celle d'être prisonnier de guerre, qu'on ne lui accorderoit point de canon. M. d'Ormea se restraignit pour lors à 4 pieces, & à être prisonnier de guerre dans son pays pendant six mois. Mais comme il n'avoit point le plein pouvoir de capituler, il demanda à retourner au château pour le chercher.

Dans cet intervalle le maréchal de Maillebois & le comte de Gages arriverent. Le marquis d'Ormea étant aussi revenu, on commença de nouveau à traiter de la capitulation, dont on arrêta les articles qui furent ; que pendant l'espace d'un an la garnison ne pourroit porter les armes ni contre les Espagnols, ni contre les François, ni contre leurs alliés, qu'elle pourroit sortir par la brêche avec les armes & tambours battans, comme on le demandoit, mais qu'elle mettroit bas les armes dans les fossés de la ville, & qu'on lui fourniroit des chariots pour porter ses équipages.

A ces conditions la capitulation fut ſignée de part & d'autre, aux capucins à dix heures du ſoir.

Le lendemain à midi la garniſon ſortit du château, mit bas les armes, défila déſarmée devant le duc de Modene & tous les généraux de l'armée, & elle fut conduite juſqu'au Po par un détachement de carabiniers royaux.

Après la priſe de poſſeſſion de la ville, le corps de l'artillerie eut une petite diſcuſſion avec l'évêque, à l'occaſion des cloches que le comte Baratieri, qui commandoit l'artillerie prétendoit lui appartenir. L'évêque vint ſe préſenter à l'infant ſur la hauteur de St. Salvador, & ce prince le reçut avec la plus grande diſtinction, déclarant publiquement qu'il n'étoit pas venu en Italie pour faire le pirate; l'évêque partit avec gain de cauſe pour ſes cloches. En effet que peut-on reprocher en bonne juſtice à une ville qui eſt aſſiégée, & qui ouvre ſes portes, quand on le lui permet, pour recevoir le vainqueur ?

Réparation du château.

Le maréchal ayant terminé la beſogne du ſiége ordonna qu'on eut au plus vite à

travailler, pour réparer les ruines du château, afin de le mettre en état de recevoir une garniſon qui pût le bien défendre, & toutes les mains de l'armée y furent employées.

Pendant qu'on travailloit au château, le maréchal détacha le duc de la Vieuville avec ſept mille hommes pour aller s'emparer de la ville de Plaiſance, que le roi de Sardaigne s'étoit appropriée en vertu du traité de Worms; ce général partit avec plaiſir, & le matin du 9 ſeptembre après avoir paſſé la Trebia, il parut à la porte de St. Antoine qui étoit fermée.

Charles-Emanuel avoit confié le gouvernement de cette ville & du château au nommé monſieur de Château-Neuf; mais comme cette ville étoit trop vaſte pour être gardée avec trois cents hommes du régiment de Lombardie qui y étoit en garniſon, ce gouverneur ſe borna à en tenir les portes fermées, pour ne défendre que le château. Pendant qu'on aſſiégeoit Tortone, il avoit fait enfermer toute la façade du château qui regarde la ville avec une paliſſade de longs pieux, ferrés par de fortes traverſes; travail qui avoit coûté un argent conſidérable.

La porte St. Antoine étant fermée de même que les autres portes, le duc de la Vieuville ordonna qu'on fit avancer un tam-

bour pour battre la chamade, afin qu'on eut à ouvrir. Sur le baſtion qui flanquoit la gauche de cette porte, il y avoit pour ſentinelle un comte Platoni, dont le pere, qui étoit un des plus riches parmi la nobleſſe de cette ville, avoit eû le talent de diſſiper ſon bien, pour ſe réduire avant de mourir à demander l'aumone, & à forcer ſon fils à s'enroller comme ſoldat dans un des régimens du roi de Sardaigne. Ce comte ſentinelle qui ne devoit pas ſavoir l'uſage du métier, voyant le tambour battre la caiſſe, crut faire un coup de Héros en déchargeant ſon fuſil contre lui, & après ce noble exploit il s'enfuit au château pour s'en glorifier. Le duc juſtement irrité n'étoit pas homme à pardonner une pareille inſolence.

Pendant qu'on battoit la chamade les miquelets qui formoient la tête du détachement, aimant toujours à courrir ſe gliſſerent ſur leur gauche entre le foſſé de la ville & le Po, & ils arriverent juſqu'à la Fodeſta, où ils virent la muraille pleine d'hommes, de femmes & d'enfans qui crioient de toute leur force, *vive l'Eſpagne.* Paroiſſant vouloir monter on courut leur chercher des cordes qu'on attachât par un bout aux arbres de la muraille & dont on leur jetta l'autre bout, Etant parvenus ſur la muraille

ils coururent ſuivis du peuple qui ne ceſſoit point de crier, *vive l'Eſpagne*, & ils allerent ouvrir la porte St. Antoine.

Les députés de la ville & les principaux de la nobleſſe s'étant auſſi-tôt portés en dehors de cette porte, pour ſe préſenter au duc de la Vieuville, ils trouverent ce général fort en colere, & demandant ſatisfaction de l'inſolence faite à ſon tambour. Tous ces meſſieurs lui ayant repréſenté que la ville ne pouvoit être reſponſable de l'étourderie d'une ſentinelle, le duc ſe calma & tout ſe pacifia moyennant un rafraichiſſement de pain, de vin & de fromage qu'on porta à la troupe.

Le duc entra en ville aux cris des acclamations & des *vivat*, dont les fenêtres & les rues retentiſſoient, en ſigne de la joye générale qu'on avoit de ſe voir ſujets d'un fils de la reine Eliſabeth.

On établit auſſi-tôt des poſtes dans les endroits les plus propres à tenir le château bien inveſti. Le détachement n'avoit que trois pieces de canon de campagne & un mortier à bombes. Expéditif comme étoit le duc il ordonna, que dès le même jour on les fit mettre en batterie ſur les murailles de la ville, derriere le couvent des réligieuſes de Ste. Claire, & qu'on les fit tirer au-deſ-

ſus de la paliſſade contre l'angle du château, qui regarde la campagne.

Cette artillerie ayant tiré & paroiſſant devoir faire peu d'effet, il réſolut de faire un pan de muraille maſquée, attenant au ratelier de la porte de St. Remond, derriere laquelle on travailla à faire une batterie. Les trois canons & le mortier y ayant été trainés pendant la nuit.

A la pointe du jour la muraille maſquée étant jettée à terre, les canons & le mortier commencerent à tirer. Le gouverneur en fut ſurpris, & voyant le feu qu'une bombe avoit mis au magaſin du bois, la crête de la muraille du baſtion étant à peine égratignée, comme elle reſte encore aujourd'hui, parce qu'on n'y a fait aucune réparation, on entendit battre la chamade dans le château; le gouverneur & les officiers ſe rendirent priſonniers ſur leur parole. Quant à la troupe, elle prit preſque toute, parti dans le détachement du duc.

Une auſſi promte reddition ne paroiſſoit pas digne des dépenſes qu'on avoit faites pour ſe paliſſader ſi bien.

Cependant les fourneaux qu'on avoit fait dans le foſſé ſous les deux baſtions qui flanquent la porte d'entrée du château du côté de la ville, & qui ſubſiſtent encore ac-

tuellement, devoient faire croire que ce gouverneur ſe propoſoit de ſe défendre à toute extrémité, & que plûtôt que de ſe rendre, il feroit charger ſes tourneaux pour faire ſauter en l'air les deux baſtions, & pour s'enſevelir en brave ſous les ruines du château.

Ceux qui avoient fournis les matériaux pour la paliſſade & ceux qui y avoient travaillé, eurent recours au duc de la Vieuville pour ſe faire payer. Ce général jugeant qu'il n'étoit pas juſte, que cette dépenſe fut aux dépens de l'armée fit donner les arrêts à M. Bonaud, gouverneur de la ville pour le civil, & au comte Capris, miniſtre de la chambre des finances du roi de Sardaigne pour qu'ils euſſent à payer; l'ingénieur Cervini fut chargé de vérifier les comptes de ceux qui prétendoient être créditeurs. Tout ayant été payé ces meſſieurs furent mis en liberté.

Priſe de Parme.

Le duc de la Vieuville, auſſi expéditif dans les affaires de paix que dans celles de guerre, ayant reglé ce qui regardoit Plaiſance, & y ayant laiſſé une garniſon de 400 hommes & de 200 chevaux, partit

pour Parme, dont la ville & le château avoient une garniſon de 800 Autrichiens. Mais ceux-ci n'attendirent point la venue des Eſpagnols, pour n'être pas faits priſonniers comme les Piémontois à Plaiſance. Ayant évacués la ville & le château, ils ſe refugiérent à la Mirandole. Tous les habitans allerent juſqu'au Taro à la rencontre du duc de la Vieuville. Dès que ce général parut, ce ne fut que cris de vivat, qui ne diſcontinuerent point le long du chemin juſqu'aux portes de la ville.

Le duc entra au milieu de ces acclamations, & il eût le plaiſir de voir que tout y étoit tranſporté de joye, d'avoir l'infant pour maître & de renouveller en lui la mémoire de leurs princes Farneſe.

Le marquis de Caſtelar fut nommé gouverneur des deux duchés; c'étoit un moyen honnête de ſe défaire de lui; mais il le prit ſur le pied d'une diſtinction, qu'il penſoit lui être due par préférence à tout autre général.

Etant parti avec un corps de troupes qu'on lui aſſigna, le comte de Gages eût ordre d'aller occuper Voguera avec l'armée, ce qui ſe fit immédiatement. Alors le maréchal envoya l'ordre au duc de la Vieuville de conſigner au marquis de Caſtelar les deux

duchés de Parme & de Plaiſance, & après cela de rebrouſſer avec ſes ſept mille hommes pour paſſer le Po vers Caſtel-San-Giovanni, & pour aller s'emparer de Pavie, ce que ce général exécuta avec cette noble activité qui formoit ſon caractere. Ce fut à Pavie que le comte Biancani, magiſtrat de Milan, ingrat envers la maiſon d'Autriche à laquelle il devoit ce qu'il étoit, vint ſe joindre au duc de la Vieuville, à qui pour début de trahiſon, il enſeigna la maniere de ſurprendre un détachement que le comte de Schulembourg avoit placé dans un poſte d'obſervation; ce qui réuiſſit au gré du duc qui le fit envelopper.

Bataille de Baſſignano 1745.

Le maréchal voyant que le duc de la Vieuville étoit établi à Pavie, il ſe crût ſûr de donner bien de l'inquiétude au comte de Schulembourg, qui ne pouvoit faire moins, que de s'ébranler; ſur cette réflexion il ſe détermina à donner bataille. Il envoya au comte de Gages l'ordre de partir de Voguera avec ſon armée le ſoir du 26 ſeptembre pour ſe trouver avant jour ſur le bord du Tanaro en face de Baſſignano, & il le prévint que voyant tirer de Piovera trois fuſées

il eût auſſi-tôt à paſſer la riviere pour attaquer, comme le reſte de l'armée le feroit.

En conformité les officiers & les ſoldats du camp le ſoir du même 26 eurent ordre de laiſſer le camp tel qu'il étoit, & lorſqu'on battroit la retraite qui devoit ſervir de générale de ſe mettre ſous les armes en cinq colonnes, chacune commandée par ſon général reſpectif; ſelon l'ordre de bataille, chacun d'eux étant arrivé dans le voiſinage du Tanaro, ne devoit ſe mouvoir que lorſqu'il verroit les trois fuſées qui étoient le ſignal de l'attaque générale.

La priſe de Pavie avoit effectivement cauſé une grande inquiétude au comte de Schulembourg, qui craignit une invaſion dans le Milanois, d'autant plus que la déſertion du comte Biancani magiſtrat du tribunal de Milan lui fit croire que dans la magiſtrature même il y avoit quelque complot de trahiſon; le départ du comte de Gages de Voguera dût lui faire croire encore qu'il alloit ſe joindre avec le duc de la Vieuville, pour lui couper les ſubſiſtances & la retraite, car il ne penſoit à rien moins qu'à une bataille.

L'enlévement de ſon poſte d'obſervation que le duc de la Vieuville avoit fait, par le conſeil du comte Biançani, l'ayant confir-

mé dans ſa jalouſie & dans ſes craintes, le ſoir du 27 il ſe détermina à paſſer le Po, ſur le pont qu'il avoit à Baſſignano, & il ſe forma en bataille ſur le bord du fleuve, prêt à courir au ſecours du Milanois, ou à repaſſer le Po, en cas que le roi de Sardaigne eut beſoin de ſon aſſiſtance.

Rien ne pouvoit arriver de plus heureux pour l'armée, car quoiqu'il fit un très-beau clair de lune, & que la nuit différât peu du jour, le comte de Gages dépêcha un aide-de-camp avec ordre de dire au maréchal, que ſes colonnes s'étoient égarées, & qu'il le prioit de ſuſpendre les ſignaux. Le chemin étoit beau, l'armée n'avoit aucun embarras, & on n'avoit que ſept à huit milles à faire pour arriver au bord de la riviere, où le paſſage devoit s'effectuer.

Le duc de Modene étoit parti de Voguera dans le tems que l'armée en ſortit & qu'elle étoit en pleine marche; j'étois avec lui & nous allions au pas de ſon cheval; cependant nous arrivames au Tanaro à l'endroit aſſigné pour le paſſage, nous fîmes même un mille de plus pour aller à Piovera, où étoit l'infant & le maréchal, ce qui fit croire que l'envoi de l'aide-de-camp du comte de Gages contenoit quelque deſſous de cartes.

Les trois fuſées venoient d'être tirées, quand l'aide-de-camp arriva. Lorſque le maréchal entendit qu'il falloit ſuſpendre les ſignaux, il s'écria, *tout eſt perdu, tout eſt perdu.*

Le maréchal me voyant diſcourir avec l'infant & avec le duc de Modene, me dit, montez à cheval & courez au comte de Gages pour lui dire qu'il paſſe la riviere, & qu'il attaque tel qu'il eſt, autrement que tout eſt perdu. Je courus dire à ce chef en préſence du comte de Sayve ce que le maréchal m'avoit ordonné de dire.

Le comte de Sayve qui connoiſſoit le prix du tems n'attendit point d'ordre; ſans perte de tems il ordonna à ſa colonne de marcher, de deſcendre à l'aide les uns des autres, & de ſe jetter à l'eau pour paſſer. Je voulus l'accompagner; étant arrivé à l'autre bord de la riviere, je vis que ſon cheval avoit eû de l'eau juſqu'aux ſangles, & que le fantaſſin avoit de l'eau juſqu'à la ceinture; j'allai ſonder ailleurs & je trouvai un autre gué, où l'eau ne venoit qu'au genouil, je le fis ſavoir à ce général, qui fit rompre ſa colonne pour profiter du bon avis.

Toute la colonne étant paſſée, le comte de Sayve qui voyoit l'ennemi formé en bataille ſur la rive du Po avec un large pont

ſur ce fleuve, m'envoya avec un parti d'huſſards pour reconnoître ce qui en étoit. L'ennemi ayant une batterie de canon à l'extrémité du pont, j'éparpillai de droite & de gauche mes huſſards, pour faire diverſifier la direction des coups, qu'on me tira. M'étant approché aſſez près, je vis un officier qui étoit ſeul à pied ſur le pont ; jugeant que cet officier ne pouvoit être de cette maniere ſur le pont que pour mettre le feu à quelque mêche, qui devoit communiquer aux barils de poudre qui étoient dans les bateaux qui ſoutenoient le pont, j'allai le dire au comte de Sayve, & cela ſe vérifia peu après par la fumée que faiſoit le feu qui brûloit le pont.

Ce général ayant formé ſa colonne en bataille, & ne voyant rien à craindre du côté du pont, marcha en droiture au village de Baſſignano qu'il jugea devoir être fortifié; je lui demandai la permiſſion d'aller reconnoître s'il étoit occupé. Vous allez vous faire tuer, me répondit-il par amitié; laiſſez-moi faire, répartis-je ; m'étant mis à caracoller à la vue de la rue qui traverſe le village, je vis un homme à qui je fis ſigne de mon mouchoir de venir à moi ; cet homme vint en effet, & je lui dis, parle vrai ſi tu veux ſauver ton village, y a-t-il de la troupe ?

troupe? Elle ſe retire à toutes jambes me répondit-il. L'ayant conduit au comte de Sayve, je dis à ce général, ſi vous laiſſez entrer la colonne dans le village vous courez le riſque de n'en être plus maître; courez, me répondit-il, à la tête & faites la paſſer par le dehors, ce que je fis; mon cheval ayant eû une jambe caſſée par un coup de fuſil, je trouvai un ſoldat qui avoit un cheval pris ſur un officier Piémontois, il me le préſenta en m'en demandant dix Séquins que je lui donnai, & je continuai juſqu'à la fin de l'action. Le comte de Sayve m'a donné le plus noble certificat de toute cette affaire.

Quand le maréchal fit tirer les trois fuſées, il ne ſavoit point que le comte de Schullembourg eût abandonné le terrain, où il étoit campé en avant de Baſſignano, pour ſe mettre au-delà du Po; le comte de Gages lui envoyant dire de ſuſpendre le ſignal, parce que ſes colonnes s'étoient égarées, le maréchal avoit raiſon de crier *que tout étoit perdu*, parce que ſi le comte de Schullembourg fut reſté ſur le terrain où il étoit campé, couvrant la gauche des Piémontois, les colonnes du comte de Gages manquant, il n'avoit devant lui aucun objet qui le retint; ce qui le mettoit à même, joint avec les Piémontois, de maſſacrer ceux qui paſſoient

ſelon l'ordre des ſignaux. Mais ce qui devoit arriver aux François, ſi les Autrichiens ſe fuſſent battus, arriva aux Piémontois par l'abandon des Autrichiens. Les trois fuſées s'étant tirées, les cinq colonnes deſtinées à attaquer, ſe mirent en mouvement. La premiere qui avoit la droite étoit commandée par le marquis Pignatelli, ayant ſous ſa direction la cavalerie & les dragons de l'armée de l'infant, & c'étoit à lui que devoit ſe joindre le comte de Gages; la ſeconde étoit commandée par don Joſeph Aramburu qui avoit toute l'infanterie de l'armée de l'infant; la troiſieme compoſée des brigades de Poitou, de la reine, de Ségur & de royal-Piémont étoit aux ordres du comte de Montal; la quatrieme aux ordres du marquis de Senneterre, étoit compoſée des brigades d'Anjou infanterie & de Dauphin cavalerie, & la cinquieme formée des régimens Dauphin infanterie & de Languedoc avec les grenadiers-royaux, étoit aux ordres du duc de Grammont.

Chaque lieutenant-général commandant ces colonnes avoit ſes ordres & ſa direction particuliere pour manœuvrer & pour ſe donner la main les uns aux autres. Les trois fuſées ayant été tirées vers les quatre heures du matin, étant à la fin de ſeptembre, il étoit

encore nuit, ainſi avant cinq heures tout paſſoit la riviere. Les Piémontois ayant ſu, que le comte de Schullembourg les avoit abandonnés pour ſe mettre au-delà du Po, perdirent entiérement courage; le roi & ſon fils qui étoient à Monte-Caſtello ne penſerent qu'à ſe ſauver, comme cela convenoit. Les officiers attachés à leurs perſonnes en firent de même, laiſſant tous leurs équipages.

Les régimens de Guibert & de Kalbermatte qui formoient quatre bataillons, ne firent qu'une décharge & s'enfuirent; pluſieurs furent tués dans leur lit, & le lieutenant-général Guibert fut bleſſé & fait priſonnier. On voulut brûler les deux ponts, qui étoient au pied de Monte-Caſtello, mais on arriva à tems pour éteindre le feu, & on prit 65 bateaux.

La cavalerie Piémontoiſe ne fit pas meilleure contenance; elle prit la fuite, mais pour ſon malheur il y avoit un large ravin qui traverſoit la plaine, & ſur lequel il ne s'étoit fait aucune communication; ce ravin trop large pour être ſauté fut rempli de chevaux, qui furent à la merci de qui voulut les retirer; on abandonna de même dix pieces de canon de gros calibre & on prit deux étendarts.

L'armée n'ayant rien ſouffert & étant

remplie de courage comme elle étoit, ſi le maréchal l'avoit fait marcher juſqu'aux avenues de Valence & juſqu'à la deſcente de San-Salvatore les Piémontois auroient fait une toute autre perte ; n'étant pas pourſuivis ils allerent ſe repoſer ſous Caſal.

Le maréchal envoya l'ordre de détendre le camp qu'il avoit ordonné de laiſſer tel qu'il étoit ; tout ſe tranſporta au-delà du Tanaro où on campa, & d'où on fit partir un détachement avec l'artillerie convenable pour aſſiéger Alexandrie, dont le marquis de Carail étoit gouverneur ; cette ville ayant été inveſtie le 6 octobre, le jour ſuivant la tranchée s'ouvrit du côté de la porte de Novi ; ayant été battue pendant quatre jours, le gouverneur ſe retira dans la citadelle, & l'évêque fit arborer le drapeau pour capituler au nom des habitans.

Soit que le maréchal ne voulut point endommager la citadelle pour en faire ſa place d'armes, ſoit qu'il eſperât de forcer le roi de Sardaigne à renoncer à ſon alliance avec la reine d'Hongrie & avec le roi George, ou de le réduire à être médiateur de la paix que Louis XV déſiroit, il s'en tint à faire bloquer cette citadelle, & il envoya ordre d'aſſiéger Valence dans toutes les formes. Cette ville commença à être battue le

17 octobre avec 30 pieces de canon & 8 mortiers.

Mais Charles-Emanuel ayant envoyé l'ordre au gouverneur de ne point attendre à la derniere extrémité, pour ne pas s'expoſer à être fait priſonnier, la nuit du 30 ce gouverneur profita d'un brouillard, il fit enclouer ſes canons, il laiſſa 200 hommes dans la place & il paſſa le Po avec le reſte de ſa garniſon pour aller joindre le corps de ſon armée.

Le maréchal paſſa auſſi-tôt à Caſal; le lord Roche, Irlandois, lieutenant-général, étoit gouverneur du château. Le maréchal l'envoya ſommer de ſe rendre ſur le champ, lui faiſant dire qu'autrement il le feroit pendre à un des crenaux du château. Le lord répondit, qu'il connoiſſoit la famille de Deſmarets, qu'il y avoit une grande différence entre elle & la ſienne, qu'il ne ſe devoit pas parler de cette maniere à un homme de ſa ſorte, que ſi le maréchal vouloit l'attaquer en homme d'honneur, il trouveroit qui lui répondroit. Tous les dehors du château étoient minés & contreminés; le maréchal qui en fut informé n'eut garde de tâter ce lord de ce côté-là; il prit la maiſon du marquis de Roſſignan qui eſt à un angle de la ville, il la troua pour faire des em-

braſſures, il la remplit de terre, & il y établit ſes batteries. Le gouverneur ſe récria contre la mauvaiſe foi, & il lui fallut ſe défendre de ce côté-là; mais il ne ſe rendit que quand ſes munitions furent conſommées. Le maréchal alors le reçut avec la diſtinction qu'il méritoit.

Le roi de Sardaigne ſe plaignit du comte de Schullembourg & il avoit raiſon. Ce général fut rappellé, & le prince de Liechtenſtein fut envoyé pour le remplacer avec ordre d'être étroitement uni avec l'armée Piémontoiſe.

Fin de la premiere Partie du Tome II.

TABLEAU
DE LA GUERRE

DE LA

PRAGMATIQUE-SANCTION

EN

ALLEMAGNE

ET EN

ITALIE,

AVEC

Une rélation originale de l'expédition du prince Charles-Edouard en Ecoſſe & en Angleterre.

Par un aide-de-camp-général dans l'armée d'Eſpagne.

TOME II. PARTIE II.

1784.

Se vend

A BERNE CHEZ LA NOUVELLE SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

TABLEAU

DE LA

GUERRE D'ITALIE

1746.

SECONDE PARTIE.

Plan des diſpoſitions de M. le maréchal de Maillebois pour les quartiers d'hiver.

MONSIEUR le maréchal de Maillebois ayant terminé auſſi glorieuſement la campagne de 1745, ſe propoſoit de donner de bons quartiers aux troupes, pour les mettre en état de ſe refaire des fatigues qu'elles avoient eſſuyées.

Alexandrie dont la citadelle étoit bloquée devoit être ſa place d'armes, faiſant le centre de Valence, Caſa, Aſti, Monte-Calvo & Acqui, places qui au moyen de bonnes

garnisons protégeoient le centre, & de cette maniere la communication de l'armée avec Genes & Nice, ne pouvoit être inquiétée. Pour avoir une égale communication avec le royaume de Naples, le maréchal s'étoit proposé de faire assiéger Modene & la Mirandole, qui ne devoient couter que quelques jours de résistance, si elles ne se rendoient pas à la premiere sommation.

Mettant une bonne garnison dans l'une & dans l'autre de ces deux places, la communication avec le royaume de Naples étoit ouverte par terre en traversant la Romagne, & par mer au moyen de l'Adriatique, & du Po, de même que du comté de Nice, par la Méditerranée, & par la montagne.

Pavie où on devoit mettre une respectable garnison formoit le centre de toute la division des quartiers; elle étoit à portée d'être secourue de droite & de gauche; elle servoit de Vedette pour découvrir ce qui pourroit se faire tant du côté du Mantouan, que de celui de Turin, & elle mettoit à même de fourrager tout le Lodesan jusqu'aux portes de Milan.

Le cours du Po servant de rempart à tous les quartiers, qui pouvoient promptement s'unir à la premiere alarme, le maréchal s'étoit reservé Valence pour résidence,

Cette place formoit la gauche de toute la diviſion où il y avoit le plus à craindre du côté du roi de Sardaigne, qui, acculé entre le Téſin, le lac Majeur, & le pied des Alpes, devoit tout eſſayer pour ſe mettre plus au large.

Plaiſance qui formoit le centre de la droite, & de la gauche, étoit deſtinée pour être la réſidence de l'infant, pendant l'hiver. Cette diſpoſition montroit que le maréchal ſavoit ſon métier.

La généralité Eſpagnole pour des raiſons particulieres ne gouta pas les arrangemens du maréchal de Maillebois. On intrigua auprès de la reine d'Eſpagne, à qui on fit croire que l'intérêt des duchés de Parme & de Plaiſance qui étoient le patrimoine de ſa maiſon, demandoit qu'on s'occupât immédiatement de la conquête du Milanois.

La reine qui aimoit ſa patrie engagea le roi ſon auguſte époux à ordonner qu'on différât les ſiéges de Modene & de la Mirandole, pour ſe porter dans le Milanois, & faire le ſiége de la capitale de ce duché.

Le maréchal ne fut jamais plus ſurpris, ni plus fâché, que quand il vit arriver un pareil ordre, & par l'expérience de ce qui étoit arrivé en Allemagne au commencement de la guerre, il prédit que pareille choſe

arriveroit en Italie, & que l'Eſpagne en ſeroit la victime.

L'infant & ſon armée partirent donc pour Milan, où on arriva le 20 décembre, & où M. de Gages reçût la patente de comte qui lui fut envoyée d'Eſpagne.

Dès le même jour on commença l'inveſtiſſement du château, & on prit toutes les précautions néceſſaires pour empêcher toute communication avec la ville. La garniſon étoit de 2000 hommes, mais mal pourvue de vivres & de munitions. De ſon côté le prince de Liechtenſtein ſe tenoit au-delà du Téſin, pour aller joindre le général Pallavicini qui avoit aſſemblé un corps de troupes dans le Mantouan.

Le maréchal de Maillebois fit voir qu'il devenoit indiſpenſable de détruire le prince de Liechtenſtein, pendant qu'il étoit foible; cette manœuvre parloit d'elle-même; le comte de Gages le comprit, & il y conſentit.

Sur la fin de janvier on fit partir un gros détachement de cavalerie & d'infanterie, qui s'aſſembla à Vigevano, & qui marcha à Ollegio, & de-là à Novarre; mais le prince de Liechtenſtein fut aſſez alerte, pour ſe jetter au-delà de la Seſſia, & il fallut renoncer à le ſuivre.

Du reſte cette marche ne pût être plus

déſaſtreuſe ; le tems fut une pluye continuelle, les torrens & les rivieres ſe groſſirent, la cavalerie perdit une quantité d'hommes, & de chevaux, & l'infanterie étoit dans l'état le plus pitoyable. Le maréchal avoit également conſeillé d'avoir l'œil du côté de Modene & du bas Po, & ſur cela on envoya l'ordre au marquis de Caſtelar de faire occuper Guaſtalla & Reggio.

Le comte Caraffa marcha à Guaſtalla avec ſon régiment d'Albanois, auquel on joignit un nombre de piquets tirés des régimens d'infanterie & de cavalerie. Le comte Boſelli fut envoyé à Reggio avec un gros détachement.

Du côté de Montferrat les François ne s'attendoient pas à être tranquilles pendant l'hiver, parce qu'ils ſe perſuadoient que le roi de Sardaigne veilleroit ſur eux, & que les voyant dans l'impoſſibilité de ſe donner mutuellement la main, il chercheroit tous les moyens de les inquiéter, ce qui n'auroit pû ſe faire, ſi on avoit ſuivi le plan du maréchal.

Après la bataille de Baſſignano le roi de Sardaigne s'étoit retiré à St. Damien, il avoit laiſſé par échellons des corps d'armée à Creſcentino, à Otrino & à Verceil, de maniere à pouvoir s'unir au premier ordre

qu'on leur envoyeroit; le prince de Liechtenſtein s'étant mis à couvert de la Seſſia, il n'avoit plus rien à craindre, & bien au contraire cette poſition le mettoit à même de ſe faire craindre à ceux de Milan.

Il n'étoit pas néceſſaire d'être auſſi habile dans le métier de la guerre que l'étoit le roi de Sardaigne, & le prince de Liechtenſtein pour comprendre que les armées combinées diſtribuées dans une auſſi grande étendue de pays reſtoient entiérement énervées, & que ne pouvant ſe donner la main, chaque corps qui auroit négligé de ſe retirer de bonne heure étoit autant de perdu.

La citadelle d'Alexandrie étoit véritablement aux abois faute de vivres, & le roi ne vouloit pas la perdre; penſant à la ravitailler il s'entendit avec le prince de Liechtenſtein pour qu'il eût à ſe jetter ſur Zemo, proche de Mortare, & enſuite ſur Monte-Calvo, pendant qu'il feroit marcher le général de Leutrum ſur Aſti avec une partie de ſon armée accompagnée d'un gros convoi de ravitaillement.

Le prince de Liechtenſtein ſelon le plan concerté fit deux gros détachemens & aux derniers jours de février, il ſe mit en marche. Zemo fut attaqué, on s'y défendit, pluſieurs furent tués, & deux cents ſoldats

furent faits priſonniers, avec deux officiers du régiment Dauphin, le reſte s'évada comme il pût; on alla tout de ſuite à Monte-Calvo, mais le maréchal de camp Chevert, qui n'étoit pas en état de faire réſiſtance, prit le large avec ſa garniſon, pour ſe réfugier auprès du maréchal de Maillebois, qui avoit ramaſſé à la hâte ſon armée, au premier avis qu'il eût du mouvement de l'ennemi.

Apprennant que Zemo étoit pris, voyant M. de Chevert arriver avec la garniſon de Monte-Calvo, il fut inquiet pour Aſti, & voulant ſécourir le comte de Montal qui y commandoit, il marcha en trois colonnes vers Annona, à neuf petits milles d'Aſti.

De plus il penſoit par cette diſpoſition empêcher qu'il n'entrât dans la citadelle d'Alexandrie des renforts & des vivres; étant monté ſur les hauteurs de l'Annona, & ayant fait tirer par intervalles quatre coups de canon pour avertir le comte de Montal qu'il étoit avec l'armée dans le voiſinage prêt à le ſecourir, le grand ſilence qui régnoit autour de cette ville, lui fit craindre avec raiſon, quelque malheur, & les ſoldats qui s'échappoient des poſtes avancés confirmerent que dans la nuit du 7 au 8 mars, le comte de Montal s'étoit rendû priſonnier avec

trois maréchaux de camp, deux brigadiers, 350 officiers, & neuf bataillons ſans qu'il y eût un homme tué.

Le roi de Sardaigne ne pouvoit mieux choiſir que M. de Leutrum pour lui confier cette entrepriſe ; ce général qui commandoit à Campo-Santo la ſeconde ligne de l'armée Piémontoiſe & Autrichienne, avoit ſauvé l'armée entiere qui devoit être battue ſelon les régles du métier, il avoit valeureuſement défendu Coni, & il étoit à croire qu'il auroit la même habileté dans cette circonſtance, de laquelle dépendoit la bonne iſſue de la campagne.

Quoi qu'il fut difficile, pour ne pas dire impoſſible, que les François euſſent pû avoir des eſpions dans le pays, le roi étant auſſi aimé qu'il l'étoit, ſes ſujets lui étant auſſi fidéles, & les François s'étant rendus auſſi odieux par les contributions tyranniques qu'ils impoſoient & qu'il faiſoient payer ſans pitié ; le baron de Leutrum ordonna avec le plus grand ſecret un lieu de rendez-vous général où tous les corps qui étoient nommés pour former ſon détachement, devoient ſe rendre ; étant au 4 de mars où les nuits ſont encore longues, il les mit tous à portée d'arriver en une nuit ſous Aſti, pour pouvoir l'envelopper. Le comte de Montal n'a-

voit ni eſpions, ni batteurs d'eſtrade, ni poſte en avant; il avoit négligé ce qui forme le devoir le plus eſſentiel d'un poſte avancé, qui eſt de connoître les avenues dont l'ennemi peut ſe ſervir pour venir ſurprendre, ou attaquer, & d'avoir toujours un chemin à pouvoir s'échaper en cas de beſoin: avec autant de négligence il n'étoit pas ſurprenant que le matin du 7 il ſe trouva enveloppé, comme il le fut à ſon grand étonnement. Ce général tout occupé alors des quatre-vingt mille livres qu'il avoit exigé des contributions, ne penſa qu'à les faire parvenir au maréchal, à qui il écrivit pour être promptement ſecouru: mais cet argent ayant été ſaiſi avec la lettre, le général de Leutrum le lui fit ſavoir en lui faiſant dire ce qui ſe dit toujours en pareil cas, que s'il ne ſe rendoit pas ſur le champ, lui & ſa garniſon ſeroient paſſés au fil de l'épée. Le comte de Montal au lieu de s'armer d'un noble deſeſpoir pour ſe battre de rues en rues, ou de maiſons en maiſons, ou pour forcer un paſſage, ſe rendit ſans tirer un coup de fuſil. A la premiere nouvelle qui arriva à Milan de la priſe d'Aſti, le comte de Gages ordonna de mettre à l'encan tout le fourrage qui s'étoit amaſſé; d'arrêter toutes les barques qui ſe trouvoient ſur le Té-

ſin, de même que les chariots & les bêtes de charge, d'embarquer l'artillerie & de faire tout deſcendre par le Téſin, pour le faire paſſer au-delà du Po; il fit plus, il envoya au lieutenant-général Laſci, qui commandoit au blocus d'Alexandrie, l'ordre d'abandonner tous les poſtes du blocus, d'aller demander au maréchal les troupes Eſpagnoles, Napolitaines & Genoiſes qu'il avoit incorporées, avec les ſiennes & de ſe retirer avec elles, & celles du blocus, ſous Tortone juſqu'à nouvel ordre.

Le lieutenant-général Laſci s'étant préſenté au maréchal pour lui notifier les ordres dont il étoit chargé, le maréchal ſurpris au-delà de toute expreſſion, lui demanda ſi les Eſpagnols vouloient abandonner les François, & ſi l'infant ordonnoit de le laiſſer auſſi foible contre un ennemi auſſi ſupérieur? M. de Laſci répondit, vous ne me donnerez pas à entendre M. le maréchal, que vous ayez beſoin d'être ſoutenu contre les Piémontois, vous êtes trop bien avec eux. Une arrogance auſſi déplacée méritoit une replique à la grenadiere; mais tout vif qu'étoit le maréchal, pour ne point accroître le ſchiſme, il fut prudent, parce que c'étoit le roi ſon maître qui étoit l'offenſé par une réponſe auſſi déplacée: il s'en plaignit,

gnit, & l'ordre arriva pour que M. de Laſci eut ſur le champ à partir de l'armée, & à paſſer en Eſpagne; quand on a des ordres, il faut les exécuter avec autant d'exactitude, que de reſpect.

Le chatiment de M. de Laſci épouvanta le comte de Gages qui dut comprendre par-là, que ſi ſa conduite, depuis le tems qu'il avoit eu le commandement de l'armée juſqu'à ce jour avoit été ſérieuſement tamiſée dans un conſeil de guerre régulier, il auroit eu cent têtes qu'il auroit été condamné à les perdre toutes.

Il n'étoit certainement pas à croire que l'infant à l'âge de vingt-ſix ans, avec un eſprit auſſi cultivé que le ſien, eut pris ſur lui à l'inſçu du roi ſon pere, de donner l'ordre ſcandaleux d'abandonner l'armée du roi ſon beau-pere, de laquelle juſqu'alors il avoit été ſervi avec autant de zéle, que de courage.

Le maréchal ſe voyant ainſi abandonné des Eſpagnols ſe retira dans la plaine de Novi. La citadelle d'Alexandrie ſe trouvant libre, n'eut plus beſoin d'être ravitaillée, Valence & Caſal ſe perdirent, le marquis de Mirepoix, ſe retira d'Aqui pour ſe refugier à Nice. Dans ce début de campagne, le roi de Sardaigne eut autant lieu d'être ſa-

tisfait qu'il avoit eu lieu de craindre après la bataille de Baſſignano.

Evacuation de Milan & du Milanois.

On vient de voir ce qui s'eſt paſſé le long du Téſin & à Milan. Voyons préſentement ce qui eſt arrivé le long de l'Adda, & à Parme. Après la paix faite à Dreſde le 25 décembre précédent, entre le roi de Pruſſe, le roi de Pologne & l'impératrice-reine. Les troupes Autrichiennes qui avoient ſervis dans cette guerre eurent auſſi-tôt l'ordre de paſſer en Italie, & malgré les neiges, & les glaces du plus rude hiver, le mois de février n'étoit pas fini, qu'elles deſcendirent du Tirol, & qu'elles étoient toutes arrivées dans le Mantouan; où le marquis de Pallavicini ſe trouvoit avec ce qu'il avoit pu amaſſer de troupes pour ſéconder les opérations du prince de Liechtenſtein.

L'arrivée de ces troupes ayant encouragés le roi de Sardaigne & le prince de Liechtenſtein à ouvrir la campagne dans les premiers jours de mars, & ayant eu le bon ſuccès dont nous venons de parler, il ſe tint un conſeil de guerre à Crémone où tous les généraux Autrichiens eurent ordre de ſe rendre, & pour imiter le bel exemple que

donnoient le roi de Sardaigne & le prince de Liechtenſtein, il y fut réſolu de faire deux corps d'attaque; que l'un diviſé en deux détachemens paſſeroit l'Adda pour ſe préſenter, l'un vers le Crémonois, à Lodi, & l'autre vers Pizzighitonne, à Codogno; que l'autre corps diviſé également en deux détachemens, paſſeroit le Po pour ſe préſenter partie à Guaſtalla, & partie à Reggio. Le général de Berenklau fut chargé du commandement du premier, & le général Brown du ſecond.

Le comte de Gages n'étoit point encore ſorti de Milan d'où l'artillerie achevoit de partir, & on étoit au 13 de mars jour de la naiſſance de l'archiduc Joſeph, aujourd'hui empereur. Le général Bardon qui commandoit dans le château en célébra la fête par une triple décharge de ſon canon. Deux jours après, comme c'étoit le jour de la naiſſance de l'infant, le duc de Modène voulut également célébrer celle de ce prince par une ſuperbe fête, qu'il donna & à laquelle toute la principale nobleſſe de la ville fut invitée. Le duc étoit logé dans la maiſon du comte Durini; rien ne pouvoit être imaginé de plus galant que cette fête. Dans la plus grande des ſalles, on dreſſa un théatre commode pour un nombreux orcheſtre,

& cette ſalle fut deſtinée pour le bal ; dans une autre grande ſalle on dreſſa une grande table où les deux princes à l'heure du ſouper devoient ſe mettre, & indiſtinctement les dames & les cavaliers juſqu'au nombre des couverts qui y étoient ; dans une troiſieme ſalle, on dreſſa de même une grande table couverte d'un tapis pour ceux qui préféreroient le plaiſir de jouer au pharaon à celui de manger ou de danſer ; dans les chambres attenantes aux ſalles, on avoit mis une quantité de petites tables pour jouer en cotterie à tel jeu de ſociété qu'on voudroit. Quand le ſouper des princes fut mis ſur la table l'ordre ſe donna d'aller aux tables des jeux de ſociété, & de ſervir à ſouper aux joueurs ſur leurs petites tables ; rien n'étoit plus commode, la grande table fut magnifiquement ſervie, & les petites tables avoient tout ce qu'on demandoit, chacun ſelon ſon gout.

On jouoit, on danſoit, on mangeoit, & tous également étoient au comble de la joye, quand après minuit on vint annoncer que l'ennemi avoit forcé le poſte de Marignano, & qu'il étoit à la porte de la ville. A ce mot d'ennemi prêt à entrer en ville, l'orcheſtre devint muet, danſeurs & joueurs ne penſerent qu'à ſortir au plus vite pour courir à pied s'enfermer chacun dans ſa

maiſon. L'infant partit de même à pied pour aller au palais y donner ſes ordres, & le duc de Modene ſe retira dans ſa chambre pour y faire empaqueter, ce qui y étoit de plus précieux.

La garniſon ayant pris les armes on l'a fit ſortir pour s'allonger ſur le chemin de Pavie ; à la pointe du jour l'infant & le duc de Modene étoient à cheval avec l'armée. Les équipages s'étant augmentés à Milan parce que chaque officier y avoit acheté. Il fallut s'arrêter ſur le chemin pour les laiſſer paſſer & pour leur faire prendre les devants.

Après avoir vû le déſordre avec lequel ſe termina cette belle fête, on pourra n'être pas fâché de voir une ſeconde fête auſſi pauvre que celle d'où on ſortoit étoit ſuperbe, & qui fit peut-être autant de plaiſir à l'infant que la magnificence bien imaginée, & bien réglée du duc de Modene.

La matinée étoit très-froide, l'infant le duc de Modene & nombre de généraux mirent pied à terre pendant qu'on faiſoit halte pour laiſſer paſſer les équipages, & ils entrerent dans une maiſon attenante au chemin où on fit du feu. J'étois avec le comte de Roſetti, écuyer de l'infant ; voyant une cabane de jardinier tout proche nous y al-

lames ; y ayant trouvé une jeune femme, on lui demanda ſi elle avoit quelque choſe à manger ? Elle répondit qu'elle avoit une douzaine d'œufs, on lui dit de les faire durcir puiſqu'elle avoit du feu, ce qu'elle fit auſſi-tôt ; elle n'avoit que du pain de millet & un petit baril de vin avec un pot pour en tirer & pour boire ſans verre. Les œufs étant durs, furent ſervis ſur le fond d'un petit tonneau vuide ; ayant demandé du ſel, cette femme en apporta ſur un morceau de planche en guiſe d'aſſiette, & ce ſel étoit de couleur de ſuye de cheminée ; nous écaillions nos œufs en riant, quand l'infant ſe préſenta tenant ſous le bras don Manuel Ponze aujourd'hui duc de Bagnos ; ha ! ha ! dit ce prince, vous mangez des œufs ſans m'en donner ? Monſeigneur, lui répondis-je, ſi vous voulez être des nôtres vous ſavez que vous êtes le maître. J'en mangerai repartit-il, & auſſi-tôt je lui préſentai l'œuf que j'avois écallé ; il gratta avec ſon couteau la croute du pain de millet, il lava avec le vin le pot, & la femme le remplit ; il falloit boire les uns après les autres, & chacun en rioit. La femme qui parut charmée de cette bonne humeur ſe montroit toute joyeuſe, elle rempliſſoit le pot quand elle le voyoit vuide, & elle rioit autant que

les autres ; lui ayant demandé qui de ces beaux jeunes hommes lui plaiſoit le plus, elle montra tout naïvement l'infant. Ce prince qui étoit la politeſſe même, lui dit ce qui pouvoit ſe dire de plus obligeant, & cette femme répondit avec l'innocence de la nature. Don Manuel Ponze paroiſſant jaloux de la préférence, cette femme ne ſe demonta point & elle s'en tint à ſon choix ; l'infant étoit toujours plus content, & il rioit de tout ſon cœur en diſant des gentilleſſes, auxquelles cette femme continuoit de répondre, avec ſon innocente naïveté. On jouiſſoit de ce doux paſſe-tems quand le comte Roſetti eut l'indiſcretion de dire, mais ſi ce beau jeune homme étoit votre prince ? Mon prince reprit elle toute frappée ? Dès ce moment il ne fut plus poſſible de lui faire dire une parole. Le prince lui mit en main une piece de quatre piſtoles d'Eſpagne. Elle regarda cette piece & l'infant, mais elle ne put proférer un ſeul mot. Le prince gronda Roſetti de ſon indiſcrétion ; nous laiſſames cette pauvre femme dans ſon étonnement & nous allames rejoindre les autres, à qui l'infant dit qu'il ne ſe ſouvenoit point d'avoir eu autant de plaiſir qu'il venoit d'en avoir.

Nous montâmes à cheval & le ſoir nous

arrivâmes à la chartreuſe où l'armée campa dans les dehors.

Ce fut en arrivant qu'on apprit que le lieutenant-général don Joſeph Aramburu, qui commandoit toute la rive de l'Adda, au premier avis qu'il avoit eu de la marche des Autrichiens vers Lodi, en avoit honteuſement pris l'alarme; que ſans les laiſſer approcher, & ſans en ſavoir le nombre, il avoit ramaſſé tous ſes poſtes pour ſe retirer vers Plaiſance, où on avoit un pont ſur le Po; qu'il en avoit été de même des poſtes de Codogno vers Pizzightonne, qui s'étoient retirés avec la même précipitation pour ſe refugier également à Plaiſance.

Le comte Caraffa, colonel du régiment des Albanois, au ſervice du roi des deux Siciles, étoit commandant de Guaſtalla; il informoit réguliérement le duc de la Vieuville commandant général de l'armée de Naples de tout ce qui ſe paſſoit du côté du Mantouan, & il lui apprit que l'ennemi avoit jetté un pont ſur le Po à Borgoforte; il fit ſavoir en même tems qu'il avoit envoyé un officier de ſa garniſon à Parme, pour donner avis au marquis de Caſtelar que l'ennemi avoit commencé à paſſer le Po, ſur ce pont, & que quelques-uns de ſes partis s'étoient avancés juſqu'à Luzzara; mais que cet officier arri-

vé à Parme avoit trouvé ce général donnant un concert, & lui-même jouant, d'une groſſe baſſe de viole; que ſans perdre des yeux les notes de ſa muſique, il avoit incliné l'oreille pour entendre ce qu'il avoit à lui dire, & que ſans ceſſer de faire remuer ſon archet, il avoit ſuccintement répondu *che ſi defienda*; que l'officier lui ayant réparti qu'il n'étoit pas en force pour ſe défendre, ce général avoit répété *che ſi defienda*, & que l'officier étoit revenu avec cette réponſe. Le comte Caraffa, voyant que dans l'état où étoit Guaſtalla, il n'y avoit aucun moyen de s'y défendre contre un ennemi bien ſupérieur, qui commençoit à l'envelopper crut qu'il convenoit d'abandonner cette place, avant que d'être coupé. Il ſortit donc le matin du 26 mars; mais il trouva le général Nadaſti qui avoit fait le tour pour arriver à Croſtolo & ſaigner cette riviere, ce qui inonda le pays & l'obligea de rentrer en ville. Dans cette extrémité il fit aſſembler tous les officiers de ſon détachement pour tenir un conſeil de guerre; il fut décidé unanimément qu'il falloit au plus vite capituler; à cet effet le matin du 27 le colonel Cochiglia, & le major Monteſoro furent envoyés au général Roth qui ne voulut accorder d'autres conditions que d'être tous

faits prisonniers de guerre. La garnison consistoit en trois bataillons, un du régiment du roi de Naples, un de Macédoine autrement dit des Albanois, & un de Besler, avec un escadron de cavalerie. Les soldats furent envoyés à Mantoue & les officiers relachés sur leur parole.

Le comte Boselli qui commandoit à Reggio, évacua cette place aux approches des généraux Lucheſi & Novati, que le général Brown commandant en chef avoit détachés vers la Secchia; il fut si pressé de se refugier dans Parme, qu'il laissa le pont de la Linsa sans le détruire & sans y poster aucune garde. De son côté le marquis de Castelar à la pointe du jour du 26 étoit parti de Parme avec une partie de sa garnison, pour se porter à Gualtieri, où il vit arriver en désordre, le régiment de cavalerie de Roussillon, qui avec le régiment Suisse de Reding avoit soutenu l'attaque du Crostolo, contre le général Nadasti. Le colonel Reding voyant son régiment taillé en pieces, & lui obligé de rester blessé sur le chemin recommanda de sauver les drapeaux; on se battit de rue en rue à Gualtieri; mais sur l'avis qui vint au marquis de Castelar que le pont de la Linsa n'étoit point gardé, ce général y envoya cinquante dragons qui fu-

rent taillés en pieces; craignant alors d'être coupé, il regagna Parme où il fut joint par le marquis de Tobin, que le comte de Gages y envoya avec un détachement.

Conſeil de Guerre du 21 Mars à la Chartreuſe de Pavie.

Dans ce conſeil de guerre qui ſe tint dans l'appartement de l'infant, il fut décidé qu'il falloit abandonner Pavie, paſſer au plus vite le Po, dont on romproit enſuite le pont: qu'on marcheroit après cela à Plaiſance, où on laiſſeroit une forte garniſon, & qu'on iroit à Parme où le fort de l'ennemi paroiſſoit vouloir ſe porter. En conſéquence le 22 l'armée ſe mit en marche & les équipages eurent ordre de paſſer le pont pendant la nuit; mais il auroit été mieux de faire paſſer l'armée d'abord, & enſuite les équipages avec une arriere garde qui auroit été chargée de rompre le pont.

Il eſt inconteſtable qu'il vaut mieux ſacrifier les équipages pour le bien d'une armée que de les ſauver aux dépens de l'armée; mais le comte de Gages l'entendit tout autrement & les affaires n'en allerent pas mieux. N'y ayant jamais eu aucun ordre pour la marche des équipages & tout étant à

la diſcretion des valets, il arriva dans cette ſoirée ce qui étoit arrivé le 7 février 1743, au paſſage du Panaro & qui occaſionna la bataille de Campo-Santo à laquelle on ne s'attendoit point. Les valets, & les bêtes de charge s'accumulerent au pont, les premiers criant, & ſe battant pour paſſer s'empêchoient les uns & les autres de gagner le pont, de maniere que la ſoirée & la nuit ſe paſſerent dans ce tintamare & qu'à midi du 23, il reſtoit encore plus d'un tiers des équipages à paſſer.

L'armée étoit ſous les armes, forcée à attendre que le pont fut libre; l'infant & le duc de Modene voulurent prendre les devans; il fallut que les gardes du corps écartaſſent les valets à coups de ſabre pour faire ouvrir le paſſage. Depuis le 20, qu'on étoit ſorti de Milan le tems avoit été ſerein, mais dans la nuit du 23 au 24, il fit une pluye de déluge. Les équipages ayant achevé de paſſer le pont, tout de ſuite l'armée le paſſa, & au matin le pont fut rompu. Tout le terrein de la Pancarana au-delà du Po, que les débordemens du fleuve rendoient naturellement marécageux devint un bourbier; on peut juger ce que les équipages, la cavalerie, & ſur-tout l'infanterie eurent à ſouffrir pour s'en tirer, & c'eſt ce

qui ne ſeroit pas arrivé ſi on avoit fait plus de diligence, auſſi l'état de l'armée en arrivant à Caſtel San-Giovani ne pouvoit être plus pitoyable, ce n'étoit cependant qu'une marche de 18 milles. Le fort de la pluye ayant été vers les Apennins, il fut jugé que la Trebia qui en ſort, auroit de l'eau, & que s'il étoit poſſible que la cavalerie put paſſer aux gués, il n'en ſeroit pas de même de l'infanterie, pour laquelle il faudroit un pont; on fit venir de Plaiſance tout ce qui étoit néceſſaire pour le conſtruire. Dans la nuit du 24 au 25 tout arriva à la Trébia; le quartier-maître la Ferriere partit le 25 de bon matin de Caſtel San-Giovani avec ſes ingénieurs; y étant arrivé de très-bonne heure, ce chef ordonna qu'on commençat l'ouvrage. Le nommé Ventura Poledry qui tenoit le bac dans cet endroit, s'étant aviſé de dire à ce chef du génie, que ſi l'eau croiſſoit, comme il étoit à craindre, le pont qui ſe faiſoit ne ſeroit pas tenable; au lieu d'écouter cet homme qui connoiſſoit la riviere, & de lui ſavoir gré de l'avis qu'il donnoit, cet orgueilleux chef déchargea ſa bile contre ce pauvre homme, qui reſta tout confus; il eſt vrai que s'il y a du plaiſir à être vengé Poledry en eut un très-grand, car la Trebia le vengea en plein.

Heureuſement dans la matinée du 25 le tems ſe remit au beau, & la premiere ligne arriva de bonne heure à la Trebia. La cavalerie, & ce qu'il y avoit d'équipages paſſerent aux gués, & la premiere ligne d'infanterie ſur le pont. L'infant, le duc de Modene & le comte de Gages eurent à peine paſſé que la riviere emportât le pont. Ainſi la ſeconde ligne ſe vit forcée à reſter ſur le bord de la riviere, à la grande confuſion de la Ferriere & de ſes ingénieurs. Le comte de Gages ayant ordonné de conſtruire au plus vite un ſecond pont & ſe perſuadant que dans l'après midi du 25 pendant la nuit, ou tout au plus dans la journée du 26, ce pont ſeroit conſtruit, il donna ordre à don Angelo Vieugna, gouverneur de Plaiſance, de veiller ſur cet ouvrage ; mais ſoit inhabileté de ce gouverneur, ſoit par la difficulté de ramaſſer le nombre ſuffiſant de bateaux, ce pont ne put être achevé que vers le ſoir du 28. Ainſi cette ſeconde ligne reſta trois jours & trois nuits à ſe promener ſur le bord de la riviere.

Voyons maintenant ce que le prince de Liechtenſtein faiſoit pendant ce tems-là. Ce prince ne fut pas plutôt informé que l'armée d'Eſpagne partoit de Milan, qu'il prit congé du roi de Sardaigne ; il avoit abandon-

né le Mont-ferrât & le Novarois, il avoit traverſé le Milanois, & il avoit fait ſa jonction avec le corps du général de Berenklau, dans le Lodeſan, d'où continuant ſa marche, il arriva dans le Parmeſan. Voyant le comte de Gages pouſſer en avant juſqu'à Borgo-San-Donino, il fit ſerrer Parme très-étroitement, &, il étendit ſon armée le long du Taro. Le 30 mars l'armée Eſpagnole partit de Borgo-San-Donino, pour ſe porter à Sanguinaro, chétif village ſur la voye Emilienne, où il n'y a que quelques pauvres maiſons & un très-mauvais cabaret dont la meilleure chambre fut deſtinée à l'infant pour logement; le veſtibule, & un petit corridor ſervoient de chambres à coucher pour ceux qui appartenoient à ce prince, & le duc de Modene eut pour logement la petite égliſe de la commanderie de Malthe. Les autres maiſons furent pour les généraux. Le camp fut tracé en avant de ce village ſur un terrein ſemé de fèves & ſur des prairies. Les grandes gardes s'établirent en lignes ſur le bord de la riviere. Cependant les Autrichiens détachoient des partis d'huſſards qui paſſoient hardiment la riviere, pour reveiller, ou pour ſurprendre les grandes gardes, ce qui cauſoit au camp de fréquentes allarmes; le tems s'étant mis à la pluye

le Taro ſe déborda & ne fut plus paſſable ; tout le terrein du camp devint un bourbier, où gens & bêtes étoient très-mal à leur aiſe, ce qui occaſionna des maladies qui affoiblirent l'armée.

Après avoir beaucoup ſouffert pendant trois ſemaines dans ce camp, le comte de Gages parut ſe réveiller. Il profita d'un jour qu'il pleuvoit à verſe pour expédier à pied trois officiers d'élite, jeunes & vigoureux, afin de ſe gliſſer ſéparement entre les poſtes ennemis du côté de Fornovo, pour pénétrer à Parme & pour dire de bouche au marquis de Caſtelar d'évacuer cette ville, en ſortant par les derrieres, qui étoient moins gardés, de forcer les poſtes qui ſe trouveroient ſur la route qui conduit à la tour de la Muzzana, de paſſer enſuite la Bagance, de monter à Bercetto, de deſcendre au Taro pour paſſer cette riviere ſur le pont qui eſt à Borgo-val-di-Taro, & de s'incorporer avec l'armée vers Fiorenzola, ou vers Plaiſance. Les trois officiers à qui il ne s'étoit point donné d'ordre par écrit, crainte d'être pris & d'être fouillés, pénétrerent heureuſement & dirent au marquis de Caſtelar ce qu'ils avoient été chargés de dire en ajoutant, que s'il tardoit il ſeroit abandonné.

Sortie

Sortie du marquis de Caſtelar de la ville de Parme.

Décampement de Sanguinaro.

La nuit du 19 au 20 avril après un conſeil de guerre où les diſpoſitions ſe réglerent, la troupe du marquis de Caſtelar ſortit de Parme par la porte de St. Michel. Le marquis Tobin qui marchoit en téte avec les grenadiers, ayant trouvé à un mille de la ville, ſur le chemin qui conduit à la tour de Mulazzano, une coupure gardée par un poſte de cavalerie & d'infanterie, il jetta de droite & de gauche dans les champs, des grenadiers qui ſans tirer ſe précipiterent ſur ce poſte qui prit la fuite, & les fuyards apprirent au camp que les Eſpagnols s'échappoient; ſur cette nouvelle le prince de Liechtenſtein fit au plus vite détacher des partis d'huſſards & de troupes irrégulieres, qui ſe mirent aux trouſſes des Eſpagnols. Si le marquis de Caſtelar ne ſe fut occupé que du ſoin de forcer ſa marche, & de gagner pays, il pouvoit le même jour paſſer la Bagance qui étoit à ſec, & occuper les hauteurs de Bercetto, d'où après quelque halte il deſcendoit au Taro, & il paſſoit le pont de Borgo-val-di-Taro, ce qui en tout ne

faiſoit qu'une quarantaine de milles, & c'étoit ce que la circonſtance actuelle l'obligeoit de faire, puiſqu'après avoir paſſé la tour de Mulazzano, il ſe mettoit à couvert par cette riviere, & il étoit à portée d'être protégé par l'armée : au lieu de cela, il voulut faire attaquer ſans artillerie une maiſon forte & bien gardée, qui étoit au pied de la montée de la tour de Mulazzano. Le marquis Tobin fit ce qu'il put pour le diſſuader de cette réſolution, & il s'offrit de contenir cette maiſon pendant que la troupe paſſeroit. Ce chef commanda avec arrogance l'attaque en diſant qu'il vouloit être obéi. Le marquis Tobin fut obligé d'attaquer; le feu des deux partis fut des plus vifs ; mais la troupe que le prince de Liechtenſtein avoit détachée de ſon camp ſurvenant, il fallut renoncer à l'entrepriſe ; le ſoldat ſe fatigua, les munitions ſe conſommerent, & il en coûta la vie au colonel don Joſeph del Ponte, & à un nombre d'autres braves officiers & ſoldats, ſans parler des bleſſés ; outre cela on perdit un tems précieux, mal-à-propos, ce qui fut cauſe qu'on reſtât la nuit ſur la hauteur de la tour de Mulazzano, où il y a un village. Le prince de Liechtenſtein ayant jugé que l'intention du marquis de Caſtelar étoit de gagner le pont de Borgo-

val-di-Taro, détacha une partie de ſon armée pour Fornovo, afin d'occuper les hauteurs de Bercetto, qui barroit le paſſage du Taro. Le matin du 21, le marquis de Caſtelar ayant ordonné la marche, ſon avant-garde qui avoit paſſé la Bagance, lui envoya dire que les hauteurs étoient occupées. Ce général n'étoit pas encore entiérement ſorti du camp, où il avoit paſſé la nuit. La crainte que les partis qui avoient ſecouru la maiſon forte qu'il avoit fait attaquer, ne vinſſent à s'emparer de la hauteur où il étoit, ce qui le mettoit entre deux feux & rendoit ſa perte inévitable, il fit rappeller l'avant-garde, & le 21 ſe paſſa dans la même poſition où il s'étoit mis la veille. Dans une pareille extrémité qui ne pouvoit être plus grande, il fallut ſe réſoudre à prendre un parti. De tous côtés on ne voyoit que des déſerts affreux, que des têtes de montagnes couvertes de neige, on avoit l'ennemi en queue, & en flanc; cependant au riſque de tous les périls, il fallut prendre la route de Caſtel-Novo, de Culana, de Cerreto, de Salalva, pour deſcendre à Sarzane. La nuit du 22 au 23 on entreprit cette déſaſtreuſe marche; la troupe ſe diviſa en deux colonnes, une paſſa par le village de Sibiano, l'autre par celui de Nivia-

no, & le ſoir, l'une & l'autre arriverent à Caſtel-Novo; le jour d'après on marcha à Culana. Le pain manquoit, il fallut ſe ſervir de farine de chataignes qui fait la nourriture des gens du pays, & on ne put en amaſſer qu'en très-petite quantité, parce qu'on ne s'attendoit point à ce grand nombre d'hôtes; on arriva à Cerreto & à Salalva, harcelé par l'ennemi, qui étoit d'autant plus acharné, qu'il s'apperçut que les munitions de guerre manquoient; il crut même qu'au dernier paſſage de la Secchia ſur un pont de bois, il finiroit la deſtruction de la troupe; mais l'habileté du marquis Tobin ſut l'empêcher. Ce brave officier fit diſtribuer ce qui lui reſtoit de cartouches à une troupe qu'il fit mettre en parade à la tête du pont qu'il falloit paſſer, recommandant à l'officier qui la commandoit de faire un feu continuel, pendant que de droite & de gauche, favoriſé par des hayes & des foſſés, il fit coucher ventre à terre ſes grenadiers le ſabre à la main; il avoit donné ordre au commandant de la troupe de parade d'être attentif au ſignal qu'il feroit pour fuir précipitamment & en déſordre. Il s'étoit perſuadé que l'ennemi paſſeroit le pont avec d'autant plus de confiance qu'il jugeroit par cette fuite, que les munitions étoient entiérement épuiſées,

& en ce cas, comme cela arriva effectivement, les officiers qui commandoient les grenadiers couchés ventre à terre avoient ordre de ſe lever, & de faire jouer leurs ſabres. La feinte fuite fit que l'ennemi crut en effet que les cartouches manquoient, & qu'il n'y avoit plus rien à craindre de pourſuivre; dans cette perſuaſion, il paſſa confuſément le pont, alors les grenadiers ſe leverent, & ils ſabrerent avec d'autant plus d'acharnement qu'ils étoient déſeſperés. Voilà comme on ceſſa d'être inquieté par l'ennemi. Le 27 avril on arriva à Sarzane; on peut ſe figurer dans quel triſte état, ayant eu une pluye preſque continuelle, de ſorte que le ſoldat étoit ſans ſouliers, & exténué de fatigue.

On ſut le 20 avril au camp de Sanguinaro que le marquis de Caſtelar étoit enfin ſorti de Parme, & on s'attendoit le 21 à apprendre ſon arrivée en-deçà du Taro, après avoir paſſé le pont à Borgo-val-di-Taro; cette journée s'étant paſſée ſans qu'on en eut aucune nouvelle, le matin du 22 on dépêcha des officiers vers les montagnes de Borgo-val-di-Taro; ſurpris de n'en rien apprendre ces officiers gagnerent à prix d'argent des payſans qui grimperent à travers les monts, & qui retournerent avec la nouvelle

de ce qui en étoit, touchant la marche du marquis vers Sarzane.

Le prince de Liechtenſtein n'attendit que le retour de ſes troupes pour paſſer le Taro. Il s'étoit emparé du château de Parme, où il trouva douze groſſes pieces de canon, treize de moindre calibre, trois mortiers, avec leurs munitions. La garniſon & les malades qui y étoient furent faits priſonniers de guerre, & par un acte de clémence de l'impératrice-reine, on pardonna aux habitans les tranſports de la joye immodérée qu'ils avoient fait éclater à l'arrivée des Eſpagnols. Le 29 au ſoir ce prince s'étant diſpoſé à paſſer la riviere qui étoit toute guéable, les fourrageurs de l'armée Eſpagnole ne furent pas plutôt retournés au camp qu'il leur fallut jetter leurs trouſſes pour ne penſer qu'à partir, & la retraite qui ſe battit au camp ſervit de générale. Toute l'armée s'étant miſe en marche, on paſſa de nuit par Borgo-San-Donino, & on alla camper en avant de Fiorenzola, où dans la matinée le général Nadaſti donna une allarme qui ne ceſſa que quand on le vit ſe replier ſur ſes derrieres. On continua de marcher le jour ſuivant, & les équipages eurent ordre de prendre les devants. La journée ne pouvoit être plus belle & on étoit arrivé ſans mal-encon-

tre à Fiorenzola diſtante de 8 milles du pont de la Nura où l'armée devoit paſſer la nuit. Dans cette courte diſtance il ſe trouve de droite & de gauche une multitude de chemins de traverſe, qui d'une part conduiſent au Po, & de l'autre vers les Apennins. En ordonnant aux équipages de prendre les devants il falloit leur donner une eſcorte, & envoyer des piquets de cavalerie, ou d'infanterie à l'entrée des chemins de traverſe. Mais le comte de Gages n'y ayant point penſé, il arriva qu'à un de ces chemins de traverſe, vers l'égliſe de la Madona de Rovelet, diſtante de quatre milles de Fiorenzola, une compagnie d'huſſards du comte de Schullembourg, ſe précipitât ſur la colonne des équipages & enléva l'argenterie du duc de Modene. Le duc écrivit à ſon beau-frere le prince de Darmſtadt qui réſidoit avec ſa princeſſe à Borgo-San-Donino, & il le chargea de prier le prince de Liechtenſtein de lui faire rendre ſon argenterie, dont il offroit de payer la valeur. Le prince de Liechtenſtein ordonna fort poliment, qu'on fit la recherche de cette argenterie pour la faire rendre comme il convenoit; mais à peine fut elle priſe, qu'elle fut envoyée par le Po à Veniſe où étoit le vieux comte de Schullembourg gé-

néral des armées de la république. Il invita à dîner les princeſſes de Modene, & fit pompeuſement ſervir dans l'argenterie de leur frere, ce qui ne fut approuvé de perſonne. Du reſte la marche de l'armée ſe fit tranquillement, il n'y eut que l'arriere-garde qui fut expoſée à ſouffrir des huées, & des avanies de l'avant-garde Autrichienne, qui n'étant pas compoſée de gens auſſi ſobres que les Eſpagnols, avoient bû copieuſement dans les caves. Cependant on trouva le moyen de leur faire changer de ton de voix; arrivant au pont de la Nura qui étant étroit forme un défilé, après que l'armée fut paſſée, le maréchal de camp Wirtz qui avec le lieutenant-général marquis de Pignatelli commandoient l'arriere-garde, firent cacher des compagnies de grenadiers derriere des maiſons qui ſont en avant de l'entrée du pont; cette avant-garde croyant culbuter dans la riviere la queue de l'arriere-garde ennemie, s'avança juſqu'aux maiſons d'où les grenadiers ſe montrerent pour faire leur décharge, qui en étendit un bon nombre ſur le carreau.

Surpriſe de Codogno 1 *Mai.*

Dès que le général Aramburu eut évacué

le Lodesan, en laissant à découvert Milan avec l'infant & ce qu'il y avoit de troupes, le major-général Gros fut envoyé à Codogno avec un corps de quatre mille Autrichiens, tant pour couvrir le Lodesan que pour être à portée d'opérer du côté de Plaisance & d'observer ce qui s'y feroit. Le comte de Gages ne voyant d'autre réfuge que Plaisance, le voisinage de Codogno qui n'est qu'à huit petits milles de cette ville, lui donna de l'inquiétude; voulant s'en délivrer il pensa à en débusquer les Autrichiens, pour cet effet il ordonna au lieutenant-général marquis de Pignatelli, qui avoit commandé l'arriere-garde avec le maréchal de camp Wirtz de pousser en avant le même soir, d'aller à Plaisance distante de quatre petits milles, où il devoit prendre du pain & de l'avoine, après quoi il lui étoit enjoint de marcher pendant la nuit pour arriver au lever de l'aurore à Codogno & y surprendre les Autrichiens. Le marquis, arriva de bonne heure à Plaisance; étant entré dans cette ville par la porte de St. Lazare, il la traversa, & il marcha en droiture à celle du Po par où il sortit sans s'arrêter. Le chemin, qui de cette porte conduit au fleuve, forme une digue, qui à droite & à gauche a des prairies où la troupe descen-

dit pour faire paître les chevaux, & les ſoldats fatigués du travail du jour s'endormirent en attendant l'heure de la diſtribution du pain & de l'ayoine. Le prince de Liechtenſtein avoit expédié un officier au général Groſs pour lui ordonner d'avoir l'œil au guet crainte d'être attaqué, comme il venoit d'être informé, qu'on s'y diſpoſoit, & ce même avis lui fut confirmé par un nombre concerté de fuſées qui ſe tirerent de la ville même de Plaiſance. Le général Groſs qui auroit dû couper les canaux, ſe contenta pendant la nuit de faire mettre ſa troupe ſous les armes, & elle y fut toute la nuit, ſans que rien ſe préſentât. A la pointe du jour il fit partir ſes batteurs d'eſtrade qui vinrent lui rapporter qu'on ne voyoit aucun mouvement ni du côté de la ville, ni de celui du pont; il alla lui-même à la découverte, mais la rive de l'autre côté du fleuve étant garnie de hauts peupliers, le chemin qui de la porte de la ville menoit au Po, formant une digue élevée au-deſſus des prairies, & la voyant vuide, parce que les chevaux paiſſoient & les ſoldats étoient couchés à terre, tout paroiſſoit tranquille. Ce général jugea ſelon les régles du métier de la guerre qu'il n'étoit pas poſſible, ou croyable qu'on put penſer à ſurprendre un poſte

en plein jour & croyant n'avoir rien à craindre pour Codogno, après avoir tenu ſa troupe toute la nuit, & toute la matinée ſous les armes, il lui ordonna d'aller au quartier pour y dormir, & lui-même alla au palais Trivulſi, où il étoit logé pour ſe mettre au lit. Les Eſpagnols n'ayant reçu le pain & l'avoine que vers les ſept heures du matin, ne purent partir qu'à huit. Le marquis ayant paſſé le Po ne put s'étendre à cauſe des rizieres, ce qui l'obligea de marcher ſur une ſeule colonne, dont un corps de dragons en maniere de batteurs d'eſtrade, formoit la tête. Arrivés à la vue de Fombio ils furent découverts par un poſte d'huſſards, que le comte Groſs y avoit laiſſé. L'officier qui y commandoit dépêcha au plus vite à Codogno un des huſſards, pour dire au général que l'armée paroiſſoit, & il monta lui-même à cheval avec le reſte de ſa troupe. L'huſſard qui courut à Codogno fit reveiller le général & lui ayant dit que l'ennemi s'étoit montré ſur le chemin & qu'il s'avançoit, il ſe mit en colere contre l'huſſard, & lui dit que l'officier qui l'avoit envoyé étoit un fou. Il n'avoit pas fini ſes invectives qu'on vint lui annoncer que les Eſpagnols étoient dans Codogno, & il entendit tirer contre eux les cinq pieces de

canon qu'il avoit fait placer à la maiſon de ville, pour enfiler la grand'rue qui aboutiſſoit à la porte d'entrée. En effet le poſte d'huſſards de Fombio voyant les dragons s'avancer ſur lui, avoit tourné bride pour ſe retirer à Codogno. Les dragons Eſpagnols bien montés, les pourſuivirent vivement. L'infanterie qui ſuivoit doubla le pas. Les dragons pour ſe mettre à couvert du canon ſortirent de la grand'rue pour pénétrer par une autre. Un détachement des gardes Wallones étant entré dans cette rue, Deſcalſi qui étoit aide-major, voyant qu'elle faiſoit un coude dans le milieu, fit ranger ſes ſoldats contre les maiſons, & les fit avancer à couvert de ce coude qui les garantiſſoit de la direction des boulets; arrivé à portée de pouvoir tirer ſur les canoniers, il fit occuper les maiſons pour les faire canarder par les fenêtres, les canoniers abandonnerent leurs cinq pieces, que Deſcalſi fit auſſi-tôt tourner contre la grande place, où ſont l'égliſe principale & le palais Trivulſi.

Les Autrichiens qui s'étoient formés à la hâte ſur cette place, en ſortant du quartier, voyant les canons braqués contr'eux, jetterent leurs armes pour s'enfuir de tous côtés, & le plus grand nombre ſe ſauva dans l'égliſe.

Deſcalſi ayant fait occuper le débouché de la rue par une troupe de ſoldats, s'avança vers le palais Trivulſi, & fit ſommer le comte Groſs, qui ſe rendit priſonnier avec tout ſon monde.

Le marquis de Pignatelli & le maréchal de camp Wirtz qui ſurvinrent n'eurent qu'à ratifier les articles de la capitulation. Voilà comment une entrepriſe qui auroit peut-être échoué, ſi elle avoit été faite de nuit comme elle devoit ſe faire, réuſſit en plein jour.

Le comte de Gages ayant eu avis du bon ſuccès de l'entrepriſe de Codogno, le matin du 2 mai, fit partir l'armée du pont de la Nura; la diſtance juſqu'à Plaiſance, n'étant que de quatre petits milles, on y arriva de très-bonne heure, & l'armée campa dans les dehors au-delà du Riſiuto, qui eſt un torrent qui coule autour de la partie ſupérieure de la ville. L'artillerie deſtinée pour le ſiége du château de Milan fut placée en batterie ſur les remparts, & on mit du monde dans le collége de ſaint Lazare pour ſervir de poſte avancé.

La premiere choſe que fit le prince de Liechtenſtein, fut de reprendre le poſte de Codogno, que le comte de Gages avoit fait abandonner, pour ne point être obligé de le ſoutenir.

Il y envoya le général Roth avec quatre mille hommes, après quoi il fit venir de Parme ſon train d'artillerie; ainſi ce ne fut que le 11 mai qu'il paſſa la Nura, & pendant ces ſept jours le comte de Gages ne penſa point à faire enlever les vivres de la campagne, pour avitailler la ville & pour ne les pas laiſſer à l'ennemi, ce qui étoit une faute capitale & qui fut vivement ſentie peu après. Le collége de St. Lazare couvrant la ville & bordant le grand chemin qui y conduit, le prince de Liechtenſtein réſolût de débuter par s'en rendre maître.

Ce collége ayant été bâti & fondé pour y loger cinquante-quatre écoliers, qui ſont habillés, nourris & inſtruits gratuitement, nous croyons devoir dire quelque choſe ici de ſon fondateur le célèbre cardinal Albéroni. Son article fera pendant à celui du cardinal de Fleury ſon contemporain & comme lui premier miniſtre d'une grande monarchie.

Hiſtoire & élévation du cardinal Albéroni.

Jules Albéroni étoit fils d'un pauvre jardinier de Plaiſance; les Barnabites lui enſeignerent le latin par charité; étant devenu prêtre M. Barni évêque de cette ville le fit

curé de la paroiſſe de St. Lazare où il étoit né; mais les paroiſſiens ne le croyant pas aſſez noble pour les confeſſer, & les abſoudre, refuſerent de l'accepter; l'évêque piqué l'envoya avec ſes neveux à Rome, où il apprit la langue françoiſe; il étoit chapelain de M. de Roncaviere, évêque de Borgo-San-Donino, quand le duc de Vendôme fut envoyé pour commander l'armée Françoiſe en Italie.

Ce général ayant beſoin d'un ſujet qui poſſédât la langue Françoiſe & l'Italienne, l'évêque Roncaviere lui donna Albéroni qu'il reçut avec plaiſir.

Ce prince en 1709 étant paſſé en Eſpagne pour commander l'armée de Philippe V, l'Abbé Albéroni le ſuivit, il mérita la confiance de ce général, & il lui fut fidélement attaché juſqu'à ſa mort en 1712.

La princeſſe des Urſins qui avoit un très-grand aſcendant ſur l'eſprit de la reine Louiſe-Gabrielle de Savoye, étoit ennemie du duc par un eſprit de cour & pour mieux plaire à la reine; elle voulut enſuite avoir auprès d'elle l'abbé Albéroni auſſi-tôt qu'elle le vit ſans protecteur, dans l'eſpérance qu'elle découvriroit par ſon moyen les ſecrets du duc de Vendôme; mais Albéroni qui étoit plus ruſé qu'elle, ſans trahir ſon bienfaiteur ſût la

captiver au point que la reine étant morte en 1714, & s'agiſſant de marier Philippe V, elle envoya Albéroni à Parme pour étudier le génie & le caractere de la princeſſe Eliſabeth Farnèſe, fille du duc Odoard, afin de ſavoir ſi cette princeſſe, devenant reine, ſeroit d'humeur à lui continuer le même crédit qu'elle avoit eû ſur l'eſprit de la défunte; mais elle fut dupe de ſon négociateur qui s'entendit avec la jeune princeſſe; Eliſabeth fut reine, & la princeſſe des Urſins fut diſgraciée & renvoyée.

L'abbé Albéroni devenu cardinal & premier miniſtre d'Eſpagne, connoiſſant combien la plus riante fortune eſt inconſtante ne s'oublia pas; il amaſſa des tréſors, & par une ſage prévoyance il les fit paſſer en lieu de ſureté, & les ſuivit lorſque ſes intrigues pour brouiller les deux cours de Verſailles & de Madrid n'ayant pas eû un heureux ſuccès, il fut obligé de quitter l'Eſpagne.

Poſſeſſeur de richeſſes immenſes il s'en ſervit, non pour illuſtrer des neveux, mais pour faire une fondation qui tranſmit ſon nom à la poſtérité, ce qui n'eſt jamais entré dans la petite ame du cardinal de Fleury.

La fondation du cardinal Albéroni manqua d'être détruite de fond en comble par un-

un ſtratagême de guerre. Le comte de Gages fit remplir les ſouterreins de barils de poudre, avec ordre au commandant de la troupe qui y étoit, d'en ſortir à l'approche des Autrichiens, dans l'idée qu'il avoit que l'avant-garde de l'armée ennemie ſe hâteroit de s'emparer de ce collége & qu'au moyen de mêches allumées, le collége ſautant en l'air, tous les Autrichiens qui y ſeroient, périroient.

En conſéquence le 11 mai le brigadier don Ignacio Bagot qui commandoit dans le collége, voyant approcher les Autrichiens ſortit ſelon l'ordre qu'il en avoit, après avoir mis le feu aux mêches qui communiquoient aux poudres.

Heureuſement pour le collége, le prêtre Juvenoly, qui en étoit chapelain, découvrit ce qui s'étoit préparé, & il ne vit pas plutôt les Eſpagnols hors de la porte du collége qu'il courut couper le Riel petit torrent qui ſort de la Nura, & qu'il en fit entrer l'eau dans les ſouterreins. Pendant que Bagot & les Autrichiens ſe ſaluoient réciproquement à coups de fuſil, le comte de Gages, & l'ingénieur-général la Ferriere, étoient ſur le baſtion de la porte de St. Lazare, pour avoir le plaiſir de voir ſauter en l'air le collége & les Autrichiens. Mais leur

confuſion fut auſſi grande que leur dépit, car les poudres étant mouillées, il n'y eut qu'un baril qui prit feu, & le collége ne ſouffrit qu'une crevaſſe dans une voute.

L'infant, le duc de Modene, ni aucun des généraux & des officiers ne ſavoient rien de cette ingénieuſe idée; quand elle s'éventa, chacun en parla à ſa mode. Après la priſe du collége le prince de Liechtenſtein avoit fait camper ſon armée en demi cercle ſur une ligne de circonvallation de 15 milles, qui enveloppoit entiérement la ville du côté de la plaine; ſa droite étoit appuiée au Po-morto où eſt la Madona de Limoſe, & ſa gauche à la Trebia; tous les chemins & les avenues qui aboutiſſoient à la ville furent coupés & barricadés; outre cela on creuſa en avant de larges foſſés remplis de pieux, dont la pointe bien affilée en haut étoit couverte de terre à ras du terrein naturel, de maniere que ſi la cavalerie Eſpagnole, redoutable par ſa légéreté, y paſſoit ſans y prendre garde, les chevaux ſe ſeroient trouvés empâlés.

Des batteries de canons & de mortiers furent établies dans les endroits les plus propres, & cette longue circonvallation étoit encore garnie de redoutes.

Le général Roth à qui le poſte de Co-

dogno fut confié eut ordre d'avoir l'œil ſur le Po, de reconnoître les bateaux qui y paſſoient, & de couler à fond avec ſon canon ceux qui refuſeroient de ſe faire reconnoître; de maniere qu'il ne reſtoit plus de paſſage libre que le chemin de la porte de St. Antoine qui va à Caſtel-San-Giovani, & les huſſards étoient d'autant plus avides de le battre, que chaque jour ils y faiſoient des captures de vivres & de fourrages.

Informé du jour que le marquis de Caſtelar deſcendoit des montagnes de Genes par la Trebia, pour s'incorporer avec l'armée, le comte de Gages crut que cette occaſion ne pouvoit-être plus favorable, pour reprendre Uſſolingo; il nomma le duc de la Vieuville, à qui il ordonna de marcher avec un gros détachement de cavalerie, & de grenadiers pour attaquer ce château, & il envoya ordre au marquis de Caſtelar de faire halte à la vue du même château, pendant que le duc en feroit le ſiége.

Mais le marquis de Caſtelar répondit que ſa troupe manquoit de tout, qu'il lui convenoit d'arriver au plus vite au camp pour ſe repoſer, ſe refaire & non pour travailler. Ainſi l'idée de reprendre Uſſolingo ne pouvant s'effectuer ſans la coopération

de ce marquis, le duc de la Vieuville fût rappellé au camp.

Le général Roth de ſon côté faiſoit battre la rive oppoſite du Po, où il avoit envoyé diverſes pieces de canon, pour couler à fond les bateaux & les moulins qui étoient ſur le fleuve, ce qui fit augmenter les clameurs de la ville, qui ne ſavoit plus où aller moudre, parce que les canaux des moulins étoient coupés.

Cependant le comte de Gages ne put ſe diſpenſer de donner part à la cour de l'état critique où ſe trouvoit l'armée ; ſur quoi Philippe V, qui en ignoroit le principe & la cauſe, écrivit à Louis XV, pour faire envoyer au maréchal de Maillebois l'ordre de ſe prêter à ce que ſon général de Gages pourroit demander pour le beſoin de ſon armée enfermée dans Plaiſance. M. de Maillebois ayant reçû des ordres en conſéquence, il envoya treize bataillons commandés par le lieutenant-général marquis de Mirepoix, en lui recommandant d'avoir l'œil ouvert & de ne pas trop ſe fier à un homme qu'il ſavoit ne point aimer la nation Françoiſe ; ce détachement étant arrivé à Caſtel-San-Giovani, le marquis dépêcha un de ſes officiers à M. de Gages pour lui demander ſes ordres, qui furent de venir à

Plaiſance, & de camper en-dehors de la porte de St. Antoine. Ces treize bataillons augmentant le nombre des bouches rendirent la diſette des vivres plus extrême ; dans ces fâcheuſes circonſtances le comte de Biancani crut ſe faire un grand mérite de s'offrir pour aller ſur les terres de la république de Veniſe faire des achats de bled, ce qui fut accepté avec plaiſir. On lui donna autant de lettres de change qu'il voulut ; maïs pour ſon malheur il oublia de prendre un brévet & l'uniforme d'officier, qui l'auroit fait reſpecter, quoique traître à ſa ſouveraine. Ce comte arrivé à crême ſe fia trop à l'hôte de l'auberge de l'archange qui le trahit ; ce perfide aubergiſte alla le vendre en Judas, à un parti d'huſſards, qui l'arrêta ſur une petite langue de terre qui ſépare le Milanois du territoire de la république. Cette perfidie ne fut pas longtems ſans porter la peine qu'elle méritoit, car un officier de la république tua cet homme, ſans qu'il s'en fit aucune recherche. Le comte ayant été conduit à Milan, on lui fit ſon procès, & il fut condamné à perdre la tête. Sa femme, fille unique d'un riche négociant, eut la généroſité d'offrir tout ſon bien pour lui ſauver la vie, mais la reine fut infléxible.

La capture du comte Biancani fut cauſe

qu'il fallut penſer à ſe procurer par la force, ce qu'on n'avoit pu faire avec l'argent ; la ville & l'armée criant également famine, le comte de Gages chercha à ſe procurer des vivres du Lodeſan ; mais pour cela il falloit attaquer le général Roth par ſes derrieres. La troupe nommée pour cette expédition paſſa le Po la nuit du 28 au 29 mai. S'étant enſuite partagée en deux colonnes, la premiere qui avoit un détour à faire prit ſa marche vers l'endroit où on avoit conſtruit un pont pendant la nuit, ſur la Mortiſa, & l'autre prit le chemin de Guarda-Miglio. Mais le général Roth auſſi alerte qu'il le devoit être, ne voulut pas qu'il lui arrivât ce qui étoit arrivé au général Groſs, qui s'étoit laiſſé prendre lui & ſa troupe. Ne ſe ſentant pas aſſez fort pour faire tête, il ſe replia ſur Codogno & paſſa l'Adda pour ſe mettre à couvert ſous le canon de Pizzighitone. Par-là Codogno & tout le Lodeſan ſe trouverent à découvert.

Les François & les Eſpagnols ſe répandirent de tous côtés, & ſans ſe laiſſer toucher par les plaintes, ni attendrir par les larmes, tout ce qui étoit bon à manger s'enléva, de même que les fourrages ; ce pillage dura pluſieurs jours, & tout s'envoya à Plaiſance. Ainſi des deux côtés du Po, les peu-

ples furent les victimes de la négligence, qu'on avoit eû de ne point introduire des vivres dans Plaiſance avant de s'y enfermer.

Le prince de Liechtenſtein ne crut pas devoir s'affoiblir pour s'oppoſer à ces ravages, ni pour reprendre Codogno, où les Eſpagnols établirent un poſte; il ne s'occupoit que du coup eſſentiel qui étoit de prendre la ville & l'armée par famine, car il penſa que les vivres qu'on avoit tiré du Lodeſan, ne pourroient pas nourrir longtems l'armée & les habitans, qui formoient une nombreuſe populace.

Le roi de Sardaigne qui avoit l'œil ſur le maréchal, le voyant partir de Novi, il alla prendre cette ville, à laquelle il impoſa une forte contribution, en compenſation de celles qu'on avoit exigées de ſes ſujets du Montferrat; il ſuivit enſuite les François de maniere qu'il n'y avoit que deux journées de marche entre lui & eux.

Au ſortir de la Stradella, le maréchal prit les devants de ſon armée pour aller à Caſtel-San-Giovani, où le marquis de Mirepoix devoit ſe trouver. On convint qu'il devenoit indiſpenſable de donner bataille, parce que le roi de Sardaigne s'avançant, on ſe trouveroit entre deux feux; le maréchal ayant donné à l'armée l'ordre de ſuivre, ils

partirent enſemble, & le 14 juin vers le midi ils arriverent chez l'Infant, où étoit toute la généralité.

Après les premiers complimens, le maréchal demanda l'état des vivres, & on fut obligé de confeſſer qu'il n'y en avoit que pour trois jours; ſur quoi ce général dit, monſeigneur, ſi vous ne voulez pas être faits priſonniers vous & l'armée, il faut donner bataille; à quoi le prince répondit, monſieur le maréchal, vous n'avez qu'à ordonner, on fera ce que vous voudrez.

Il fut réglé que le maréchal, avec ſon armée attaqueroit la gauche de l'ennemi appuyée à la Trebia, ce qui étoit difficile, parce que le couvent des Bernardins de Guardiſola, & le château d'Uſſolingo appartenant aux Bénédictins, formoient deux forts qui protégeoient le camp de cette gauche confié au général Nadaſti; outre cela les maiſons des environs étoient toutes fortifiées, & remplies de Varadins, d'Eſclavons, & d'autres troupes irrégulieres, & en avant on avoit creuſé nombre de foſſés recouvertes. Le général Nadaſti fut encore renforcé de trois régimens de dragons, & de deux de cuiraſſiers; ce qui rendoit cette gauche très-redoutable. Quant à l'armée d'Eſpagne, il fut réglé que le lieutenant-général don

Joſeph Aramburu partiroit du camp à nuit avancée, qu'il occuperoit l'eſpace le long du canal, depuis la porte de St. Remond juſqu'au moulin de la Galiana, qu'il feroit tenir ſa colonne, compoſée des ſix bataillons des gardes Eſpagnoles, des deux du régiment de la couronne, & des deux de celui d'Arragon, ventre à terre en attendant les ordres que le maréchal lui envoyeroit; celui qui lui étoit particuliérement impoſé étoit de ſe jetter ſur une batterie de 28 pieces de canons établie à un groupe de maiſons, diſtantes de trois cents pas, ſur la gauche du pont du moulin qui eſt ſur le Riſiuto. Cette beſogne conſiſtant en un coup de main, cette colonne n'avoit beſoin que de ſa mouſqueterie.

Le reſte de l'armée étoit diviſé en quatre autres colonnes; le lieutenant-général marquis de Croix avoit à ſes ordres deux bataillons du régiment de Savoye, deux d'Afrique, deux d'Aſturies, un de Flandre, un de Dunan, un de Besler, un de Jacome; les deux de la reine ſervoient de réſerve. Le lieutenant-général don Nicolas de Caravajal avoit les deux bataillons de Caſtille, deux de Guadalaxara, un d'Edimbourg, un de Wirtz, un de Yauch; enſuite le lieutenant-général comte de Sayve avoit les trois

bataillons de grenadiers-provinciaux de Toléde, & deux de Soria. Le lieutenant-général marquis Duchez fermoit la gauche de l'armée avec les ſix bataillons des gardes Wallonnes, les deux de Victoria, un des dragons démontés de Mérida, & un de Miquelets. Ces quatre colonnes devoient ſortir pendant la nuit du camp & ſe tenir ventre à terre dans l'eſpace qu'il y a entre le Po & le grand'chemin, qui de la porte de St. Lazare va au collége, pour être prêtes au retour du jour à ſe jetter ſur la droite de l'ennemi appuyée à l'égliſe de la Madona de Limoſe, & au Po-morto. Il faut dire ici que lorſque le général Roth eut ordre d'envoyer de Codogno du canon pour couler à fond les moulins, qui étoient ſur le Po, on avoit bouché ſur la Trebia & ſur la Nura les entrées des eaux de ces deux rivieres, qui ſe rendoient en ville, & qui ſe diviſent par des canaux ſouterreins pour l'uſage des moulins, voulant de cette façon empêcher de moudre en ville & ſur le Po. Mais le prince de Liechtenſtein venant à réfléchir que les conduits du dehors étant à ſec les rétranchemens de la circonférence de ſon camp, ſeroient plus expoſés à être inſultés par quelque attaque imprévue, ce général ſe détermina à faire déboucher les entrées des

conduits qui communiquoient à la Nura & à la Trebia & de cette maniere les conduits ſe remplirent, & ſervirent de rempart au camp; le colonel-ingénieur Sicre, récommandable par ſon âge, & par de long ſervices, ſe voyant deſtiné à la colonne du marquis Duchez lui fit comprendre, que les trois ponts qui ſont depuis la porte de St. Lazare juſqu'au collége, n'avoient été conſtruits que pour paſſer le Rifiuto, le canal du moulin qui eſt au milieu & le Riel qui eſt attenant au collége, que pour cette raiſon les colonnes nommées pour l'attaque devant opérer au-deſſous de ces ponts, il falloit néceſſairement faire porter des planches & des tréteaux à la tête de ces colonnes; que quand au Rifiuto dont les bords étoient très-eſcarpés, il falloit faire des rampes; à l'égard du Riel, la crue récente du Po ayant gonflé le Po-morto, de maniere que l'eau du Riel ne pouvant ſe dégorger, elle remontoit vers ſa ſource, ce qui devoit faire qu'il ſe trouveroit plus de profondeur dans l'endroit où leur colonne devoit le paſſer, un pont devenoit indiſpenſable. Rien n'étoit plus ſimple, ni plus intelligible que le raiſonnement de cet ingénieur; chaque colonne ayant le ſien avec ſon nombre de travailleurs aſſigné, il ne s'agiſſoit que de donner ordre à cha-

cun de ces ingénieurs de faire clouer des planches à des ſolives,. & de les faire porter par les travailleurs. Le canal du moulin n'étoit qu'à deux cents pas, tout au plus du Rifiuto & à trois cents du Riel, ainſi la précaution ne donnoit pas beaucoup de peine, & il ne faut rien négliger dans une action de guerre, d'où le bon ſuccès dépend. Cependant M. de Gages ne tint aucun compte de l'avis de l'ingénieur Sicre.

Bataille de Plaiſance.

Début des François contre la gauche des Autrichiens.

Le prince de Liechtenſtein qui avoit la fiévre avoit été obligé de ſe retirer à Fiorenzola pour ſe remettre; il ne fut pas plutôt informé de l'arrivée du maréchal de Maillebois, qu'il retournât à ſon camp, & qu'il fit les diſpoſitions néceſſaires pour la bataille qui lui parut inévitable; à peine fut il nuit que le maréchal ſe mit en marche avec quatre colonnes d'infanterie, dont la droite étoit protégée par la cavalerie, avec une forte réſerve en arriere-garde, dont l'objet étoit d'avoir l'œil ſur la Trebia, crainte de ſurpriſe de la part du roi de Sardaigne.

Les quatre colonnes d'infanterie Eſpagnole ſortirent de leurs rétranchemens à petit bruit, & chacun en ſilence ſe tint ventre à terre, pour opérer ſelon l'ordre qui leur avoit été donné, dès qu'il ſeroit jour. Quant à la cavalerie Eſpagnole n'ayant point d'emplacement, elle ſe tint à l'entour de la ville.

Les François partis de la porte de St. Antoine où ils étoient campés, arriverent avant minuit au couvent de Guardiſola qu'ils environnerent, & qu'ils prirent, ils en firent de même d'Uſſolingo; à méſure qu'ils avançoient on examinoit ſoigneuſement le terrein, ainſi les foſſes furent évitées & on prit les maiſons fortifiées l'une après l'autre; rien ne pouvant réſiſter à la vivacité des attaquants, tout ce qui ne prit pas la fuite, & qui voulut réſiſter fut tué. Arrivé avec cette rapidité dans l'intérieur du camp, le général Nadaſti qui y commandoit ne crut pas qu'il fut prudent de s'oppoſer à ce torrent, qui l'expoſoit à ſe perdre; il prit le large avec ſes huſſards, les dragons, les cuiraſſiers, & le renfort de cavalerie que le duc Serbelloni lui avoit amené, & il alla ſe poſter au-delà du grand'chemin, dans les prairies de l'égliſe de St. Bonic, pour voir ce qui arriveroit de la maiſon du Signore

Philippe Raggia, qui formoit une eſpece de fort, parce que l'enclos environné du canal du moulin appellé Ca-longa étoit fait en rétranchement, & garni d'une nombreuſe troupe, de même que les fenêtres de la maiſon, & le tout étoit protégé par une batterie de canons chargés à mitraille, qui étoit à couvert par le moulin de Ca-longa.

Il ne manquoit que la priſe de cette maiſon pour couronner avec gloire ce qui s'étoit fait pendant la nuit, & le maréchal qui faiſoit tenir en bon ordre ſes quatre colonnes d'infanterie, précédées de ſon artillerie ſe propoſoit de l'abattre & de s'en emparer comme il avoit fait des autres. Cet heureux début avoit répandu la conſternation dans l'armée Autrichienne, qui prit la fuite, partie vers Parme, & partie vers Crémone. Au moment que le maréchal faiſoit mettre ſon armée en marche, l'infant, & le duc de Modene allerent ſe poſter endehors de la porte de St. Antoine ſous l'eſcorte des gardes du corps, & des carabiniers-royaux, commandés par le duc de la Vieuville. Ce prince m'ordonna, comme aide-de-camp-général, d'aller auprès du maréchal, pour l'aider & pour recevoir ſes ordres. M. le maréchal diſpoſé comme il étoit à faire tomber la maiſon Raggia, m'ordonna

de courir dire au lieutenant-général Aramburu qu'il étoit tems d'attaquer ; bien monté comme j'étois, je galopai à travers champs, & prés, ſautant les foſſés ; j'arrivai bien vite au moulin de la Galiana, où je trouvai ce lieutenant général, à qui je dis ce que j'avois ordre de lui dire. Aramburu voulut ſavoir ce qui s'étoit fait pendant la nuit & juſqu'où les François s'étoient avancés ? je le lui dis ſuccintement, ayant également l'ordre de courir informer l'infant. La colonne qui ſe tenoit ventre à terre le long du canal, depuis la porte de St. Remond juſqu'à ce moulin, eut auſſi-tôt l'ordre de ſe lever ; comme je galopois le long de cette colonne, pour aller à la porte de St. Remond, & de-là à celle de St. Antoine, où étoit l'infant, chaque officier, des diviſions me crioit, quelle nouvelle ? Je répondois, courage camarades, la journée eſt à nous, l'ennemi fuit, & nous ſommes dans l'intérieur de ſon camp.

Arrivé auprès du prince je lui fis le détail de ce qui s'étoit paſſé pendant la nuit, & ſur ce récit, l'infant, le duc de Modene & le duc de la Vieuville ſe crurent ſûrs d'une pleine victoire. L'infant tout joyeux m'ordonna de courir vers la porte de St. Lazare pour m'informer de ce qui ſe paſſoit ſur

la gauche. Je partis & traverſai la ville au galop, pour éviter de faire le tour des murailles, du double plus long; je ſortis par la porte de St. Lazare, & trouvai que la colonne du lieutenant-général marquis de Croix, qui comme les autres colonnes s'étoit tenue ventre à terre pendant la nuit, s'étoit miſe en marche à la pointe du jour, qu'elle avoit paſſé le canal du moulin, qu'enſuite elle s'étoit jettée ſur une redoute, conſtruite ſur le bord du Riel, qu'elle avoit emportée, & qu'elle pouſſoit en avant pour envelopper le collége; que celle de don Nicolas Caravajal en avoit fait autant ſur une autre redoute, où s'étant trouvé 400 hommes de troupes irréguliéres, elle les avoit tous taillés en pieces, pour les punir d'avoir fait uſage de balles attachées à du fil de fer.

La colonne du comte de Sayve avoit trouvé de l'eau juſqu'aux genoux ſur un fond boueux qui ne l'avoit pas empêché de paſſer, & d'emporter la redoute qui étoit devant elle.

Mais celle du marquis Duchez avoit trouvé le Riel large de dix à douze pieds, avec une profondeur de ſept à huit, ſur deux ou trois de boue, parce que le Po-morto avoit hauſſé à cauſe de la crue du Po, & que

que l'eau de ce Riel n'avoit plus d'endroit où elle put ſe dégorger, de ſorte qu'il avoit fallu détruire deux maiſons voiſines pour en prendre les poutres, & les portes, qu'on avoit fait ſervir à conſtruire un pont, ſous le feu de la mouſqueterie & de l'artillerie d'une caſſine fortifiée, appartenante au collège des Jéſuites Anglois, qui eſt ſur la rive oppoſée.

Le pont ſe fit, mais on perdit du monde des deux côtés; étant retourné faire ce rapport, l'infant dit qu'il étoit fâché de la négligence qu'on avoit eu, de ne point porter avec les colonnes tout ce qui étoit néceſſaire pour faire des ponts, & il ajouta que puiſqu'on avoit ſurmonté les difficultés, il eſperoit qu'on feroit à cette gauche ce qui s'étoit fait à la droite. Le duc de la Vieuville auſſi plein d'honneur que de franchiſe, dit ſur cela, que de Gages & la Ferriere n'avoient qu'une mince théorie du métier de la guerre.

Le duc de Modène qui étoit préſent ajoûta, qu'il n'y avoit rien de plus triſte pour une armée auſſi brave, que d'être victime des fautes que ces deux hommes n'avoient point diſcontinué de faire.

Mais voyons ce que fit le lieutenant-général Aramburu, dont la funeſte déſobéiſ-

ſance fut cauſe de la perte de la plus glorieuſe victoire. L'ordre concerté & particuliérement donné à ce général étoit, au premier avis qu'il recevroit du maréchal, de paſſer le pont de la Galiana, à trente pas duquel il y a une petite égliſe, qui diviſe deux chemins, l'un qui eſt à la droite allant au montant du Rifiuto, & celui de la gauche qui enfile le grand'chemin que la colonne devoit prendre pour aller en avant, l'eſpace de 300 ou 400 pas, & prendre enſuite ſur ſa gauche à travers champs, pour aller s'emparer par les derrieres de la batterie de 28 pieces de canons établie à la Provinciale, ce qui faiſoit un coup de main qui ne demandoit que de la vivacité, & n'auroit peut-être pas couté un homme. Le marquis d'Aramburu recevant l'ordre du maréchal que je lui portai, ordonna à ſa colonne de ſe mettre en marche & à l'ingénieur Framboiſier d'aller en avant avec ſes 150 travailleurs, de paſſer le pont, & au corps des grenadiers de les ſuivre. Framboiſier, arrivé à la petite égliſe qui diviſoit les deux chemins, recevant l'ordre de prendre celui de la droite au montant du Rifiuto, tout contraire à celui de la Provinciale, où étoient les 28 pieces de canons, qu'on devoit prendre, fit faire halte pour aller dire

au général qu'il croyoit qu'il s'étoit mépris, que ce chemin de la droite, au montant du Rifiuto, n'étoit pas celui qu'on devoit prendre pour exécuter l'ordre qui s'étoit donné; mais Aramburu prenant mal cet avis, répondit brutalement; *qu'avez-vous à dire? C'eſt à vous à obéir.*

Il fallut donc prendre le chemin du montant du Rifiuto & renoncer aux 28 pieces de canon, ce qui devenoit un coup déciſif dans l'état de conſternation où l'ennemi étoit.

Quoi qu'il en ſoit, cette colonne n'avoit pas fait 400 pas qu'elle ſe trouva ſur les derrieres de la Torricelle, grande maiſon où les Jéſuites faiſoient des retraites de dévotion, où la nobleſſe de la ville alloit. On avoit mis dans cette maiſon queiques piquets, pour ſervir de vedette à celle de Raggia & à la batterie de canons poſtée au moulin de Ca-longa. Ces piquets n'eurent pas plutôt apperçu la tête de la colonne, qu'ils firent leur décharge, après laquelle ils ſe retirerent. Les grénadiers de la colonne avancerent pour répondre à la décharge, & découvrant le poſte abandonné, pouſſerent en avant vers la maiſon Raggia, diſtante de quelques cents pas. Cette maiſon faiſoit un poſte. Le maréchal ne comptoit prendre

cette maiſon qu'en l'abattant, & il faiſoit avancer ſon canon dans ce deſſein, ſe perſuadant que ſi on prenoit les 28 pieces de canons de la Provinciale, comme on pouvoit le faire, la troupe qui s'étoit poſtée dans cette maiſon Raggia, ne tarderoit pas à s'échapper, comme avoit fait celle qui gardoit les maiſons qu'on avoit priſes pendant la nuit.

La décharge qui s'étoit faite à la maiſon des Jéſuites, n'étoit qu'une amorce, pour attirer ceux qui ſe préſenteroient ſous le feu de la maiſon Raggia, & ſous celui de la batterie du moulin; la colonne ayant marché en avant après cette décharge, ne tarda pas à ſe trouver ſerrée ſur ſa droite par le Rifiuto, & ſur ſa gauche par une continuité de foſſés & de hayes qui l'empêchoient de ſe déployer. Les travailleurs eurent beau ſe hâter de tailler arbres & hayes, & d'applanir les foſſés, ce travail ne ſe pouvoit faire avec aſſez de promtitude. Les grenadiers pouſſant en avant avec leur ardeur ordinaire, ne furent pas plutôt apperçus, qu'ils ſe virent accablés du feu qui partit de l'enclos, & des fenêtres de la maiſon Raggia. La batterie du moulin commença à jouer; les 28 pieces de canons de la Provinciale qui battoient le flanc de la ville, furent di-

rigées contre la colonne, & contre les François. Pour ſurcroit de diſgrace, le marquis de Caſtelar, qui comme gouverneur de la ville étoit ſur les remparts, contre toutes les régles de la guerre, qui dans un tems de mêlée fait taire le canon dreſſé contre le flanc de l'attaque, fit tirer toute l'artillerie de la muraille vers l'endroit où la fumée, & le bruit des décharges dénotoient qu'on étoit aux priſes, & les boulets qui ſe ſemoient de tous côtés, tuoient amis & ennemis. Le déſordre de la colonne s'augmenta. Les grenadiers arrêtés par le grand feu de l'enclos, & des fenêtres de la maiſon Raggia étoient foudroyés en front par la batterie de Ca-longa, en flanc par celle de la provinciale, & à dos par celle de la ville, que le marquis de Caſtelar faiſoit tirer ſans diſcontinuer.

Le comte de Gages qui étoit avec la Ferriere ſur le baſtion de la porte de St. Lazare, croyant qu'il n'y avoit que les François aux priſes, avec les Autrichiens, dit avec un ſourire de ſatisfaction, il faut les laiſſer ſe peloter, diſcours barbare qui devint public, & qui indigna tout le monde.

Le maréchal ne ſavoit ce qu'il devoit penſer de tout le vacarme qu'il entendoit à la maiſon Raggia, contre l'ordre des diſpo-

ſitions donné à chaque général qui commandoit les colonnes ; les troupes n'écoutant que leur vivacité naturelle marcherent en avant. La colonne d'Aramburu, qui ne ſavoit à quel ſaint ſe vouer, pour ſe tirer du mauvais pas où elle ſe trouvoit, n'eut pas plutôt apperçu les autres colonnes que ſautant le Rifiuto elle courut ſe réfugier vers elles, & le malheur fut que le déſordre ſe communiqua aux colonnes Françoiſes. Le général Nadaſti étant monté au haut du clocher de l'égliſe de St. Bonic pour mieux découvrir ce qui ſe faiſoit, vit avec douleur que les colonnes Eſpagnoles, qui avoient attaqué la droite de ſon armée, marchoient en avant avec leur feu, ce qui lui fit croire qu'elles avoient paſſé le Riel, que toutes les redoutes qui bordoient ce canal étoient priſes, & qu'il alloit arriver à la droite ce qui étoit arrivé à la gauche ; mais découvrant que la maiſon Raggia continuoit vivement ſon feu, de même que la batterie de Ca-longa, & celle de la provinciale ; voyant que la cavalerie Françoiſe reſtoit immobile à Pitolo, & que la colonne d'infanterie qui s'étoit préſentée au-deſſus du Rifiuto, pour attaquer la maiſon Raggia, ſe débandoit pour courir vers les colonnes Françoiſes, qui lui parurent ſe mettre en déſordre, il ordonna

à toute ſa cavalerie, dragons, cuiraſſiers & huſſards de courir brides abbatues & ſabres en main, ſur cette infanterie, ce qui augmenta le déſordre où elle étoit.

Dès le commencement de la tiraillerie de la colonne d'Aramburu contre la maiſon Raggia, & de celle de cette maiſon contre cette colonne, les officiers de cavalerie repréſenterent au marquis d'Argouges qui les commandoit, qu'il n'étoit pas de leur honneur de reſter oiſifs pendant qu'on ſe battoit, & que pour le moins ils devoient s'avancer vers l'endroit où il paroiſſoit qu'on étoit aux priſes; mais ce général voulut s'en tenir ſtrictement à ſes ordres, & il n'en fut pas loué. Un général qui commande un corps, doit toujours ſe remplir l'eſprit du bien de l'armée, pour ſéconder telle action que le haſard, où les circonſtances préſentent, ſans ſe tenir ſervilement à des ordres qui ne peuvent tout prévoir, comme il arriva dans le fâcheux contre-tems qui arriva au maréchal.

Partant des prairies de St. Bonic, après avoir traverſé le grand'chemin, les derrieres de la maiſon Raggia forment une plaine de grands champs ſans arbres. L'infanterie Françoiſe, comme l'Eſpagnole, qui virent la cavalerie ennemie courir ſur elles à bride abbatue, ſe mirent l'une & l'autre à crier, no-

tre cavalerie! où eſt notre cavalerie? Ne la voyant point paroître, le déſordre & la confuſion augmenterent, & les ſoldats ne cherchoient plus qu'à fuir. Au fort de cette confuſion le maréchal mit pied à terre, il prit un drapeau, en criant à moi ſoldats, à moi. Loin d'être écouté il fut renverſé.

Les officiers qui étoient proche le releverent & le firent remonter à cheval, mais il fut obligé de ſe retirer au-delà du Partitore; alors le maréchal ordonna de rallier les troupes & de les former pour faire la retraite. Etant allé informer l'infant de l'embarras où ſe trouvoit le maréchal & de ce qui étoit arrivé à la gauche le long du Riel, ce prince me dit, courez prendre un corps de cavalerie, & conduiſez-le au lieu de l'attaque. Monſeigneur, lui répondis-je, mes chevaux ne ſont plus en état de ſervir. Le duc de Modene me dit, montez un des miens. J'en montai un dont la houſſe & les fourreaux de piſtolets étoient relevés en broderie d'or, ſans penſer à quoi cette parure alloit m'expoſer.

Je courus prendre le brigadier don Antonio Silva, qui étoit dans le foſſé de la ville avec les trois eſçadrons du régiment de cavalerie du prince, les deux d'Eſtramadure, & les trois de Seville; la cavalerie en-

nemie n'eût pas plutôt apperçu la nôtre qui venoit au trot, & ſachant la Françoiſe à Pitolo, qu'elle ſe retirât, crainte d'être coupée; ce qui donna du relâche au maréchal.

En arrivant ſur le terrein, où la cavalerie Autrichienne avoit ſi bien manœuvré, je vis pluſieurs officiers de la plus haute nobleſſe de France qui s'étoient fait tuer plutôt que de ſuivre leurs ſoldats, qu'ils s'éfforçoient de retenir l'épée à la main. Cependant, comme il y avoit un grand nombre de fantaſſins épars, je dis à don Antonio Silva de les raſſembler, & d'en faire un corps; enſuite je courus vers le maréchal que je trouvai ſur le chemin du Partitore, allant vers la ville; comment lui dis-je, de but en blanc, vous vous retirez, M. le maréchal, quand la troupe ſe remet en bataille? Cela ne peut être me répondit-il bruſquement, car il étoit de mauvaiſe humeur, & il avoit raiſon de l'être. Ce que j'ai l'honneur de vous dire eſt vrai, répartis-je; cette ferme repartie fit arrêter ce général, il ſe mit à réver, & après un moment il me dit, d'aller leur ordonner de ſe retirer. Je lui répondis que je ne porterois point un ordre ſemblable, qu'il pourroit envoyer un de ſes aide-de-camp, que je l'accompagnerois, ce qu'il fit, & je le conduiſis à l'endroit, où étoit don An-

tonio Silva qui tenoit ſes huit eſcadrons rangés en bataille & qui avoit fait mettre de même l'infanterie qu'il avoit raſſemblée. L'ordre du maréchal étant délivré, toute cette droite ſe retira. Pendant mes courſes le cheval brillant du duc de Modene m'expoſa aux balles des ennemis. Le ſoleil dardant ſes rayons ſur la broderie, me fit trop remarquer & me fit bientôt entendre les balles ſiffler à mes oreilles, mais Dieu me préſerva dans cette occaſion, comme il a fait dans d'autres encore plus dangereuſes.

Le prince de Liechtenſtein ne voyant plus rien à craindre pour la gauche, envoya au plus vite l'ordre pour que toute cette gauche, tant cavalerie qu'infanterie euſſent à paſſer derriere le collége pour tomber ſur les colonnes Eſpagnoles, qui avoient paſſé le Riel. Alors le maſſacre recommença des deux côtés. La colonne du marquis de Croix qui avoit commencé à envelopper le collége, reçut la premiere impétuoſité de l'ennemi, & fut forcée de ſe replier, & de perdre le terrein qu'elle avoit ſi valeureuſement gagné. Celle de don Nicolas Caravajal qui s'étoit avancée au-delà du Riel, après avoir emporté une redoute, fut obligée de repaſſer le Riel. Le maréchal de camp Wirtz y reçut pluſieurs bleſſures dont il guérit dans

la ſuite. Le comte de Sayve qui avoit eu beaucoup de peine à paſſer le Riel, ſans pont, retourna pareillement en arriere après diverſes décharges meurtrieres. Ainſi le dernier effort tomba ſur la colonne du marquis Duchez où il ſe fit des prodiges de valeur. Cette colonne ſe ſoutint, elle avança même ſur l'ennemi, qui prit le large; attaquée de nouveau elle recula & le brave Duchez ayant été tué, le maréchal de camp marquis de Tobin jugeant de la prudence de ne point ſacrifier inutilement cette brave colonne, la fit repaſſer le Riel ſur le pont qu'elle avoit conſtruit avant-midi; de ſorte que François, Eſpagnols & Autrichiens ſe trouverent tous dans les poſtes qu'ils avoient occupés avant la bataille, & les derniers devoient être bien contens d'avoir auſſi heureuſement reparés leurs premiers déſaſtres. Ce qui eſt bien exprimé dans l'inſcription conciſe, que le ſavant marquis François Miſchi noble Plaiſantin à faite en ſtile Lapidaire.

HISPANNORUM GALLORUM QUE
COPIIS
SECUNDUM CONSECUTIS EXORDIUM
INIQUO DEIN EXITU
FELICIORI HAUD DESPERATO
PLACENTIÆ
AD SANCTUM LAZARUM
DIE XVI JUNII
M. DCC. XLVI.
IN GERMANICOS HOSTES
DIMICATUM.

Les généraux des deux armées, étant convenus d'une ſuſpenſion d'armes, pour retirer les bleſſés & enterrer les morts, la nobleſſe de la ville donna avec empreſſement, ſes carroſſes, ſes voitures & ſes chariots pour tranſporter les bleſſés aux hôpitaux.

Je crois devoir rapporter ici une action qu'aucun militaire n'approuvera, & qui ne fait pas honneur au duc de B. qui étoit maréchal de camp dans la colonne du lieutenant-général d'Aramburu. Le jour avant la bataille il remplit une bourſe de bajoques, groſſe monnoye de cuivre du pape. Ayant été fait priſonnier par un huſſard, il lui donna ſa bourſe, que l'huſſard prit, & le laiſſa aller. Lorſque le duc me raconta le tour qu'il avoit joué à l'huſſard, je lui répondis

d'un ton ſérieux ; pareille ſupercherie ne convenoit point, M. le duc, à un homme de votre naiſſance. Si l'huſſard s'en étoit apperçu il vous auroit ſabré, & vous l'auriez mérité *.

Le prince de Liechtenſtein quitte l'armée. Rélation de la bataille envoyée à Vienne.

La fiévre du prince de Liechtenſtein, s'étant augmentée par la fatigue, dès le même après dîné de la bataille ce général partit de l'armée, dont il laiſſa le commandement au marquis de Botta, comme le plus

* La leçon que l'auteur faiſoit ici au duc de B... étoit très-ſenſée. Ce maréchal de camp auroit payé vraiſemblablement de ſa vie ſon tour d'eſcroc, ſi l'huſſard avoit eu le tems d'examiner ce que contenoit la bourſe qu'il lui donnoit ; un coup de ſabre ne coûte gueres à un huſſard, qui ſe voit joué. Les officiers qui penſent noblement, bien loin de laiſſer leur or avec le bagage dans un jour de bataille, ont ſoin de bien garnir leur bourſe, parce que s'ils ſont pris cela fait qu'on a des égards & des attentions pour eux, & s'ils ſont tués, peu leur importe qui ait leur argent. M. Guibert, officier-général dans l'armée Piémontoiſe, ayant été bleſſé à la bataille de Baſſignagno auroit pû guérir de ſes bleſſures, qui n'étoient pas mortelles, s'il avoit mieux rempli ſa bourſe. Les ſoldats Eſpagnols que ſon aide-de-camp appella pour le tranſporter, piqués du peu d'or qu'ils trouverent dans la bourſe d'un général, le balotterent & le ſecouerent ſi fort, que ſes bleſſures en devinrent mortelles.

ancien général, & celui-ci ſe chargea d'envoyer à Vienne, la rélation de cette bataille, qui ſuivant l'uſage trop ordinaire, fut remplie de fanfaronades & d'exagérations. Ce marquis diſoit qu'on s'étoit emparé de 10 pieces de canon, de 29 drapeaux, d'un étendart, qu'on avoit tué à l'ennemi 5000 hommes, bleſſé 3000, fait priſonniers 4500, du nombre deſquels 300 officiers, avec trois généraux, & il promettoit que dans peu de jours, il prendroit dans Plaiſance l'infant, le duc de Modene & tout le reſte des généraux.

Le Te-Deum fut chanté à Vienne ſolemnellement, & il s'y fit les plus grandes réjouiſſances, en attendant d'un moment à l'autre de recevoir un ſecond courier, avec la nouvelle de ce que promettoit la rélation.

Le Lodeſan étant dégarni de troupes, le maréchal y envoya des détachemens pour ramaſſer des vivres. Le paſſage ne fut pas plutôt ouvert, que tout ce qui put ſortir de Plaiſance ne penſa qu'à ſe réfugier ſur le territoire de Veniſe. Cependant le maréchal comprit que le roi de Sardaigne, guerrier comme il étoit, ne reſteroit pas oiſif avec les Autrichiens, & qu'après la priſe de Plaiſance, qu'on ne pouvoit empêcher, il tenteroit quelque choſe contre l'armée; vou-

lant ſauver cette armée, & ne pas perdre la garniſon de Plaiſance, il penſa à retourner prendre ſa poſition de Novi pour couvrir Genes, & pour conſerver ſa communication avec la France, en attendant les ordres qui devoient lui arriver de France & d'Eſpagne; Il lui falloit pour cela repaſſer le Po, ce qu'il n'étoit gueres poſſible de faire ſans s'expoſer aux plus grands riſques, à la vue de deux armées, qui ne devoient pas perdre de vue, le moindre des mouvemens, qu'il ſeroit obligé de faire; Il penſa donc à ſéparer ces deux armées. Cette ſéparation des Autrichiens & des Piémontois, étant un chef-d'œuvre du métier, fit beaucoup d'honneur au maréchal; cet habile chef feignit de vouloir aſſiéger Pizzighitone; dans ce deſſein il fit conduire nombre de pieces de gros canons & de mortiers, avec tout leur attirail ſur la hauteur de Malleo, qui domine la Ghierra, qui eſt ſur le bord de l'Adda, & dont la priſe devoit forcer Pizzighitone à ſe rendre; ceci fait il pouſſa des détachemens juſqu'aux portes de Milan, & jetta l'alarme dans cette capitale, dont il fit ravager les campagnes. Milan épouvanté dépêcha à Vienne couriers ſur couriers, pour apprendre à l'impératrice-reine les dégats qui ſe faiſoient à ſes portes, & l'a ſupplier d'a-

voir pitié de ſes ſujets. Cette princeſſe bien ſurpriſe de ces nouvelles, après la rélation pompeuſe de la victoire de Plaiſance, dépêcha un courier au roi de Sardaigne pour le prier de prendre le commandement de ſon armée, & de remédier aux dégats, & aux ravages que ſouffroient ſes ſujets. M. le maréchal pour donner plus de vraiſemblance au ſiége feint de Pizzighitone, fit occuper la rive du Lambro, & celle de l'Adda, & il alla camper dans les environs de Codogno, dont il fit ſon quartier-général.

Ce fut à Codogno que l'armée apprit la triſte nouvelle de la mort de Philippe V. Ce monarque après avoir lû la rélation de la bataille de Plaiſance, eut un ſi grand ſaiſiſſement de cœur ſur la perte de tant de braves gens, qu'il s'écria *ah! ma pauvre armée, ma pauvre armée!* Son viſage pâlit, & malgré tous les ſecours qu'on lui donna, il mourut dans l'après-midi du 9 juillet. Ce monarque étoit petit-fils de Louis XIV & de Marie-Théréſe, infante d'Eſpagne, ſœur de Charles II, qui par ſon teſtament le déſigna pour ſon ſucceſſeur à la monarchie de l'Eſpagne & des Indes, ce qui occaſionna la guerre de ſucceſſion, qui fut auſſi longue & auſſi ſanglante que celle de la Pragmatique-Sanction, que nous traçons actuellement.

« Le

Le roi de Sardaigne n'eut pas plutôt reçu le courier de l'impératrice - reine, qu'il allât ſe faire reconnoître pour généraliſſime à la tête de l'armée Autrichienne, qu'il joignit à la ſienne ; il ordonna au général de Botta d'abandonner le camp de St. Lazare, pour aller camper avec un tiers de l'armée à Valera ſur la Trebia, & lui - même avec le reſte alla paſſer le Po à Parpaneſe, & jetta des ponts ſur le haut Lambro, pour protéger le Milanois & le Lodeſan, comme l'impératrice-reine le demandoit.

Le maréchal qui avoit tout lieu d'être content du ſuccès de ſon projet, voyant le roi de Sardaigne ſur le haut Lambro, fit partir l'infant pour aller à l'Hoſpitalet, au couvent des Jérônimites, d'où le jour d'après il le fit paſſer à Orio.

Dans la nuit du 8 au 9 août, ce général fit jetter deux ponts ſur le Botorone, en face du Boſco-cuſani ; l'ordre fut envoyé au marquis de Pignatelli de faire partir l'artillerie qu'il avoit à Malleo, pour le prétendu ſiége de Pizzighitone & de la renvoyer à Plaiſance ; après quoi il devoit ſe porter avec ſon détachement, à l'endroit où les ponts ſe conſtruiſoient, & les paſſer ſans retard, pour arriver à la voye Emilienne, qui eſt le grand'chemin qui, de Plaiſance, conduit à Caſtel-

San - Giovani, où le maréchal avoit projetté d'aller avec toute l'armée. Juſques-ici tout ce que le maréchal avoit ordonné s'exécuta : le marquis de Pignatelli fut le premier à paſſer les ponts, les détachemens qui occupoient le Lodeſan arriverent & ils paſſerent de même; la journée du 9, les équipages qui avoient une forte arriere-garde pour les protéger, devoient les paſſer pendant la nuit, & le ſoir même du 9, le marquis de Caſtelar qui commandoit dans Plaiſance, avoit reçu ordre de partir avec ſa garniſon, de faire brûler les deux ponts, & ſauter le fortin qui leur ſervoit de tête.

Bataille du Tidon le 10 *Août.*

Le général de Botta n'avoit certainement pas envie d'attaquer avec des forces auſſi inférieures que les ſiennes ; il avoit paſſé la Trebia & il s'étoit avancé juſqu'à l'égliſe de Rotto-fredo, dans le deſſein d'écorner l'arriere-garde, ſi cela lui devenoit poſſible; il détacha en avant le comte Gorani, avec un corps d'huſſards pour reconnoître la poſition de l'ennemi; le comte ſe mit à caracoler pour obſerver de plus près les miquelets, qui s'étoient, très-mal-à-propos, placés dans les maiſons de l'hôpital de Plaiſance, qui formoient la droite

de la poſition du marquis de Pignatelli. Ces miquelets aimant à courir, à ſauter les foſſés & à faire à pied ce que les huſſards font à cheval, ne découvrirent pas plutôt ces caracoleurs, qu'ils eurent la démangeaiſon de ſortir pour leur eſcamoter quelques chevaux; un certain nombre paſſa à la rive oppoſée du Tidon; s'étant éparpillés, ils ſe gliſſerent en tapinois dans un champ de bled de Turquie, qui bordoit le grand chemin, où ils ſe tinrent genoux à terre & l'œil au guet, en attendant le moment de tirer, & quand ils ſe virent à portée de bien pointer leurs carabines, ils lacherent leurs coups. Les chevaux de ceux qui furent tués galoperent en avant, le long du chemin & les miquelets coururent pour les prendre. Le comte Gorani en devint tellement furieux, que malgré l'ordre poſitif du marquis de Botta, qui lui avoit défendu d'engager une action ou de faire la moindre choſe qui put l'engager, il courut en avant le ſabre à la main; ceux qui étoient aux fenêtres des maiſons lui firent leur ſalve, & il en devint plus furieux; le duc Serbelloni qui commandoit la cavalerie, le voyant engagé, s'avança pour le délivrer; les miquelets tirant des fenêtres, le duc pouſſa au-delà des maiſons, pendant qu'il fit avancer quelques com-

pagnies de grenadiers pour attaquer ; les miquelets, qui n'étoient pas propres à ſoutenir un ſiége, abandonnerent les maiſons. Le duc qui avoit pouſſé en avant croyoit prendre ces maiſons par leurs derrieres ; mais il trouva la cavalerie de cette avant-garde formée en bataille dans les champs, derriere ces mêmes maiſons, & il en fut ſi vertement reçu, qu'il fut obligé de rebrouſſer ; le marquis de Botta, qui étoit à Rotto-fredo avec le gros de ſon armée, inquiet & fâché, avec raiſon, de la déſobéiſſance du comte Gorani, dit publiquement, qu'il lui feroit ſauter la tête ſi l'action tournoit mal.

Le maréchal & le comte de Gages alternoient journellement pour le commandement de l'armée, & le 10 étoit le jour du comte, ce qui fit que le maréchal au départ du Botorone où l'infant avoit paſſé la nuit, ſe chargea de conduire ce prince à Caſtel-San-Giovani ; on ne penſoit certainement point à ſe battre & on comptoit ſeulement, que l'arriere-garde pourroit être expoſée à quelque eſcarmouche, s'il prenoit envie à l'ennemi d'harceler. Le marquis de Pignatelli voyant les maiſons de l'hôpital, où étoient les miquelets, vivement attaquées & eux forcés à les quitter ; par conſéquent, toute ſa droite découverte & le gros de l'en-

nemi occupant le grand'chemin, envoya meſſage ſur meſſage pour recevoir du ſecours au plus vite; le comte de Gages qui étoit au Botorone, fit partir l'artillerie avec les troupes qui avoient achevé de paſſer les ponts; mais ces gens-là n'ayant aucune connoiſſance du pays & étant ſans guide, ſuivirent le chemin qui monte le long du Tidon, diſtant d'une demie portée de fuſil de la rive oppoſée; la troupe ſe forma en bataille depuis la maiſon Spalta juſqu'à l'endroit où le marquis de Pignatelli avoit appuyé ſa droite, & l'artillerie ſe poſta au centre, couverte d'un champ de bled de Turquie. Le général de Berenklau qui avoit vu que ſa cavalerie avoit été mal reçue & qu'elle retournoit en arriere, partit de l'égliſe de Rotto-fredo pour enfiler l'allée du château du marquis del Maino, & s'étant formé en bataille, depuis le Verato ſupérieur, juſqu'au grand'chemin, il fit feu de ſon canon & de ſa mouſqueterie qui incommoderent beaucoup le corps du marquis de Pignatelli qui répondoit au feu de l'ennemi; mais les arbres & le bled de Turquie qui étoit fort haut, faiſoient qu'on ne tiroit qu'au haſard; le comte de Gages arrivant pendant ce tems-là, envoya ordre au marquis de Caſtelar, qui avoit été le dernier à paſſer le Po, de prendre le chemin

du village de Sentimento, pour venir tomber ſur les derrieres de l'ennemi. Mais le marquis, ſans ſe mettre en peine de cet ordre, reſta dans le Boſco-cuſani; le comte de Gages croyant tout perdu, donna ordre au lieutenant-général marquis de Villadarias, de partir avec les gardes-du-corps & avec les carabiniers-royaux & d'aller prendre l'infant, pour le conduire à Genes. Effectivement l'armée couroit les plus grands riſques ſi l'action avoit continué du même train; mais l'aide-major des gardes-Wallones Deſcalſi, voyant du côté du Verato un homme à cheval, & ſe doutant que c'étoit quelque général qui rangeoit ſa troupe, choiſit dans ſon bataillon quatre ou cinq bons tireurs, il leur ordonna de s'avancer ſur le bord du Tidon, & de tirer ſur celui qu'ils voyoient à cheval; leurs coups furent ſi bien pointés que le cavalier tomba à terre, & c'étoit le général de Berenklau; dans ces entrefaites je rencontrai le comte de Gages fort agité & ne ſachant pas trop ce qu'il faiſoit; il me dit que le comte de Gandel, lieutenant-général de jour venoit d'être tué, que les officiers, les ſoldats & les mulets de l'artillerie étoient auſſi tous tués, qu'il falloit abandonner le canon, & qu'il avoit donné l'ordre de la retraite. La troupe ſe retirant

& ſur-tout la cavalerie, je vis qu'ils faiſoient un grand détour; je dis au général qu'il y avoit un chemin plus court, il m'ordonna de courir l'enſeigner; trouvant ſous ma main un corps d'infanterie, je le plaçai en maniere d'épaulement, pour couvrir la gauche du marquis de Villadarias, juſqu'à ce qu'il fût arrivé au chemin de traverſe qui abrégeoit la route. Le marquis qui ne ſavoit rien de cette diſpoſition, étant arrivé à travers-champs ſur le chemin, ſe mit au galop, tant il étoit preſſé d'exécuter l'ordre que le comte de Gages lui avoit donné. M'appercevant que l'infanterie que j'avois placée pour couvrir la retraite de cette cavalerie étoit abandonnée, je courus vers la tête criant, halte cavalerie! le marquis qui la commandoit s'arrêta pour demander, qui crie halte? C'eſt moi répondis-je, j'ai poſté ce corps d'infanterie pour couvrir votre gauche & je vois que vous mettant au galop vous l'abandonnés. Un officier des gardes du corps qui étoit à côté de ce général, prit la parole en diſant, on ne parle point à un général de cette maniere; je lui dis que je parlois de cette maniere à monſieur le général, pour le bien du ſervice & pour ſon propre avantage; ſi vous vous en offenſez, mes piſtolets ſont chargés, les votres doivent l'être; voyons

qui tirera plus droit. Le marquis de Villadarias qui me connoiſſoit, & qui comprenoit que ce n'étoit que le zéle pour le bien du ſervice, qui me faiſoit parler de la ſorte me dit, paſſés le foſſé qui nous ſépare, & venez à moi; je le fis & le marquis me dit à voix baſſe, j'ai ordre d'aller prendre l'infant pour le mener à Genes; je le remerciai de ſa confidence, & je le priai de modérer le pas juſqu'à ce que j'euſſe fait retirer l'infanterie, qu'après cela il feroit ce qu'il voudroit.

Le maréchal, à qui on fit ſavoir que la bataille prenoit une mauvaiſe tournure, fit partir l'infant de Caſtel-San-Giovani pour le conduire à la Stradella, où je me rendis auſſi; à mon arrivée je courus en droiture chez l'infant qui s'étoit mis au lit, plus malade d'eſprit que de corps; je lui dis que le marquis de Villadarias avoit ordre de le conduire à Genes, que le comte de Gages n'avoit donné cet ordre que dans un ſaiſiſſement de terreur panique & qu'il n'étoit pas de ſon honneur de le ſuivre, mais qu'il convenoit de reſter avec l'armée; le marquis de Villadarias arrivant, l'infant lui dit réſolument qu'il ne vouloit point quitter l'armée.

Le marquis de Botta s'étant arrêté à Caſtel-San-Giovani, l'infant & l'armée reſte-

rent cinq jours à Voguera, & ce fut dans cet endroit qu'on vit arriver le marquis de la Mina avec trois lettres du nouveau roi, l'une pour l'infant, la ſeconde pour le comte de Gages & la troiſieme pour le marquis de Caſtelar. Le prince apprit que le roi ſon frere avoit nommé le marquis de la Mina pour général en chef de l'armée; le comte de Gages avoit ordre, par ſa lettre, de quitter le commandement, & le marquis de Caſtelar avoit celui de partir & de retourner en Eſpagne, à l'inſtant même de la reception de ſon ordre. Le nouveau général alla en droiture chez l'infant; il lui fit ſes excuſes ſur ce qu'il avoit eu le malheur de lui déplaire dans les campagnes précédentes, & il lui promit de faire à l'avenir tout ſon poſſible pour mériter ſes bonnes graces, ce qu'il ne fit point, comme on le verra, car ce prince eut plus que jamais à ſouffrir de ſes boutades & les François de ſes algarades; auſſi tout déteſté que fut le comte de Gages, l'armée le vit partir preſque avec regret, parce qu'elle n'eſperoit rien de plus favorable de ſon ſucceſſeur. La premiere choſe que fit le marquis fut de conduire le prince & l'armée à Tortone.

Le roi de Sardaigne n'eut pas plutôt été informé que le marquis de la Mina avoit

été envoyé d'abord après la mort de Philippe V, pour commander l'armée, qu'il jugeât que le ſyſtême de cette cour étoit changé. Voulant nettoyer ſes états de troupes ennemies, comme il venoit de faire à-l'égard de ceux de la reine, il ſe hâta de paſſer le Po, pour joindre le marquis de Botta, & il détacha le général Brown vers Tortone.

Le maréchal de Maillebois ayant découvert ce détachement au-delà de la Scrivia, ne balança point à vouloir l'attaquer & il en faiſoit les diſpoſitions, lorſque le marquis de la Mina vint lui dire, que ſes ordres lui défendoient de livrer bataille, de ſorte que le maréchal fut obligé de rappeller ſes troupes qu'il avoit envoyées occuper un long foſſé.

Le marquis de la Mina ne ſongeant qu'à ſe retirer, donna ordre au quartier-maître la Ferriere de partir, pour marquer le camp que l'armée devoit occuper en avant de Novi, dont le terrein forme une belle plaine où les lignes pouvoient commodement s'étendre, & où la cavalerie avoit ſuffiſamment d'eſpace pour ſes évolutions; vers le midi du 21 août la Ferriere partit, ſelon l'ordre qui lui avoit été donné & il fut ſuivi de la tréſorerie & des équipages. Etant arrivé de bonne heure à Novi, le camp fut tracé & les

logemens des deux princes & de l'état-major furent marqués en ville.

Le ſoleil étoit ſur ſon déclin & l'armée étoit encore dans les dehors de Tortone; mais comme la marche devoit ſe faire pendant la nuit, l'infant & le duc de Modene prirent les devants pour aller à Sarraval; le gouvernement de ce château avoit été donné à un officier Corſe, au ſervice de la république de Genes; ce gouverneur apprenant que ces deux princes arrivoient en ville, s'aviſa, quoiqu'il fut nuit, de les ſaluer de ſon canon. Dans la triſte circonſtance où l'infant voyoit ſes affaires, l'indiſcrétion de ce gouverneur le mit de ſi mauvaiſe humeur qu'il ne voulut point s'arrêter, mais il continua ſa route pour aller à Gavi, où il arriva fort tard.

Cependant le général Brown voyant qu'on ne penſoit point à l'attaquer, & que tout au contraire l'armée ſe retiroit, détacha en avant vers Novi un corps de ſes troupes irrégulieres, qui étoient d'autant plus joyeuſes de cette commiſſion, qu'elles ſe flattoient d'enlever quelques équipages, comme cela arriva; ces troupes ayant paru à la vue de Novi, & le quartier-maître la Ferriere entendant le canon de Sarraval, ſans en ſavoir la cauſe, crut devoir abandonner

Novi, & les équipages voyant ce départ précipité penſerent que l'ennemi étoit aux portes; ils rechargerent au plus vite pour s'échapper & l'épouvante fut générale dans la ville.

La tête de l'armée arrivant, le marquis de la Mina ordonna de traverſer la ville & de paſſer outre juſqu'à Ottagio; il eſt impoſſible de décrire le déſordre de cette nuit.

Le maréchal qui avoit lieu d'être très-mécontent, envoya dire à l'infant & au duc de modene, que puiſque le marquis de la Mina ne penſoit qu'à ſe retirer auſſi honteuſement, il alloit prendre les devants avec ſon armée pour paſſer la Boquette où il attendroit pour apprendre ce à quoi on ſe réſoudroit, & il conſeilloit à ces deux princes de ſuivre ſon exemple pour ne ſe point trouver embarraſſé dans les équipages qui alloient s'entaſſer au pied de la montagne; l'infant & le duc de Modene ſuivirent ce conſeil, ils monterent à cheval & traverſant Ottagio ſans s'y arrêter, ils arriverent à la Boquette, & ils allerent loger dans la maiſon que le *Signore Laſtrico* avoit fait bâtir ſur le revers qui regarde la mer, au-deſſus de Genes, d'où on jouit d'un point de vue enchanteur.

Le marquis de la Mina, après avoir eu

une altercation très-vive avec don Nicolas Caravajal, lieutenant-général, quitta Ottagio dans un grand déſordre ; ſa retraite reſſembloit à une fuite honteuſe. Le ſénat de Genes apprenant cette ſcandaleuſe retraite, comprit que toute la tempête alloit tomber ſur la république ; juſtement alarmé, le grand-conſeil s'aſſembla & on ne ſut y prendre d'autre parti que celui de faire une députation à l'infant, qui fut très-touché de l'état des affaires ſans pouvoir y remédier ; les députés s'adreſſerent auſſi au maréchal, qui leur déclara avec franchiſe qu'il ne pouvoit rien, & que leur ſort dépendoit uniquement du marquis de la Mina. Ils recoururent à ce général, qui craignant que le déſeſpoir ne forçât la république à s'entendre avec le roi de Sardaigne, & avec les Autrichiens, aſſura les députés, qu'il ſe ſacrifieroit avec l'armée, plutôt que d'abandonner la république. Mais il fut facile de comprendre que ce général n'avoit pas envie de tenir ſa parole, puiſqu'à l'arrivée de la cavalerie à St. Pierre d'Arene, ſous le prétexte de la diſette des fourrages, il ordonna qu'elle continuât ſa marche vers Savone, & de-là à Vintimille, pour paſſer la Turbie & faire halte dans le comté de Nice.

L'infanterie Eſpagnole ayant monté la

Boquette, on laiſſa un gros détachement de François & d'Eſpagnols pour en occuper le ſommet. Le reſte fut poſté par échellons dans la deſcente. L'infant & le duc de Modene allerent à Ponte-decimo, d'où ils paſſerent à Seſtri-di-ponente.

Le premier ſeptembre le général Brown ayant diviſé ſon corps en pluſieurs colonnes, monta la Boquette, & l'après-midi il fit attaquer le détachement qui gardoit les hauteurs. On ſe battit des deux côtés avec un courage égal; mais les François & les Eſpagnols furent enfin chaſſés du ſommet de la montagne. Le marquis de la Mina fit replier tous ſes échellons ſur la Polcevera, d'où il marcha à Voltri & la république fut abandonnée à ſon mauvais deſtin.

Il paroît que les Genois avoient déjà prévu, après la bataille du Tidon, les fâcheuſes circonſtances où ils devoient ſe trouver; car ayant fait repréſenter alors à la cour d'Eſpagne, les juſtes ſujets de crainte qu'ils avoient, il fut dépêché au marquis de la Mina un ordre très-précis, de défendre & de protéger Genes; mais cet ordre n'arriva que lorſque l'armée étoit à Savone. Cet ordre fut encore envoyé par un ſecond courrier, qui débarqua à Lovano, au moment où l'armée y arrivoit.

Genes ainſi abandonnée de ſes alliés fut obligée de capituler, & de ſe ſoumettre aux dures conditions que le marquis de Botta & le comte de Choteck lui impoſerent. Ce dernier, en ſa qualité de commiſſaire-adminiſtrateur de la caiſſe de guerre d'Italie, exigea une contribution de ſept millions de Genouines, faiſant environ vingt-deux millions de livres de France. Voilà ce que valut aux Genois l'acquiſition du marquiſât de Final qu'ils avoient acheté du pere de la reine d'Hongrie, & qu'on vouloit leur enlever contre toute juſtice, pour arrondir les états du roi de Sardaigne.

Pendant que les François & les Eſpagnols ſe retiroient pour gagner le Var, le roi de Sardaigne les cotoyoit le long de ſes montagnes, & les Autrichiens les ſuivoient en queue; chemin faiſant on s'empara de toutes les places de la riviere occidentale de Genes; ce fut dans cette expédition que le comte Gorani ayant monté la Turbie, pour attaquer un retranchement qui étoit ſur la cime de cette montagne, eut le malheur d'être tué.

Le ſecond octobre l'armée Françoiſe & Eſpagnole partit de Nice, & après avoir paſſé le Var, elle campa à St. Laurent. Le maréchal de Maillebois & le marquis de la

Mina prirent leurs quartiers au château de Cannes; l'infant & le duc de Modene allerent à Antibes. Pendant que j'étois dans cette derniere place, on vint m'apprendre que la felouque chargée des équipages du duc de Modene & où ſe trouvoient mes effets, avoit été priſe à l'embouchure du Var, par une galiote du roi de Sardaigne. Me voyant ſans argent & ſans linge j'allai à Cannes, dire au maréchal la ſituation où je me trouvois, & lui demander congé pour retourner à Nice, & m'adreſſer en droiture au roi, qui connoiſſoit mon nom & ma famille, me flattant d'obtenir de ſa généroſité la reſtitution de mes effets.

Le maréchal me donna un paquet de lettres pour le baron de Carpenet; je pris un tambour de l'armée, & je paſſai le Var; à quelque diſtance je trouvai un poſte piémontois; ayant fait battre la caiſſe, on y répondit, & je m'avançai. Ayant joint l'officier qui commandoit, je lui dis que j'allois porter des lettres au baron de Carpenet. L'officier me laiſſa aller. A un mille de Nice je trouvai un autre poſte, où je fis ce que j'avois fait au premier; l'officier qui y étoit me donna un ſoldat pour me conduire au commandant de Nice; je dis à ce dernier que je venois pour me mettre aux pieds du

du roi, & délivrer des lettres au baron de Carpenet. Le commandant me répondit, que S. M. étoit à la Trinité, quatre milles plus loin, ſur le Paglion, que le baron de Carpenet y étoit pareillement, mais qu'il ne pouvoit me permettre d'y aller ſans en prévenir le roi, & qu'il expédieroit pour cela un officier. Je le remerciai & je demandai la permiſſion de parler en particulier à cet officier; ce qui m'ayant été accordé, je dis à l'officier, en lui remettant les lettres pour le baron de Carpenet, que je n'étois pas venu pour ces lettres, mais pour reclamer mon petit équipage, qu'une galiote du roi avoit enlevé à bord d'une félouque, qui alloit à Antibes. Je le priai de dire mon nom au roi, dont j'implorois la généroſité.

Etant retourné vers le commandant, qui étoit entouré d'officiers, un chevalier de St. Maurice me dit aſſez bruſquement, que je devois être fait priſonnier; je lui répondis, que je le défiai de me faire priſonnier. Vous êtes dans le centre de nos forces, me dit-il; je le ſais lui repartis-je, mais j'y ſuis venu ſelon les régles de la guerre, & ſi les officiers de vos avant-gardes ne ſavent pas leur métier, je ne viens pas ici pour le leur apprendre (le devoir de ces officiers étoit de me prier de reſter juſqu'à

ce qu'ils euſſent reçu l'ordre de leur commandant, ce qu'ils ne firent point.)

Cependant le commandant de Nice m'invita poliment à ſouper, & en attendant il me donna un capitaine d'un régiment Suiſſe, homme fort aimable, pour me tenir compagnie, mais dans le fond pour me ſurveiller. Nous allames au caffé, où nous trouvames un bon nombre d'officiers, qui s'empreſſerent de me faire politeſſe. A l'heure du ſouper nous nous rendimes chez le commandant. On fut fort gai, & moi plus que les autres; le ſouper fini on retourna au caffé. Tous les Nicards crioient par les fenêtres, *vive Savoye;* badin comme je l'étois, je dis à la compagnie, crions *vive l'Eſpagne*, ce qu'on fit; on nous ripoſta par force invectives contre l'Eſpagne & les Eſpagnols, & nous en rimes davantage.

Vers les quatre heures du matin, étant encore au lit, le chevalier Toto vint me dire, que le roi avoit donné ordre, qu'on eut les égards convenables pour moi, & que j'étois le maître de reſter à Nice autant que je le voudrois, ajoutant qu'il étoit chargé perſonnellement de me tenir compagnie; enſuite il me remit une lettre du baron de Carpenet. Je témoignai au chevalier combien j'étois ſenſible aux bontés dont le roi

daignoit m'honorer, & je lui dis, que ne convenant point à un officier de l'armée ennemie de reſter à Nice, j'allois m'habiller pour partir. Je donnai ordre qu'on ſellât mon cheval, & nous partimes le chevalier & moi ; à moitié chemin nous rencontrames une colonne de cavalerie, qui marchoit vers le Var. Le chevalier me demanda ſi je voulois aller avec lui à une maiſon hors du chemin, où il y avoit un de ſes amis à qui il vouloit parler? Je compris, qu'il ne me diſoit cela que pour m'empêcher de voir la colonne, & j'y conſentis. Nous trouvames un colonel Savoyard dans cette maiſon, qui étoit toute delabrée. Le colonel ſachant que j'étois de l'armée d'Eſpagne, me dit en riant, voilà comme vous nous avez laiſſé nos maiſons. Je lui répondis, auſſi en riant, je penſe que vous n'êtes pas plus ſages que nous. Le chevalier s'imaginant, que la colonne étoit paſſée, me demanda ſi je voulois continuer ma route, ſur quoi nous remontames à cheval, & arrivés ſur le Var nous nous ſéparames. Arrivé à Cannes j'allai faire au maréchal le récit de mon voyage, & il m'en témoigna ſon contentement. A mon retour à Antibes, un officier me dit, que mon équipage venoit d'y arriver, de ſorte que j'eus tout lieu de me féliciter

de l'heureux ſuccès de mon voyage, & de la généroſité du roi de Sardaigne.

Invaſion de la Provence.

Avant que l'invaſion de la Provence fut décidée, l'impératrice-reine s'étoit propoſée de nouveau de détroner le roi des deux Siciles. Dans cette vue elle avoit fait mettre ſa cavalerie en cantonnement dans le Cremonois, le Mantouan & le Modenois, où on avoit formé de gros magaſins, & fait défiler de nouveaux corps de troupes d'Allemagne. Enſuite de ces arrangemens, le duc de la Vieuville eut ordre de ſe rendre à Naples, & d'y faire marcher les troupes, qu'il avoit ſous ſon commandement, pour les employer à défendre le royaume & la capitale, tant du côté de la terre que de celui de la mer. Mais le roi d'Angleterre fit diſſuader la reine de ce projet, en lui faiſant comprendre, qu'il convenoit davantage à la cauſe commune de ſe fixer à l'invaſion de la Provence, qui obligeroit les François à y envoyer des détachemens de l'armée de Flandres, & donneroit la ſupériorité aux alliés dans ces quartiers-là. Ce ſentiment ayant prévalu, toutes les troupes Autrichiennes s'avancerent le long de la riviere du Ponant.

Le roi de Sardaigne donna ſes forces ſur le pied d'auxiliaires, & les Anglois fournirent une flotte pour ſéconder cette entrepriſe.

Ce fut le 30 Novembre, que le général Brown ſe mit en mouvement pour paſſer le Var ſur ſix colonnes, pendant que la flotte Angloiſe canonnoit les forts, qui étoient à l'embouchure du Var, & favoriſoit le débarquement d'un corps d'huſſards & de Croates. Les François furent obligés de ſe replier ſur leurs derrieres, & de laiſſer les Autrichiens & les Piémontois maîtres de la haute Provence. Les troupes irrégulieres de la réine de Hongrie, qui avoient appris leur métier en Baviere & en Alſace, cauſerent de grands dégats dans tous les endroits par où elles paſſerent.

Les Anglois ayant quitté l'embouchure du Var, ſe porterent aux isles de Lerins, dont ils firent la conquête. Cela les mit en état d'entrer dans le golfe Juan, & de favoriſer le débarquement des vivres à Cannes, où les Autrichiens avoient leur principal magaſin. Le général Brown s'étant avancé du côté d'Antibes, on ſomma le gouverneur de ſe rendre. Malgré le bombardement des Anglois & des Autrichiens, M. de Sade ſe défendit courageuſement, & il fallut en venir

à un ſiége en régle qu'on fut bientôt obligé de lever.

Le maréchal de Belle-Isle eſt envoyé en Provence, pour y prendre le commandement des troupes.

Le maréchal de Maillebois ayant laiſſé l'armée ſous les ordres du marquis de Mirepoix, s'étoit rendu à la cour, pour informer le roi de l'état des affaires en Provence, & ſupplier S. M. de le décharger du commandement. M. le maréchal de Belle-Isle fut nommé pour le remplacer, & le chevalier de Belle-Isle ſon frere, un des plus habiles lieutenants-généraux qu'eut la France, lui fut adjoint pour commander ſous lui.

M. le maréchal ayant concerté le plan de ſes opérations avec le roi, ne tarda pas à le mettre en exécution à ſon arrivée à l'armée. L'article des proviſions & des fourrages devenant embarraſſant dans un pays comme la Provence aſſez ſtérile de lui-même, le maréchal imagina de les faire porter à dos par les payſans, ce qui en accélerant leur arrivée dans les montagnes de la haute Provence, épargnoit la grande quantité, que les bêtes de charge en auroient conſommé pour leur propre nourriture.

Les troupes qu'on attendoit de Flandres étant arrivées au Rhône, on les embarqua pour deſcendre en Provence; à leur arrivée le maréchal, qui juſqu'alors s'étoit tenu ſur la défenſive, commença à marcher en avant; les Autrichiens ſe replierent en arriere; on les pouſſa de poſte en poſte, & le 3 de Février ils repaſſerent le Var en déſordre, après avoir perdu bien du monde, pendant le court ſéjour de deux mois, qu'ils furent en Provence. Les Anglois ne tarderent pas non plus à être chaſſés des isles de Lérins; la tour de l'isle de St.Honorat & le fort de celle de Ste. Marguerite, furent remis aux troupes Françoiſes, & les garniſons qui y étoient, furent faites priſonnieres de guerre.

Délivrance de Genes.

Le ſoulévement & le ſiége de Genes forment la plus mémorable époque de ce ſiécle; c'eſt au marquis de Botta, qu'on en eſt redévable: car ſi ce général avoit fait à Genes, ce que le maréchal de Broglie & le maréchal de Belle-isle firent à Prague en 1742, ce qu'il ne devoit pas ignorer, & ce que les régles du métier de la guerre lui enſeignoient de faire, il n'y auroit point eu de ſoulévement. Voici ce qui l'occaſionna,

Les Allemands conduiſoient un mortier qu'ils avoient pris de l'arſenal ; ce mortier s'étant embourbé la populace s'aſſembla ; un ſergent allemand voulant obliger un habitant à y mettre la main, lui donna un coup de canne. Il fut bientôt payé de ſa violence par un coup de couteau, que lui donna le Genois : une rumeur générale s'étant répandue dans le quartier, on tomba ſur les Allemands en ſe faiſant des armes de tout ce qui tomboit ſous la main. Sept Autrichiens furent bleſſés & les autres prirent la fuite. Le peuple enfonça enſuite les portes de l'arſenal & des magaſins à poudre, & courut de rue en rue tuant tous les Autrichiens qu'il rencontroit. Le maſſacre dura toute la nuit, & le lendemain les habitans établirent une batterie de 8 pieces de canon, contre la porte de St. Thomas. Ils attaquerent en même tems, la bayonette au bout du fuſil, un poſte voiſin où étoient quatre compagnies de grenadiers qui les repouſſerent. Ce poſte ayant été renforcé de deux bataillons n'empêcha pas que les Genois n'en recommençaſſent l'attaque le 7. Mais ils furent obligés une ſeconde fois de ſe retirer : les Genois ayant élevé pluſieurs batteries, dont ils incommodoient beaucoup l'ennemi ; le marquis de Botta réſolut de donner un aſſaut

au retranchement, qu'ils avoient conſtruit à l'entrée de la rue Balbi; mais ayant appris qu'il y auroit d'autres obſtacles à ſurmonter pour ſe rendre maître de la ville, il ſe détermina le 8 au ſoir à demander une ſuſpenſion d'armes de trois jours, qui ne lui fut accordée que pour trois heures, & enſuite prolongée juſqu'au lendemain, croyant de pouvoir faire un accommodement. Les Genois demanderent que les Autrichiens leur remiſſent la porte de St. Thomas, & le fort de ſainte Bénigne; qu'ils rendiſſent l'artillerie, qu'ils avoient tirée des remparts, & leur donnaſſent des otages. Le marquis de Botta rejetta conſtamment ces conditions, & les hoſtilités recommencerent. Les troupes de la reine furent chaſſées de la porte de St. Thomas, du fort de ſainte Bénigne & du fanal, & elles abandonnerent finalement le fauxbourg de St. Pierre d'Arêne, & prirent le chemin de la Boquette, où elles ne purent arriver que le 12, parce qu'il fallut s'ouvrir le paſſage l'épée à la main à travers les payſans, qui dès qu'ils eurent appris que les habitans de la ville étoient en armes, avoient ſuivi leur exemple. Le marquis entreprit inutilement de ſe maintenir dans le poſte de la Boquette; les Genois s'étant joints aux payſans, forcerent ce poſte, & il ne

reſta d'autre reſſource aux Autrichiens, que de s'enfuir vers Gavi. Ceux à qui on avoit diſtribué des quartiers le long de la riviere du Levant furent auſſi obligés de ſe retirer. Une partie fut taillée en pieces par les habitans, & l'autre gagna le territoire de la république de Luques. Dès le 16 la tranquillité ſe trouva rétablie à Genes, & on y ouvrit les boutiques.

La France voyant que le ſoulevement de Genes, qui dans ſon origine ne paroiſſoit qu'un feu de paille, ſe convertiſſoit en un incendie terrible, crut devoir tirer parti de cette révolution. Elle envoya dans cet objet le duc de Boufflers, lieutenant-général, pour aider les Genois à défendre leur ville; le marquis Tobin fut auſſi envoyé à Genes de la part de la cour d'Eſpagne. Ces deux généraux rendirent de grands ſervices à la république, qui fut de nouveau menacée d'un ſiége de la part des Autrichiens & des Piémontois; mais ce qui acheva de mettre Genes en ſureté, ce fut l'habileté du maréchal de Belle-isle, qui fit attaquer le col de la Siette, pour obliger les Piémontois à ſe ſéparer des Autrichiens, & à aller défendre leur propre pays. Le roi de Sardaigne en ayant reçu la nouvelle, rappella les troupes qu'il avoit fournies au comte de Schul-

lembourg, qui avoit remplacé le marquis de Botta. Le général Autrichien jugea que privé du ſécours des Piémontois, il ne pouvoit continuer l'attaque de la ville de Genes; en conſéquence, il fit ceſſer tous les travaux le deuxieme Juillet, & le troiſieme au matin toutes les troupes de la reine décamperent. Le courier qui en porta la nouvelle au maréchal de Belle-Isle, lui apprit auſſi la mort du duc de Boufflers, qui mourut à Genes de la petite vérole. Le marquis Tobin y finit de même ſes jours des ſuites de ſes bleſſures, & la république eut un grand ſujet de pleurer l'un & l'autre.

Entrepriſes du marquis de Biſſy, commandant ad interim, des troupes Françoiſes à Genes.

Mois de Septembre 1747.

Le duc de Boufflers & le marquis Tobin étants morts à Genes, le marquis de Biſſy, comme maréchal-de-camp des armées de France, prit le commandement des François, & don Auguſtin Humada, également maréchal-de-camp d'Eſpagne, fut envoyé pour commander les Eſpagnols, & l'un & l'autre devoient être ſoumis au duc de Ri-

chelieu, qui fut deſtiné à remplacer le duc de Boufflers. En attendant l'arrivée du duc de Richelieu, le marquis de Biſſy fit une expédition, que nous croyons devoir rapporter.

Excepté les dépendances de la république de Veniſe, qui n'avoit ſouffert que par le paſſage des Autrichiens, toutes les parties d'Italie, qui ſont entre la Méditerranée & l'Adriatique, ayant été expoſées aux maux, que cauſe le fléau de la guerre, la petite vallée de Borgo-taro paroiſſoit le réfuge de la paix. Le prince de Lobkowitz au mois de Mai 1745, y étoit venu en allant occuper le mont Cento-Croci; mais il n'avoit fait que paſſer ſans y faire aucun mal. Acculée aux pieds des Appennins à 32 mille de Parme, à 42 de Plaiſance, à 12 de Pontremoly, territoire de Toſcane, & à 12 de Vareze, dépendante de Luques, cette portion de pays étoit tranquille; de tous côtés autour d'elle le canon ſe faiſoit entendre, à Sarzane, à Tortone, à Alexandrie, à Valence, à Caſal, à Parme, à Plaiſance & à Genes; elle avoit pareillement été comme ſpectatrice des batailles de Baſſignano, de Plaiſance & du Tidon, ſans en rien ſouffrir; Genes, par la retraite des Piémontois & des Autrichiens, ſe conſidérant comme dé-

livrée, on ne parloit que du rétabliſſement de la paix, ce qui faiſoit croire à ces peuples, qu'ils ſeroient exempts des malheurs de la guerre; mais il ſe virent trompés cruelment.

Dans le tems que l'armée Autrichienne tenoit le marquis de Caſtelar enfermé dans Parme, le prince de Liechtenſtein, envoya un officier avec une demi douzaine d'huſſards à Borga-taro, Il y a un pont de pierre, qui étoit le ſeul ſur tout le cours de la riviere. Cet officier enfilant le pont, venoit comme dans un pays, qui appartenoit à la reine, ſa maîtreſſe; quand à cette vue un capitaine de milice répandit l'alarme, en criant de toute ſa force, tue, tue. Les gens du bourg criants de même, & courants s'emparer du pont, que l'officier avoit paſſé pour ſe préſenter à la porte, cet officier & ſes huſſards s'épouvanterent, ils ſe jetterent dans le Taro, le paſſerent à la nage, & ils s'enfuirent dans la montagne, qui communique à Pontremoli, en abandonnant leurs chevaux, dont les Mutins ſe ſaiſirent.

Le prince de Liechtenſtein juſtement indigné d'un pareil attentât, fit partir un détachement pour faire un châtiment exemplaire; mais les principaux du pays ayant humblement repréſenté, qu'ils ne devoient

point être reſponſables de l'inſolence des mutins, qui avoient pris la fuite, on uſa de clémence; cependant les chevaux ſe payerent au quadruple, à prendre ſur les biens des fuyards, qui n'eurent garde de paroître.

Las de ſouffrir la miſère, ils ſe réunirent tous à Genes. Le capitaine & ſes camarades ſe préſenterent au marquis de Biſſy, pour lui propoſer la conquête de leur pays, la diſant d'autant plus facile, que les Autrichiens n'y maintenoient qu'un lieutenant d'infanterie & trente ſoldats. Le marquis les ayant écoutés, comme il ne connoiſſoit pas leur pays, il leur fit diverſes queſtions auxquelles ils ſatisfirent; ils lui dirent que le château, qui étoit tout délabré, avoit quelques petites pieces de canon, qui ne tiroient que pour les ſalves des jours de fête; qu'il y avoit un arſenal plein de vieux fuſils tous rouillés; ils lui nommerent les riches particuliers du bourg, dont il ſe fit donner la liſte avec les noms. Ayant dépeint leur pays ſur le pied d'un pays des Indes, ils s'offrirent de prévenir leurs parens & leurs amis; afin que ſi le général vouloit y envoyer de la troupe, elle y fut reçue en amie.

Le marquis, qui avoit envie d'être lieutenant-général, pour arriver au plus vite à l'honneur du bâton de maréchal de France,

penſa à faire un coup d'éclat avant l'arrivée du duc de Richelieu. Il crut que faiſant priſonnier le lieutenant Autrichien qui commandoit à Borgo-taro, de même que ſes trente ſoldats, & faiſant enlever les pieces de canon & les fuſils, cette capture pourroit ſonner aux oreilles du miniſtre de France. Il penſa de plus qu'il pourroit en tirer de bonnes contributions à ſon profit.

Ce général voulut engager don Auguſtin Humada à approuver cette glorieuſe entrepriſe, & à donner un contingent d'Eſpagnols pour l'exécuter. Don Auguſtin, maréchal-de-camp, comme lui, déclara naïvement, qu'on ne devoit rien entreprendre contre un pays, qu'il falloit conſidérer d'avance comme une portion de l'appanage, qui devoit appartenir à l'infant; que la France & encore plus l'Eſpagne trouveroient très-injuſte une démarche, qui ne pourroit être jugée que très-ſcandaleuſe à la veille de la paix.

Le marquis moins ſcrupuleux répartit, que le pays & les peuples appartenoient actuellement à la maiſon d'Autriche, ennemie de l'Eſpagne & de la France, que c'étoit contre cette maiſon que la guerre ſe faiſoit, & que pour cette raiſon, les Eſpagnols devoient agir de concert avec les François.

Don Auguſtin repliqua, qu'il pouvoit faire ce qu'il voudroit; mais que quant à lui, il ne lui donneroit pas un ſeul homme de la troupe qu'il commandoit. Le marquis voulut prendre un ton de ſupériorité, prétendant que comme plus ancien maréchal-de-camp, il avoit droit de lui commander, comme le duc de Boufflers commandoit au marquis Tobin. Don Auguſtin répondit qu'il ne lui connoiſſoit aucun droit, ni ſur lui ni ſur ſa troupe, & qu'il ne lui donneroit pas un ſoldat.

Incurſion dans la vallée du Taro, pillage de Borgo-Taro.

Après le débat de ces deux généraux, qui étoit devenu public, le marquis crut qu'il y auroit de ſon honneur s'il ſe déſiſtoit. Il ſe propoſa donc de faire deux détachemens, l'un pour aller dans la vallée du Taro, & l'autre dans celle de la Trebia. Mais penſant au grand riſque, où il expoſoit cette troupe, ſi les peuples de ces montagnes, qui avoient tous des fuſils & qui ſavoient en faire uſage, venoient à s'armer contre les détachemens, & appelloient la garniſon Autrichienne, qui étoit dans Parme pour venir au ſecours, il jugea qu'il falloit

falloit remédier à cet inconvénient & chercha à mettre ces peuples dans ſes intérêts. Il fit imprimer pour cet effet un édit, au nom du roi de France, pour notifier à ces gens, que la troupe, qu'il envoyoit chez eux, ſe devoit conſidérer comme amie, en même tems qu'il menaçoit de toute la colère du monarque, ceux qui agiroient en ennemis.

Cet édit étant imprimé, le général en donna des exemplaires aux commandans, qu'il avoit choiſis pour ſes détachemens, avec ordre de les afficher aux arbres, aux maiſons & aux égliſes, à meſure qu'ils avanceroient dans le pays. Le détachement deſtiné pour la vallée du Taro, fut le premier à partir; il étoit compoſé de ſoldats du régiment de Mortagne.

La république de Genes ne pouvant refuſer ce qu'on lui demandoit, donna quelques compagnies de ſon régiment Corſe, & le tout étoit commandé par un officier de Mortagne, nommé Belloy. Le capitaine de milices ſervit de Guide & d'Interprête.

Au bruit de l'arrivée de cette troupe, le lieutenant Autrichien avoit fait fermer les rateliers qui étoient en-dehors de la porte, qu'il fit fermer auſſi; mais au lieu de fuir par une autre porte, & de ſe jetter dans la

montagne, il alla ſe réfugier dans l'égliſe, où on vint le prendre.

Le détachement étant entré, il ſe forma en bataille ſur la Place du château. La premiere choſe que le commandant ordonna, ce fut d'envoyer afficher l'édit, qui portoit le nom du roi de France, aux coins de toutes les rues, comme il avoit fait faire ſur toute ſa route, depuis la deſcente du mont Cento-Croci; il demanda enſuite, qu'on eut à faire porter du pain & du vin en abondance pour ſa troupe.

L'ordre du marquis de Biſſy enjoignoit de dépêcher la beſogne, crainte qu'il ne ſurvint des troupes de la garniſon de Parme; mais ces troupes étoient bien moins à craindre que les peuples de ces montagnes, qui furent trompés. En voyant le nombre de leurs compatriotes qui accompagnoient joyeuſement ce détachement, ils ne purent croire, que des enfans du pays fuſſent capables d'être des traitres; ils ſe perſuaderent tout au contraire, que cette troupe qu'ils voyoient auſſi tranquillement deſcendre le mont Cento-Croci, venoit en bonne amie au nom du roi de France, en faveur de l'infant don Philippe ſon Gendre, fils de leur princeſſe Farnèſe, reine d'Eſpagne, qu'ils s'attendoient d'avoir pour leur ſouveraine.

Le commandant donna ordre au conſul de faire aſſembler les principaux chefs de famille dans la ſalle de ſon logis; mais n'y voyant point d'eccléſiaſtiques, il dit que les ordres qu'il avoit à donner au nom de ſon maître regardoient les eccléſiaſtiques, autant que les ſéculiers, & qu'on eut à les faire venir. Le conſul les envoya chercher, & on donna des ſoldats pour les faire venir de gré ou de force, nommément l'archiprêtre du lieu.

L'aſſemblée étant complette, le commandant dit, que ſur le champ même on devoit lui compter cent mille livres de leur monnoie, pour contribution, moyennant quoi le pays ſeroit exempt d'être mis au pillage. On peut ſe figurer l'étonnement que produiſit une pareille propoſition. Ce ne fut qu'une voix pour dire que le pays étoit pauvre, & qu'il n'étoit pas poſſible, qu'on y put trouver une auſſi forte ſomme. Le commandant hauſſant le ton de voix, dit, que perſonne ne ſortiroit de la ſalle, qu'il n'eut les cent mille livres bien comptées; regardant fixement l'archiprêtre, il lui dit, penſez à ouvrir la bourſe, à quoi l'archiprêtre répondit en pleurant, qu'il n'avoit pas d'argent, qu'il feroit apporter l'argenterie de

ſon égliſe, & qu'il feroit vuider le tabernacle.

Le commandant lui dit, qu'il ne vouloit rien de l'argenterie de l'égliſe, ni des vaſes ſacrés, qu'il vouloit cent mille livres, qu'il avoit de l'argent dans ſon coffre, ce qui étoit mal-ſéant à un prêtre.

Il s'adreſſa à un autre eccléſiaſtique, pour qu'il eut également à ouvrir ſon coffre pour en tirer ſa portion; celui-ci jura, que tout ſon argent étoit dans ſa poche. Le commandant furieux, dit, qu'il feroit maſſacrer juſqu'au dernier de l'aſſemblée; ſur quoi tous s'étant mis à gémir & à pleurer, il ajouta que leurs gémiſſemens & leurs pleurs étoient inutiles, qu'il lui falloit cent mille livres, & que ſi on tardoit à les compter, il envoyeroit rompre leurs coffres, & qu'après les avoir vuidés, il feroit mettre le feu aux quatre coins de leur bourg.

Se voyant auſſi cruellement menacés, chacun ſe regardoit piteuſement; les ſéculiers qui avoient de l'argent dirent, qu'ils donneroient ce qu'ils pouvoient avoir; mais cela étoit bien loin de former la ſomme qu'on demandoit; tous prierent l'archiprêtre & les eccléſiaſtiques d'avoir pitié de leur patrie, d'en empêcher la ruine, & la leur propre avec elle. Enfin il fut convenu avec larmes

de donner ce qu'ils pourroient d'argent, & que pour le reſte on donneroit des otages.

Le commandant ayant la liſte que le capitaine de milices avoit donnée au marquis de Biſſy, il demanda au conſul des guides, pour conduire des partis de ſoldats qui devoient enlever les bœufs, les vaches & les moutons, qu'on prit impitoyablement, ſans que les larmes & le déſeſpoir des peuples puſſent émouvoir à compaſſion; on tuoit la volaille à coups de fuſil, ou à coups de ſabre, pour en remplir les havreſacs. Pendant que ce cruel enlevement de beſtiaux ſe faiſoit, le commandant envoya prendre les mulets & les chevaux, qui étoient dans le pays.

Après ce bel exploit il fallut penſer à la retraite : on plaça un piquet en tête, en maniere de batteurs d'eſtrade; enſuite les moutons, après eux le bétail à corne, les uns béelant & les autres meuglant, faiſoient la muſique de la marche; des ſoldats étoient répandus ſur les flancs pour que rien ne s'écartât; toutes les bêtes de charge ſuivoient, & un autre piquet marchoit immédiatement après, ayant au milieu le lieutenant priſonnier, & ſes trente ſoldats Autrichiens; le commandant occupoit la tête de la colonne, & les otages étoient au centre, environ-

nés de ſoldats, qui leur ſervoient de gardes du corps, & le tout étoit fermé par une arriere-garde.

Ce fut dans cet ordre que la marche ſe fit, & qu'on entrât dans Genes; les otages furent conduits au palais que le marquis de Biſſy habitoit, & on les mit dans une ſalle avec des ſentinelles à vue.

Incurſion dans la vallée de la Trebia.

Mois de Septembre 1747.

Ce ne fut qu'après le départ du détachement, qu'on envoya dans la vallée du Taro, que le marquis de Biſſy en fit partir un autre, qu'il avoit deſtiné pour la vallée de la Trebia; mais ce ſecond détachement eut un ſuccès bien différent du premier. Il étoit comme l'autre, compoſé d'un mélange de ſoldats du régiment de Mortagne, & de troupes Genoiſes, le tout commandé par un officier François, & ſon ordre étoit de ne point paſſer Caſtel-San-Giovani, pour éviter de ſe compromettre avec la garniſon Piémontoiſe, qui étoit dans Plaiſance.

Après avoir traverſé cette partie des Appennins, qui ſépare l'état de Genes du duché de Plaiſance, ce détachement deſcendit

à la Trebia au-deſſus de Trave, qui eſt un gros village, dont les habitans, à l'exception d'un petit nombre, portent le nom d'Anguiſſola, & ſe diſent nobles. Le commandant arrivé le ſoir ſur le bord de la riviere, fit faire halte, afin de pouvoir entourer le village pendant la nuit, pour y arriver le matin à l'improviſte, car tout le ſuccès de cette expédition dépendoit de ce premier coup de main, qui devenoit d'autant plus important, qu'il y avoit nombre de prêtres, qui tous étoient chaſſeurs, & qui au moindre cri d'alarme auroient fait armer les montagnards des environs, bons tireurs qui pouvoient aiſément détruire ce détachement.

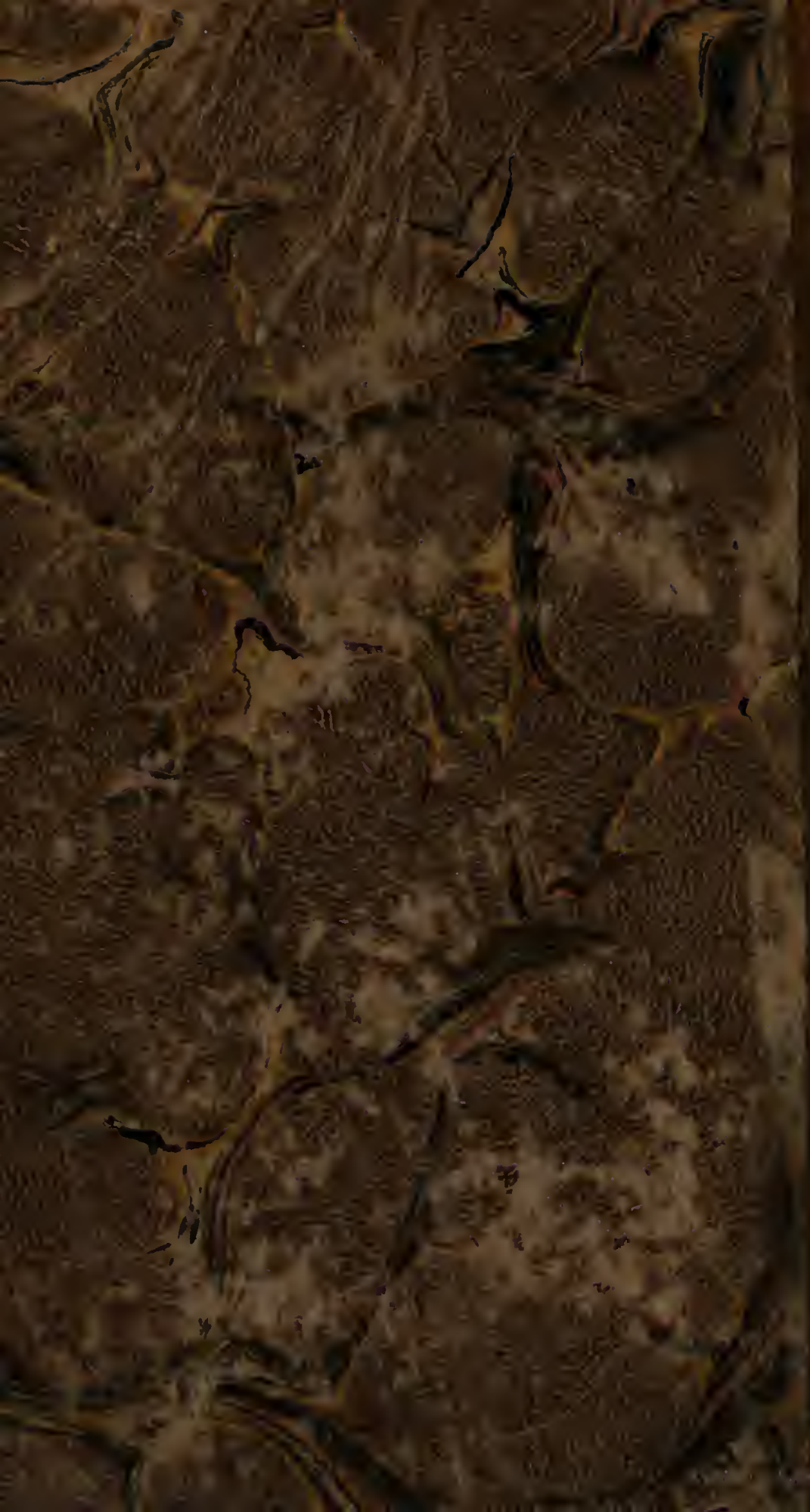
S'étant approché du village, on y entra ſans aucune réſiſtance, & le tambour fut le reveil matin général; le commandant ayant choiſi ceux qui lui parurent les plus propres à ſervir d'otages, prêtres & ſéculiers; ils furent mis ſous bonne garde, en leur ſignifiant, qu'au riſque de leur vie ils devoient être reſponſables de la tranquillité de leur pays & de leurs montagnes.

Après s'être rafraichi le détachement continua ſa marche, les otages au centre de la colonne, avec l'ordre d'uſer de violence, s'ils refuſoient de marcher. A nuit cloſe on

arriva à Stat, distant de cinq milles, où il y a un château appartenant alors au comte Hector Scotti, & aujourd'hui à son fils le comte Alfonse. La fille ainée du comte Hector venoit d'être mariée au comte Philippe Landi ; pour se soustraire aux complimens de la ville, les époux étoient venus dans ce château, afin d'y être en toute liberté.

C'étoit pour n'être point découvert que le commandant avoit voulu arriver de nuit. Informé qu'il y avoit compagnie dans le château, il laissa la colonne sur les avenues, & il alla avec trois ou quatre officiers frapper à la grande porte, avec intention d'y prendre des otages pour tenir le pays en respect. Le commandant étant entré se présenta avec politesse à la compagnie, & lui & ses officiers furent priés de se mettre à table.

Après avoir bien mangé le commandant dit, qu'il avoit laissé sa troupe en-dehors, pour ne point effaroucher les époux, mais qu'il seroit bien aise d'avoir quelqu'un de la compagnie, qui les mit sur le chemin de Rivalta, distant de trois milles; le jeune comte Alphonse, frere de l'épouse, s'offrit de lui-même avec empressement.

Etant partis ensemble, le jeune comte qui se voyoit avec le commandant à la tête,

SBN 13812 Biblioteca Nazionale Napoli